

« Nous ne devrions jamais trouver *trop difficile* aucun livre. Cela voudrait simplement signifier que nous sommes trop paresseux pour penser. Les meilleurs livres sont ceux qu'il faut prendre et reprendre de nombreuses fois en mains, qui ne se comprennent pas tout de suite, qu'il est nécessaire d'étudier phrase par phrase. Dans l'étude ce qui importe n'est pas tant le *quoi*, mais bien plus le *comment* on étudie » (Rudolf Steiner : *Initiation et mystères* — Rocco, Naples 1953, pp.120-121). (*)

De l'Amour immortel **Massimo Scaligero**

*À celui qui a suscité l'être vivant de ces pages.
Au nom prononcé dans le secret de l'âme.*

Ce livre ne doit pas être lu ni étudié : peut-être pas médité non plus, dans le cas où l'acte de méditer n'est pas la pensée qui se déplace elle-même dans son contenu. Il doit être mis de côté, dans l'attente qu'une situation sans issue, ou qu'une crise, en fasse le véhicule des forces de résolution projetées dans les images et les pensées.

Il peut être connu bien avant de semblables situations, mais à condition que le lecteur, par détermination volitive, descelle ce qui dans les mots a été emprisonné, en tenant compte que la structure du discours, indépendamment de sa nécessité dialectique, a été tirée du mouvement immédiat et cependant de la sonorité des idées évoquées.

La logique d'un tel discours est la forme même de ce dont dérive le processus logique identifiable à partir des logiques comme une forme inséparable des divers contenus, y compris celui « spirituel » qui n'est jamais l'esprit.

La possibilité d'une semblable lecture, pour cette raison, appartient pareillement au destin comme à la volonté qui commence à valoir comme un pouvoir du destin. Si la vertu des idées évoquées est telle qu'elle agit déjà dans le monde, parce qu'elle est une partie de sa vie, elle ne peut pas ne pas répondre à la requête d'un esprit qui arrive au point où son vouloir et son destin coïncident.

Ce qui a été imaginé se rallume alors, bourgeonne de formes ultérieures, et continue d'être substance du devenir humain.

I — Du vouloir qui aime

1

L'amour est l'être de l'esprit : l'esprit qui opère en l'humain, se révélant ordinairement comme un événement corporel ; renaissant parfois comme un événement immatériel : en manifestant ainsi sa vie plus élevée et cependant plus profonde.

Même l'amour le plus obscur et le plus obtus est en soi vie suprasensible : sinon que celle-ci s'altère dans les formes sensibles, sans espoir pour cette raison de les pénétrer.

À chacun de ses degrés, la vie demande secrètement à l'amour de revivre selon le mystère de l'origine, l'amour étant la possibilité de se retrouver immédiatement avec un tel mystère : à tout moment et en relation à celui-ci. Mystère que l'amour affleure toujours, évoque et égare pour le retrouver. Sans jamais le retrouver, jusqu'à vivre lui-même de cette substance immortelle, dont la vie, parce que vie égoïste, nécessairement se prive et va en se privant même jusqu'à s'épuiser. Il n'y a pas d'évolution qui ne s'accomplisse en tant que réunion de la forme créée avec son principe. Mouvement essentiel d'amour : ouverture de la limite qui circonscrit la forme dans laquelle l'être, parce que créé, se sépare de l'être originaire et s'enferme.

La limite qui résiste, la limite qui se brise, c'est la douleur : qui uniquement se révèle à cause de ce en quoi elle s'enracine secrètement : à cause de l'amour, dans lequel à chaque fois, en brisant sa limite, elle peut s'éteindre.

Mais l'esprit qui se réalise en se retrouvant chaque fois lui-même au-delà de la limite, se reconnaît dans cette forme de soi qu'est « l'autre » : dans le créé, dans les créatures : dans une créature qui les résume toutes.

En se reconnaissant, il commence à connaître son histoire : depuis l'hors du temps à dans le temps. Et il comprend le sens de sa solitude : il la reconnaît comme le long prélude de la rencontre avec l'être dont il a entendu le nom se prononcer dans le secret de l'âme. Mais c'est simultanément avec lui-même : avec le sujet qui expérimente le nouveau mouvement de vie. Il est celui qui peut être enfin avec l'autre, parce qu'il se retrouve lui-même dans sa solitude illimitée : dans le secret de laquelle se trouve le secret de solitude de tout être : de la profonde unité des êtres. Qu'un jour l'amour rendra évidente.

2

Aimer est le secret de la guérison : c'est guérir de la souffrance, guérir de la mort, puiser à la source de pérennité. C'est rayonner la vie que, en tant que vie personnelle et recluse, on a seulement pour la conduire à la mort.

Mais ce n'est pas simple : parce que tout mouvement d'amour éclôt sur le sol de la mort et doit retirer sa lumière de l'obscurité profonde du terrestre.

Aimer, c'est le « se-réaliser » de l'homme, par conséquent l'auto-dissolution de la nature qui s'empare normalement du courant de l'amour jusqu'à en faire un fait à elle : réel parce que fait sensible.

Pour le moment, l'homme ne connaît pas d'autre amour sinon celui qui naît de la nature qui se fait support.

Toutefois, l'amour qui se manifeste ainsi est en soi le tissu de l'âme : non connu, parce que l'âme est inconnue à soi. Elle ne connaît pas son indépendance de la nature, mais elle connaît par le truchement de la nature. Là où l'amour subit l'épreuve de son altération.

Il se corrompt pour se manifester. Mais c'est celle-ci sa présence secrète : à tout moment de sa manifestation pouvant être recherchée et trouvée dans sa pureté : l'altération étant condition de l'autoconscience. Laquelle peut seule décider de le retrouver.

Il peut surgir dans sa pureté parce qu'il devient événement de la volonté : qui trouve en soi le moment où il commence à vouloir, sans encore vouloir quelque chose. À tel point que son pouvoir supra individuel se fait détermination individuelle. Un vouloir qui ne peut pas ne pas être une offrande.

L'amour qui descend en l'humain, à condition de s'enfermer et de s'altérer dans l'expression individuelle, peut devenir humain sans cesser de fleurir à partir de sa racine supra-humaine.

Toute pensée, tout mouvement, toute aptitude, peut être formé de cette floraison, si le don de soi est ce qui se réalise au-delà et malgré la nature.

3

L'être de l'homme, dans l'existence, est amour.

L'homme est vraiment, lorsque sa pensée est l'esprit qui s'écoule dans le monde. Un être rare. Parce que la pensée ordinaire ne vit pas dans sa lumière originale, s'obscurcissant toujours dans la détermination dialectique, dans laquelle l'esprit cesse de couler : même si la dialectique le met en cause.

L'esprit se perd dans l'individualisation de soi : dans l'acte de s'individualiser dans lequel toutefois, il peut seulement vivre comme esprit ou autoconscience : et cependant opérer comme amour : de la même substance que l'amour qui fait mouvoir les mondes.

C'est pourquoi l'homme n'aime pas encore : il tend confusément à aimer et appelle amour ce qui fragmente, s'égoïse et s'enferme en lui, tout en le remplissant d'un espoir instantané de domination et de transcendance, d'où il croit que ce qu'il appelle amour rayonne de lui et se dirige vers l'autre et le monde. Mais c'est à tort qu'il l'appelle amour, parce que s'il s'observe, ce n'est qu'un amour de soi.

C'est l'amour que l'homme imagine irradier vers l'autre, alors que ce n'est qu'un sentiment de soi : et non un sentiment de l'autre, car l'autre lui est inconnu, tout comme sa propre personne qu'il estime capable d'aimer l'autre.

Mais il commence par exister comme amour de soi, pour pouvoir devenir un jour l'amour au-delà de soi qu'il rêve d'être : le jour où il découvre révolue sa subjectivité et comprend que cela n'a pas de sens de s'aimer soi-même, parce qu'en convergeant vers soi il contredit la vie dont il naît. Il découvre que cet amour doit mourir à chaque fois : qu'à chaque fois il se détruit lui-même, parce qu'il est mouvement de l'esprit, inverse. Il ne surgit que pour mourir, en révélant rarement la vision de sa naissance, que l'on cherche à fixer en vain.

Il est à chaque fois la convoitise qui se nourrit de l'image fictive de l'autre et non de sa réalité.

4

Même inverse, il reste mouvement de l'esprit : qui peut, parce qu'émané, reparcourir son propre chemin pour être vraiment ce dont il part.

Au cas où il ne contredit pas le mouvement originel, il ne contredit pas le Je : qui est le Je en tant qu'essence, c'est pourquoi il est identique au Je de l'autre : l'essence étant une.

L'unité originelle des nombreux « Je » est la source métaphysique qui se réalise dans le monde comme amour.

L'amour ne se réalise que dans la mesure où il ne contredit pas la vie dont il naît : ce qui peut également se produire, soit parce que le Je parvient à s'immerger en elle de manière mystique, en

se laissant inspirer par elle, soit parce qu'il la fait épanouir dans la conscience de soi, qui normalement l'éteint. Et c'est la liberté.

La liberté est la possibilité humaine de rayonner ce qui a déjà rayonné dans le monde céleste. Irradier n'est pas le mouvement de l'ego : dont le mouvement est de retenir, l'inverse d'irradier. L'amour n'a de sens que s'il irradie, s'il sort de soi, si à partir du moment où il naît, il renaît toujours de façon illimitée, tandis qu'il s'éloigne tout en restant identique, pour s'immerger dans ce qui n'est pas encore.

L'erreur de le diriger sur soi-même, c'est l'erreur de la non-connaissance de sa source de vie : laquelle exige en effet de couler continuellement dans son abandon, ne tolérant aucune retenue. S'écouler pour l'amour, c'est toujours effectivement parvenir où l'on attend qu'il afflue et où il arrive pour naître ultérieurement : sa naissance ultérieure étant l'éclosion ignorée du Divin : auquel l'homme tend sans le savoir.

L'inconnu est toujours ce qui est repoussé parce qu'on a peur. Ce que l'on craint le plus, c'est ce qui peut venir de l'amour que l'on ne connaît pas encore, parce que c'est l'inconnu vivement désiré par les forces de l'âme qui le repoussent.

L'erreur de la non-connaissance est l'amour de soi dont on guérit par la souffrance ou par la mort, celle-ci étant la limite par laquelle l'infinité de l'amour insiste sur la nature : sur la nature dont on ne parvient pas à voir les limites au moyen de la connaissance.

La connaissance est en fait le passage à l'amour dans la limite de la nature.

5

Le vrai amour de soi n'est pas amour de soi, mais amour du monde : amour de l'autre. De l'autre, sans le don duquel il n'y aurait personne à aimer.

Sans l'autre à aimer, il ne pourrait y avoir d'amour. On ne peut pas donner d'amour sinon pour l'autre qu'on n'est pas et que l'on veut être : avec lequel on veut s'identifier. N'étant pas encore identifié à lui, l'identification étant l'accomplissement de l'amour. Ce à quoi tend toute l'expérience que l'homme fait : s'identifier à l'autre qui est la découverte de soi.

Le mystère de l'être de l'autre est ce qui peut être connu seulement parce qu'il peut faire mouvoir non pas à partir de l'autre, mais du Je que l'on est : parce que le Je n'est que ce qui peut être en dehors de soi-même.

L'autre, comme autre séparé de nous, est le signe du Je : de son inachèvement sur le plan terrestre : de sa possibilité d'auto accomplissement.

L'autre est le symbole du Je qui peut s'accomplir : qui peut surmonter l'opposition d'une altérité surgissant comme altérité pour le Je. Le Je peut se réaliser dans la mesure où il n'est pas lui-même, mais le monde : pour autant qu'il est centre, mais répandu dans l'infini : oublieux de soi, il est immergé dans les choses et avec cela il les a vraiment, étant le fondement des choses : ardemment aspiré par toutes les choses.

La puissance du Je c'est d'être depuis le commencement ; mais il l'est lorsqu'il s'immerge dans le monde, lorsqu'il se perd lui-même dans l'autre, le Je étant ce que l'autre recherche comme fondement.

C'est pourquoi en se donnant, le Je réalise son infinité ; il remplit de son mouvement l'espace qui le sépare de l'autre et à cause duquel l'autre est autre.

Un tel mouvement est l'amour : comme ce qui doit encore éclore dans le monde, mais c'est la vie secrète du Je.

Il est déjà achevé et tend à affleurer dans l'âme comme un tissu immatériel de la pensée.

6

Le vrai amour de soi est amour du monde : on puise dans l'acte d'aimer ce qui est parce qu'on peut connaître au-delà de la nature.

Une telle limite, continuellement signalée par la souffrance, est connue. Une fois connue, elle aide à voir ce qui est au-delà de son signe : un signe d'affirmation de ce dont la réalité est supra individuelle.

Mais c'est seulement en s'identifiant que l'esprit peut aimer selon son être supra individuel : il peut s'exprimer en tant qu'amour, parce qu'il réalise la relation intérieure à l'identification : la relation inaperçue des individus entre eux. Une relation dans laquelle s'écoule l'ampleur, la lumière, la puissance de l'identification, qui appartiennent au supra individuel. Mais que seule l'individualité peut faire affluer dans le monde.

L'individualité peut se réaliser à l'intérieur de la limite qui est sa forme, jusqu'à la connaître comme limite de sa force formatrice intime : laquelle, depuis la profondeur requiert un mouvement ultérieur : le dépassement de la limite. Elle exige de l'individualité le dépassement de la limite grâce à l'autonomie acquise dans l'isolement à l'intérieur de la limite.

C'est la relation voulue.

C'est la relation qui se révèle initialement comme un événement fatal : qui toutefois, dans sa fatalité, a sa contradiction, c'est pourquoi elle se corrompt ou s'épuise.

Mais elle est authentique et agissante tandis qu'en elle s'active l'être pur de l'individualité : vertu volitive d'un rapport qui ne peut vivre que comme dépassement de l'âme ordinaire, qui est âme, car close en soi : incapable de rapport.

7

L'homme n'aime pas encore : il tend à aimer instinctivement et appelle amour ce qui s'enferme en lui et il croit que cela rayonne de lui.

Mais cela ne rayonne pas, sauf en de brefs et ignorés moments : étant invariablement un sentiment de soi, un amour de soi, tout en n'ayant pas la force d'être un sentiment pour l'autre.

Cela commence toutefois par être un amour de soi, pour pouvoir être un jour un amour au-delà de soi : le jour où, par un retour et une intensité de souffrance, il perçoit sa limite. L'homme la ressent comme amour de soi qui, en vérité, le rend incapable d'aimer : même lui-même.

Il découvre que c'est un amour de soi parce qu'il renverse son être originel. Il l'inverse pour se ressentir lui-même et se ressentant lui-même, il s'oppose à l'autre : qu'il croit aimer.

Parce qu'il s'aime lui-même et s'aimant, il ne s'aime pas parce qu'il contredit le mouvement d'où l'aimer est possible.

8

Il découvre alors que sa limite est une frontière corporelle : une limite de l'âme attachée à la corporéité : de la pensée attachée à l'âme et pour cette raison, incapable de penser au-delà du sensible.

C'est la limite de la pensée qui ne connaît que l'extériorisation d'elle-même, non sa vie intérieure : non pas sa possibilité d'être un pouvoir de vie. C'est la limite de la pensée qui ne sait rien de soi

avant de se fier au sensible. Une limite du sensible à la pensée, qui devient une forme de l'individualité, ego : un sentir contraint à un ressentir seulement à l'intérieur de cette limite et à tout réduire à elle.

D'où l'incapacité d'aimer qui est une incapacité à penser selon la rédemption de la pensée, qui seule (la rédemption), au-delà de l'apparence, peut fournir un moyen de comprendre l'autre, puisque cette limite dépassée (en soi, *ndt*) est aussi dépassée chez l'autre, étant une limite unique. Une limite de pensée.

L'incapacité d'avoir l'amour dans sa continuité illimitée, c'est l'incapacité de puiser à l'idée dont naît l'amour. Parce que celui-ci, à l'instar de la pensée, n'est vivant que là où il est naissant : il meurt là où il est soumis à un vouloir qui, par le jeu de la nature, surgit d'une source opposée. Il meurt parce qu'il est coupé de son origine. Il est séparé de l'essence : de cette lumière initiale dont tire substance le tissu des idées pures avant leur détermination intellectuelle.

Une essence de lumière identique à elle par laquelle le corps est vivant, de vie incorporelle.

9

L'être corporel est l'image de ce qui afflue en lui depuis l'incorporel.

C'est l'idée devenue forme, mais en se privant de sa vie pour être une vie dans la forme : c'est pourquoi la corporéité est le signe de la vie et non la vie : qui ne peut renaître que là où l'idée se ravive.

Le corps est le lieu où l'esprit affronte sa mort, parce qu'en l'affrontant il a le principe de sa renaissance.

Ainsi la substance suprasensible de l'amour, en soi exempte de contradiction, d'attraction, de répulsion, d'avidité ou de jalousie, afflue dans l'humain à condition de se priver de vie, de mourir à sa vérité : de souffrir, en aimant, sa mort.

Saisie par la corporéité, la substance de l'amour à chaque fois s'altère et meurt.

Mais elle se corrompt et meurt, pour pouvoir un jour fleurir dans l'humain selon sa vie originelle : qui est de devenir forme de la vie pour l'instant attachée à la corporéité : qui eut sa première forme de l'amour vivant en tant que forme suprasensible.

L'amour opère dans l'être corporel, pour pouvoir une jour exprimer, au moyen de celui-ci sa vertu incorporelle : et non pour consacrer les formes dans lesquelles il subit son altération.

Cette auto-altération n'est pas seulement un devenir de sensualité obtuse adonnée à répéter mécaniquement son mouvement, avec une curiosité inassouvie, mais aussi ce qui est ordinairement appelé fraternité, socialité, universalité : la fraternité étant abstraite. Universalité illusoire exaltée en diverses formes par des êtres satisfaits de la relation prosaïque des égoïtés, refusant en réalité d'être des individus et cependant vraiment incapables de fraternité. En refusant d'être ce par quoi l'élément individuel affleure en eux : méconnaissant l'individualité qu'ils présument toutefois surmontée dans la relation abstraite.

Une relation du sentiment borné, imitant le mouvement de l'esprit : privé de vie parce que privé du mouvement de l'esprit.

10

La mesure de l'être de l'homme est sa capacité d'aimer : la capacité de se donner. Qui n'est pas un mouvement du sentiment, même s'il s'effectue au moyen du sentir : celui-ci ne pouvant transcender sa dépendance de la corporéité, sinon illusoirement, en émotions personnelles dépourvues de pouvoir de vie.

Le mouvement initial est du penser dans lequel surgit le vouloir. Le penser libéré est le provocateur du sentir qui peut se donner : qui peut être amour.
La capacité de se donner exige un sujet, un être qui soit le donateur : qui puisse effectivement donner ce qu'il a. Non pas ce dont lui-même a besoin.
Ne peut aimer que celui qui offre l'autoconscience à l'amour : celui qui parvient à accueillir en soi l'amour parce qu'il l'émane. Il peut accueillir en lui les forces de l'amour dans la mesure où elles peuvent affluer par lui dans le monde. Ce n'est qu'en les irradiant qu'il peut les accueillir.
Il peut les accueillir parce qu'il n'est pas tourné sur lui-même. Il les accueille parce qu'elles ne sont pas pour lui, elles ne convergent pas en lui, mais en l'autre, dans le monde ; au travers de lui. C'est dans son non-être tourné sur soi que se trouve sa force. Il doit avoir assez d'autoconscience pour pouvoir ne pas dépendre du sentiment de soi.
L'autoconscience est le passage de l'amour sur la scène du monde.
La conscience, en puisant sa vie intime, s'illumine de pensée d'amour, la substance indialectique de la pensée étant l'amour.
Le mouvement premier de la pensée est amour. Perçue dans son jaillissement, la pensée conduit à cette source incorporelle d'où afflue l'amour comme idée créatrice.
En vérité, toute pensée est en soi, dans son mouvement jaillissant, une pensée d'amour.

11

Qui pense aime et qui aime naît : il commence à réaliser l'homme dont il n'a que la forme physique.
Celui qui puise à la source où la pensée s'extrait de la même substance de vie qui se fait amour dans le sensible, celui-là est inépuisable. Se souvenant du caractère intarissable dans ses moments d'aridité, il sait qu'il peut la retrouver.
Le mal, l'erreur, la douleur, la peur, sont la distance qu'à chaque fois il peut surmonter pour la retrouver : une distance comblée par une pensée instantanée ou par une longue souffrance.
Qui se souvient de l'inépuisabilité découvre dans l'agir des autres l'amour qui la manifeste sous diverses formes. Il voit la vertu de l'amour agir dans l'effort des êtres tendus, de diverses façons apparemment contradictoires, à sortir des difficultés de la nécessité naturelle. Il voit les aspects de cet effort comme des formes du temps se révélant à lui comme des phases de sa propre histoire : celles qui lui ont donné le moyen d'être ce qu'il est maintenant. C'est pourquoi il aime ces êtres, il les perçoit en train de parcourir le même chemin que lui, il les devine semblables à lui et sait qu'en les secourant il s'aide lui-même.
Puisqu'il ne considère pas ce qui est mesuré par le temps, mais ce qui, en dehors du temps, est déjà réalisé : il voit chez les êtres l'esprit réalisé. Il n'ignore pas leur erreur, mais il la réfère à ce que l'esprit veut à travers elle de toute éternité.
L'esprit opère au travers de ceux qui peuvent le donner : qui savent qu'ils donnent quelque chose qui ne leur appartient pas, qu'il ne peuvent pas retenir en eux, qu'ils n'ont pas pour eux, parce que c'est seulement en ne l'ayant pas qu'ils peuvent l'avoir ; en le rayonnant, ils en vivent la force créatrice.
Porteur d'esprit est vraiment celui qui est pauvre en esprit : il s'en remplit parce qu'il ne veut pas s'en remplir. Il en est animé parce qu'il trouve l'accord avec ce que l'esprit place au-devant de lui sous forme de destin : avec le noyau de vie dans lequel les événements plongent leur secrète racine. Des événements qu'il ne contredit pas, car ils sont à chaque fois des véhicules de révélation.
C'est l'accord avec ce que l'esprit veut dans les êtres et dans le monde, selon une lumière qui presse au plus profond de la pensée comme un sens unitaire des événements. C'est la lumière qui ordinairement s'éteint en tant que dialectique.

L'être du monde exige de l'homme liberté, choix, détermination. L'ego détermine-t-il, choisit-il, décide-t-il ? Il semble.

Si c'est l'ego, ce n'est pas l'ego — formation provisoire en soi — mais la nature secrètement actionnée par le Je qui se laisse empoigner par elle pour finalement la saisir.

Vouloir, déterminer, choisir, l'esprit seul le peut. Et il le peut directement dans le cas où il est autoconscience.

L'autoconscience est cependant l'ego au point où il a autant de force à éliminer lui-même en tant qu'expression de la nature : elle s'éteint en réalisant non pas pour la nature, mais pour l'esprit, la force qui le fait être un ego. Puis elle recommencera à exprimer la nature, mais en faisant toujours plus le jeu de l'esprit et, dans les moments de la volonté et de l'autoconscience, en reconduisant la nature au pouvoir qui la domine et sans lequel elle ne serait pas : à la surnature, sans laquelle, lui, en tant qu'ego, ne serait pas non plus.

L'autoconscience qui se réalise en dehors du support sensible est l'amour.

L'amour réalisé dans son intégrité mène à l'autoconscience, comme l'autoconscience qu'on a obtenue dans son intégrité se fait amour.

La conscience basée sur le support corporel est l'origine de l'autoconscience, mais en même temps, à cause de sa dépendance au sensible, elle en est la limite : c'est pourquoi elle se projette comme une autoconscience abstraite.

L'autoconscience ne peut se réaliser que comme une capacité de se vouloir en dehors de la dimension sensorielle à l'intérieur de laquelle elle a surgi. Elle y a jailli grâce à la limite qu'elle — prédisposée à cela par la cause même de la conscience — lui posait, mais pour savoir comment la transcender (cette limite, *ndt*) et, en la transcendant, restituer au sensible sa substance originelle. Enfermée à l'intérieur de cette dimension, l'autoconscience est abstraite, c'est l'ego, l'égoïté, qui ne peut vouloir sinon un monde précaire, irréel : qui semble la réalité. C'est le Je qui en accédant à autre chose s'altère, l'altération constituant la condition de formation de la conscience ordinaire. Qui, dans son caractère provisoire et dans sa contingence ne peut être que par erreur le fondement d'une science.

12

L'amour est le retour du Je à sa vérité, là où une telle vérité est contredite par sa manifestation : la fidélité à sa nature d'origine, de nouveau l'épanchement de sa sonorité lointaine.

C'est le retour du Je à son infinité dans le monde des limites, que la mort rompt pour l'instant seulement. D'où le sens ultime de l'amour qui est dépassement de la mort.

L'autoconscience se forme dans le monde fini, comme une base nécessaire à l'esprit pour être esprit dans le monde fini. Mais tout ce qu'elle poursuit à un tel niveau comme si c'était le sien, est la mort de l'esprit. C'est pourquoi elle ne peut être amour.

L'autoconscience doit être si vivante qu'elle perçoive où elle naît. Elle doit ressentir comme sa patrie le royaume de l'amour qui domine la nature, indépendamment de la nature pour se faire amour humain pouvant recréer la nature, là où elle s'est arrêtée pour l'homme.

Ne peut vivre que celui qui sait transformer l'amour immédiat en connaissance : l'amour immédiat étant nature et non esprit.

L'esprit ne peut affluer que là où la nature se dissout pour se recréer : ce qui est mouvement de connaissance ou possibilité de la souffrance ou don de la mort.

L'amour humain est la floraison de l'arbre de la connaissance : signe de la vie. L'arbre paradisiaque à qui l'homme restitue le pouvoir de fleurir, pour une nouvelle fructification : qui alimentera la communion de l'être terrestre avec le céleste. Pour que naisse enfin l'amour terrestre, ardemment aspiré par toute la souffrance humaine.

La souffrance humaine n'ayant pas d'autre sens.

13

L'amour est l'esprit qui veut l'esprit en l'autre : sans le savoir encore. Il se veut lui-même dans l'autre, d'abord en l'identifiant avec son apparence.

Ce vouloir-ci, qui lui est propre, en réalité est un vouloir au-delà de la limite de la nature, outre l'apparence : mais saisi par la nature, il perd d'intensité, en s'arrêtant à l'apparence, le dépassement de laquelle exigerait une augmentation d'intensité. Ce qui est demandé à l'homme.

On peut vouloir au-delà du sensible, mais seulement avec les forces du vouloir, et non avec les forces du vouloir absorbées dans la corporéité.

Les forces du corps exigent d'être laissées au corps : à ce que le corps doit accomplir en tant que tel. Qui est la santé du corps.

Ce sont des forces du vouloir qui, en tant que telles, ne peuvent être connues sinon dans leur indépendance de la corporéité. Elles ne peuvent pas être comprises dans la corporéité grâce aux sensations. Elles peuvent être contemplées dans la mesure où on les voit opérer dans le corps comme un pouvoir de la corporéité. Dans leur être incorporel qui fait mouvoir le corps.

En dehors de la corporéité, avant la corporéité, la puissante source de pensée leur est identique : au moyen de laquelle elles peuvent être perçues.

La pensée qui, en méditant, se ranime d'une vie profonde puise à leur source même la substance avec laquelle elle tisse la vision.

La pensée, en méditant, s'anime d'un vouloir qui devient courant de vie, et ce courant de vie est le pouvoir incorporel du Je. Qui, dans le cas où il est connu, se reconnaît comme vertu créatrice d'amour.

14

Ce vouloir a la force de l'impersonnalité, dans laquelle l'individu fait l'expérience de la transcendance de soi, parce qu'il trouve un pouvoir qui a un autre fondement, et pour cette raison, il la détourne de soi (l'impersonnalité, *ndt*) en la laissant libre.

Mais ce fondement est en soi son fondement secret.

L'individualité expérimente au-delà d'elle-même, en son sein : dans la mesure où elle sait rester elle-même. Elle demeure elle-même en réalisant au plus profond d'elle ce qui la transcende : en s'identifiant avec ce qui l'éteint. Une identification possible pour elle parce qu'elle reste le sujet, tout en s'immergeant dans l'objet : comme elle a appris à le faire dans le monde sensible. Ce qui a été la raison de l'expérience sensible.

Mais l'amour n'a pas d'autre mouvement, en exigeant d'être libres dans la force dans laquelle on s'immerge.

Ce vouloir est voulu dans la pensée, il est voulu comme pensée. Dans la préparation ascétique, il est d'abord voulu comme une pensée de quelque chose, ensuite comme une pensée libre d'objets, dont le tissu intérieur est le vouloir. L'objet est à présent la pensée comme contenu dans lequel affluent des forces formatrices du monde, ou vouloir qui édifie le monde.

Le vouloir qui édifie le monde devient expérience individuelle, par la pensée dans laquelle surgit l'élément de volonté.

Ce penser est le principe d'aimer humain, produisant la vertu de l'impersonnalité qui rend identique à l'autre, laissant libres. C'est un amour suprasensible affleurant comme un penser.

C'est le penser du Je. Non pas réfléchi ou abstrait, une image inanimée du vouloir du Je, dans laquelle le Je peut voir seulement dans la mesure où la nature le permet, mais le penser dans lequel le Je commence à vivre selon son principe. Parce qu'il veut, parce qu'il se veut au moyen de la pensée : il surmonte l'opposition terrestre grâce à la pensée jaillie de celle-ci. Il dépasse la nature, en tant que support tendant à subordonner à soi ce dont elle est support : et il découvre que cette opposition est pensée. Cela est mais s'affirme comme une pensée.

15

Le Je pense en voulant : il jaillit dans le vouloir qui pense, son élément de vie étant le vouloir qui peut affluer dans le corps sans être saisi par la corporéité. Un tel vouloir naît dans le penser. Dans ce penser, la vie du Je a commencé au-delà de la limite de l'ego. C'est pourquoi le vouloir du Je est amour.

Le Je a l'âme et le corps. Grâce au corps, il vit ses pensées dans l'âme : il fait l'expérience de son vouloir dans la corporéité et, pour l'instant, il ne sait transformer en pensée que celui-ci. Il expérimente son être contingent identique au corps, mais inconsciemment, au-delà du corps, il tend à une réalité incorporelle à lui, dont le tissu est l'être profond et secret du corps : dont la perception n'a rien de commun avec la perception sensorielle du corps, qui est, pour le moment, l'unique expérience que le Je a du corps.

Son être profond produit en soi une harmonie originelle qui ne s'exprime que comme une perfection de la structure corporelle, dans laquelle agit son pouvoir de vie, à condition de se lier aux modalités terrestres, en perdant la conscience de soi, d'où le fait qu'au pouvoir de vie le plus profond corresponde le degré de la plus grande inconscience.

En effet, la conscience jaillit au moment où les forces vitales agissantes pour le Je, en cessant d'être saisies par la corporéité, sont engagées dans le processus de la pensée : qui s'accomplit toutefois à condition de les détruire.

La conscience du Je s'allume à condition d'éliminer la vie : la lumière, qui est vie dans le monde spirituel, meurt dans la Terre, si sa capacité de resplendir, qui est la vie, ne lui est pas restituée : la vie qui est immergée dans le sommeil de la corporéité, s'éveillant et mourant immédiatement dans la pensée.

Dans la pensée, la vie qui s'est à nouveau éveillée peut continuer à être vivante, au cas où la pensée trouve le point où la vie s'éveille à nouveau. La vie qui s'éveille à nouveau dans la pensée est le tissu de l'amour que l'homme s'applique à connaître.

L'être profond du Je porte en soi une harmonie originelle qui ne se reflète pas, sinon partiellement, dans la perfection de la structure corporelle : laquelle souffre inévitablement de la limite du caractère terrestre conditionnant sa vie et aussi la forme relative à la séparation des sexes.

Une telle harmonie peut renaître selon la lumière originelle dans l'humain, en transcendant la limite de la corporéité et de la conscience ordinaire : au cas où l'expérience de l'amour n'est pas la mort de la lumière, mais sa reviviscence terrestre grâce au vouloir qui réalise son don de soi grâce à l'impersonnalité de la pensée.

La lumière qui ne meurt pas, mais devient vie, a déjà en elle cette unité que les sexes doivent nécessairement rechercher sur le plan sensible.

Les deux peuvent redevenir un, si leur rencontre ne s'arrête pas au monde des sens, mais est reconnue comme le mouvement de l'esprit : qui se retrouve en se voulant comme esprit dans l'autre : jaillissant de l'autre.

De l'amour originel, qui anima l'homme d'avant la séparation des sexes, il peut en faire l'amour humain, au cas où il peut l'envisager comme le sens ultime de la formation de l'individualité ; qui ne peut exister pour le moment qu'en s'opposant aux autres : non pas en n'aimant que soi.

Seul l'homme peut faire de l'Amour Divin un événement individuel : tel le secret de son histoire.
Il peut faire de l'amour divin l'amour humain : ouvrir le passage à la lumière dans la Terre qui,
pour briller de son ombre, s'oppose à la lumière.
Seul l'homme peut tirer du Logos la pensée qui pense le Logos.
Ce penser est amour. Amour qui devient penser.

16

Le secret de la résurrection de la lumière qui meurt dans le monde en s'offrant comme rythme,
épanouissement des fleurs, imagination créatrice, dévotion s'enflammant, apaisement de la
douleur, sérénité de la mort, c'est la pensée céleste.
La lumière dans la Terre est toujours la lumière perdue, non pas la lumière qui resplendit, parce
que son resplendissement n'est qu'un événement de l'âme qui renaît. Ceci, il faut le comprendre.
La lumière qui transparait dans l'acte de percevoir, qui transparait dans l'acte de penser, n'est pas
la lumière qui vit, mais celle qui meurt pour parvenir là où l'homme meurt continuellement sa vie.
Si ce n'était pas la lumière qui meurt, elle ne pourrait pas devenir pensée, elle ne pourrait pas
devenir perception : mais dans le percevoir et le penser, elle va renaître, elle a un moment de
résurrection, aussitôt perdu. Aussitôt perdu parce que l'homme ne le saisit pas : il tend à ignorer
ce qu'il réalise déjà en percevant et en pensant, la vie spirituelle qui va renaître, à laquelle il
substitue immédiatement les choses, les images, les faits, les nécessités de l'âme, qui sont produits
par elle et dans lesquels elle s'éteint. Il tend à ignorer ce qui va renaître pourtant en lui et qui
donne une valeur à ce qu'il prend comme réel : qu'il contemple mais n'a pas.
Face à lui, s'il les contemple vraiment, les formes de la beauté et de l'infini sont l'empreinte de la
pensée céleste, qui est la pensée originaire perdue.
L'homme peut retrouver la pensée perdue s'il peut saisir en lui la lumière qui meurt pour être son
penser, pour être son percevoir. Le moment est venu de la rallumer en lui : toute son histoire
l'ayant conduit à un tel moment. Son aventure n'a pas d'autre sens.
La pensée céleste qui s'anéantit dans l'expérience sensible peut pénétrer le sensible : elle est le
tissu de la connaissance, mais également de la béatitude que l'homme recherche au-delà de cette
souffrance interminable qui vient de la fausse béatitude.
La pensée céleste est la substance d'une expérience d'amour encore inconnue en tant
qu'événement conscient.

17

L'amour est le pur amour encore non connu : la rencontre avec l'être angélique que l'on croit
rencontrer dans son être forme, alors qu'il est la forme intérieure. C'est la forme à laquelle on
aspire ardemment, parce qu'en tant que forme intérieure, elle fait défaut à notre être qui ne
parvient pas à percevoir sa profondeur et son ampleur, tandis que celle-ci est présente comme
secret de vie.
C'est pourquoi on recherche confusément ce que l'on a déjà, que l'on a pour ainsi dire perdu. On
souffre par amour : en manquant la joie qui semble la réalisation d'un être qu'on n'est pas, mais
qu'on est en réalité. Et la joie est toujours ce que l'on doit perdre, comme la douleur est toujours
la douleur que l'on tend à éteindre par la joie. Ni l'une, ni l'autre n'étant l'amour, mais seulement
la recherche obscure.
Trouve l'amour celui qui aime, non pas à cause de sa propre souffrance ou pour sa propre
jouissance, mais à cause du dévouement à l'être éternel de l'autre : par la recherche du mystère de
l'être qu'il ne sait plus être, mais qu'il sait pouvoir retrouver.

Il est sur le point de le retrouver, s'il veut chez l'autre ce qu'il pourrait vouloir seulement pour sa propre élévation : en se défendant alors que le besoin de l'autre n'est que sa propre joie, ou que sa propre souffrance, en éteignant le sentiment pour que le sentiment de l'autre renaisse de son ciel secret et en atteigne ainsi l'éternité, commencement de sa propre éternité. Mais quand se révèle se sentir, qui est négation de soi pour l'allumage de cette lumière sidérale de l'autre, alors ce sentir éclot chez l'autre comme amour, étant un. Ne rien demander pour soi, pour que toute la lumière respandisse en l'autre, c'est le secret pour que la lumière se donne.

II — L'être de l'amour

1

La pensée est le cheminement de l'homme de cette époque, qu'il le perçoive ou non (le percevoir ou ne pas le percevoir étant de toute manière une pensée).

Certainement pas la pensée de la philosophie, de la psychologie ou de la logique principale : certes pas non plus la dialectique : qui est de toute manière la pensée incomplète, ne réalisant pas le mouvement par lequel elle naît.

Mais ce n'est pas plus la pensée qui croit rester spirituelle, en ignorant le sens ou la pénétration du sensible dans lequel elle évolue, par conséquent en renonçant à son propre mouvement là où le percevoir c'est le mener à bien.

Une pensée qui s'achève c'est une pensée qui saisit son propre mouvement dans le sensible, en exprimant en cela son pouvoir suprasensible : en faisant d'elle-même dans le sensible ce qu'ordinairement elle n'est jamais, à savoir : une force de vie.

La pensée, dont on dit qu'elle se réalise en tant qu'autoconscience, ne peut être sinon la pensée qui commence à penser en s'identifiant à son propre mouvement. En s'y identifiant, elle l'achève. La connaissance du mouvement, c'est le mouvement même sur le moment de se réaliser : non seulement le mouvement supposé logiquement, mais acquis. Comme une volonté.

La pensée peut percevoir son propre mouvement en l'effectuant d'une manière complète : en ne se limitant pas à l'un des divers moments dialectiques, mais en menant à épuisement le processus dialectique : qui ne lui est pas nécessaire parce qu'elle le parcourt entièrement : jusqu'à avoir comme contenu la forme. Qui est la force formatrice propre ou mouvement.

Quelle soit spiritualiste, mystique, logique ou mathématique la dialectique reste quand bien même dialectique. Une pensée qui s'arrête à ses déterminations en renonçant, dans sa fonction formelle abstraite, à son mouvement réel, à savoir à ce par quoi elle est née.

C'est une pensée qui n'est pas encore vraiment une pensée, parce qu'elle n'a pas cette intégrité qu'elle doit atteindre pour être un événement objectif dans le monde. Ce que le monde attend d'elle : en étant le ravivement de sa vie originelle.

Elle n'a pas son intégrité si, en manifestant son être dans la sphère des objets, elle reste identifiée à ceux-ci. Mais elle ne l'a pas non plus si elle estime être indépendante du sensible, en renonçant à en pénétrer la valeur : en dépendant effectivement, tout en ignorant le point de la dépendance à cause d'une insuffisante conscience de soi.

La pensée n'est pas non plus la soi-disant pensée positiviste qui s'efforce d'être la transcription logique de la perception sensorielle, ou la logique se déduisant elle-même exclusivement de son processus formel, en ignorant le mouvement pensant qui la fait exister et par conséquent, en s'automatisant ; Mais plutôt la pensée qui puisse se reconnaître en tant que force formatrice, dans le percevoir comme dans le représenter.

Mais ce n'est pas non plus la pensée spiritualiste des traditions, inconsciemment dialectique, elle aussi, selon un contenu présupposé de l'activité de l'esprit et assumé comme contenu spirituel ; mais plutôt ce qui n'a pas besoin de contenu pour retrouver l'esprit, parce qu'elle sait qu'au plus profond de son mouvement propre — et non pas dans le revêtement dialectique — se trouve déjà l'écoulement illimité de l'esprit : en pouvant ainsi se rendre indépendante des orientations spirituelles taries, parce qu'elle retrouve dans son propre être essentiel le sens de la tradition et de ce en quoi se poursuit l'histoire de l'esprit.

2

La pensée n'est pas le pensable, mais le vraiment pensant.

Il faut que le circuit de la pensée se referme pour que sa vertu se manifeste : du spirituel au sensible, en revenant au spirituel grâce au sensible qui l'a allumée (initiée, est aussi possible, *ndt*). Elle ne peut réaliser sa nature spirituelle et renaître comme pouvoir de vie, si elle ne pénètre ni n'épuise radicalement le sensible qui est sa limite : un signe de l'esprit qui, en tant que limite, attend de l'esprit le mouvement libérateur.

La vertu informelle de la pensée se manifeste dans la pensée qui se libère de la forme pour autant qu'elle l'ait possédée : une forme qui s'offre seulement pour indiquer la force formatrice. C'est la forme qui se révèle pour que la pensée y reconnaisse son mouvement initial de vie dans le monde. Une forme du sensible dans laquelle se trouve le sensible pour être la vie dont elle va être le signe : trace de la pensée matérialisée à la pensée qui survient comme force vivante.

Vis-à-vis de laquelle, le déjà fait est la limite contingente au pouvoir de l'esprit de créer intarissablement : c'est la nature qui semble s'opposer à la pensée comme ce qui est imposé à ce qui alimente sa nécessité.

Celui qui est fils de ce temps, parce qu'il porte en soi le sens de toute l'époque de l'humanité, reconnaît comme une polarité opposée à ce qui est déjà un fait, et en tant que fait conditionnant la pensée, la naissance de la pensée. Parce que véritablement ce qui naît est pensée.

Ce qui naît en l'homme sans antécédents est la pensée non encore dialectique. Mais la pensée qui naît n'a rien en face d'elle qui ne soit pas sa naissance même : dans l'âme et dans le monde. Elle n'a pas en face d'elle une nature, mais des formes de sa vie propre en qualité de temps et d'espace : au cas où elle peut suivre sa propre vie dans sa création impersonnelle.

Ce qui vraiment n'est pas encore fait, mais est toujours sur le point de naître, c'est la pensée.

Celui qui fait l'expérience de la pensée comme d'une réalité en soi, indépendante des sens au moyen desquels elle s'est manifestée (la pensée, *ndt*), commence à expérimenter quelque chose de vivant. Il saisit ce qui est naissant : il le saisit en soi.

Il y a un processus de pensée qui est d'abord l'objectivité de la perception et immédiatement la sensation, l'image et le concept. Au moyen de l'ascèse, il peut devenir une pensée consciente, mais, encore au-delà, une pensée qui a tout son processus telle une synthèse indialectique et c'est son mouvement. Étant la vie initiale intérieure, elle a le pouvoir d'aller à la rencontre de ce qui dans la perception survient comme une vie, ordinairement perdue.

Mais il faut qu'on ait le stimulus physique, auquel succèdent la sensation et la représentation-pensée abstraite, pour que s'offre la possibilité de la pensée vivante et de la perception pure.

La pensée qui peut surgir comme une pensée vivante ou une pensée du Je, il est inévitable qu'elle soit d'abord une pensée de l'ego.

Sans s'identifier, elle ne peut renaître comme pensée pure, ou pouvoir de son mouvement propre.

L'homme naît en tant qu'homme s'il peut restituer au monde en pensées les sensations qu'il reçoit du monde.

Il se limite, pour le moment, à avoir les sensations, en revêtant d'images et de pensées la perception en acte qu'il a comme un non-être : non-être de la pensée. Mais avec cela, il n'accomplit pas vraiment son expérience : il l'esquisse à peine, il la tente. Et dans l'esquisse ou dans la tentative, il l'arrête, sans savoir qu'il l'arrête : dans une fixité qui devient le cercle clos de l'esprit : la vision ordinaire des choses et pareillement l'égoïté conclue, l'égoïsme.

Les sensations, il ne les a pas vraiment, car il les restreint à son ressentir propre à elles, à leur être commençant, dans lequel il n'est pas. Il ne les a pas dans leur état de signe, stimulus ou prélude, de ce qui vraiment voudrait se révéler au monde par leur entremise. Il ne les a pas dans leur intégrité et ainsi il les subit, parce qu'il n'a pas encore une pensée indépendante d'elles, une pensée qui ne se laisse pas inspirer par elles : une pensée qui s'abandonne à elles seulement dans la mesure où elle les pénètre. Une pensée qui puisse les intégrer.

C'est pourquoi, en vérité ; il ne restitue pas à la Terre sous forme d'idées ce qu'il reçoit d'elle sous forme de perception sensorielle.

L'échange entre l'homme et le monde est à peine ébauché et dans cette ébauche il est paralysé et l'existence est considérée comme une paralysie.

Le monde n'est pas le monde des sensations, mais plutôt le monde qui commence à affleurer par les sensations : lesquelles doivent susciter la pensée et non pas devenir la pensée.

L'échange ne peut être opéré que par l'homme qui peut avoir des sensations, parce que non pas enveloppé par elles, ni contraint à la pensée par elles, mais pensant en elles. Libre, dans la pensée qui pénètre les contenus en tant que contenus, elle étant déjà le mouvement par lequel ces contenus surgissent.

Seule la pensée délivrée des sens peut pénétrer la sphère des sens et restituer à la Terre, en tant que vie des idées, ce qui est accueillie comme sensations par cette sphère : ce qui est la reviviscence de la Terre.

Ainsi, l'homme ne doit pas accabler ce qu'il lui vient comme sensations du sexe. Tout ce qu'il reçoit devrait être contemplé comme nature, ou monde des sensations qui ne résonnent pas spirituellement, mais peut libérer dans la vie intérieure de profondes énergies impliquées dans ce processus.

Son action commence par restituer en idées ce qu'il peut accueillir comme sensation objective. En réalité, des idées qui saisissent de telles sensations n'existent pas encore.

Dans cette expérience, il devrait pouvoir un jour n'accueillir qu'autant qu'il fût capable de restituer en images rédemptrices.

Que ce ne soit pas la collusion de l'âme ou de la vie intérieure, avec les sensations du sexe, mais le contraire : le dénouement de l'âme de la fonction érotique et le pouvoir qu'elle a, au moyen de celle-ci, de percevoir son propre être autonome : la fonction étant le fait suffisant en soi et, en tant que tel, intouchable. En tant que fait, c'est ce qui doit être connu dans la mesure où il peut être un tel fait et non quelque chose de différent.

Les sensations en excès, la volupté que l'on subit comme une volupté, requièrent un contrôle rectificatif. Dans le cas où cela ne se fait pas, les sensations excédentes sont emprisonnées dans la corporéité, sans possibilité de se résoudre en pensée. À laquelle, par conséquent, celles-ci, à cause d'une impulsion secrète du Je, trouveront une issue au moyen de la souffrance et de la maladie :

qui amèneront finalement à penser en fin de compte cette pensée. Mais elles ne seront pas une pensée vivante, sinon après la mort.

La pensée, à l'inverse, devient pensée vivante de ceux qui peuvent lui ouvrir le passage de la volonté : là où la volonté est la substance des sensations, ordinairement agrippée par elles ou altérée.

Le Je opère dans les profondeurs individuelles au moyen des sensations : elles sont la requête de la Terre à l'esprit, non au corps. Elles sont ce que l'esprit peut expérimenter seulement sur la Terre, en assumant un corps terrestre.

5

Les sensations peuvent procurer de la joie ; mais la joie comme la souffrance, est un fait de l'esprit même quand c'est une joie corporelle. Le corps n'est que médiateur.

La joie corporelle est légitime, elle peut être acquise comme une joie non altérante, si son altérité est perçue : si par voie de distinction noétique, on parvient à en faire l'expérience comme d'un événement objectif, indépendant de la corporéité par l'entremise de laquelle elle naît.

Alors elle est autre : elle devient mouvement qui procure à l'âme le moyen de s'unir avec l'être du temps et de l'espace tissant le corps éthérico-physique et d'y produire la lumière de son espace infini.

Parce que événement intérieur, la joie devient quelque chose de plus que la pensée : elle devient vie de pensée grâce à cette même synthèse de lumière dans le domaine de la ténèbre à laquelle tend la douleur et à cause de laquelle se révèle la douleur.

La joie qui ne jaillit pas comme vie de pensée passe par la douleur pour pouvoir y parvenir. Parce que cette vie est l'aliment céleste demandé à l'homme par le monde, afin que son devenir se réunisse avec l'élément céleste perdu par lui pour l'homme.

Ce que l'homme a reçu du monde, en tant que sacrifice de la nature entière pour la structure de son être terrestre, l'homme le restitue au monde par l'entremise de la pensée qui, en se libérant de la nature, accueille en elle les forces qui en poursuivent la création inconnue.

6

La joie, moins que la douleur, évoque la vie : la douleur étant toujours le remède à la joie qui a égaré sa source intérieure.

La joie, tout en étant la sensation immédiate de l'acte sexuel, ne devrait pas être ce qui s'empare de l'âme, mais ce qui, restant objectivement dans la sphère de la nature et concernant uniquement la corporéité, peut retentir dans l'âme dans la mesure où le calme, la pureté, la résolution des représentations de convoitise, lui donnent son autonomie.

Le fait du sexe est la rencontre des corps, provisoire et instrumentale : qui survient pour quelque chose d'autre. Dans son caractère épisodique ou factuel, ce n'est rien. Qu'elle s'élève à un événement métaphysique, c'est là une erreur.

L'être métaphysique peut au contraire obtenir ses libérations en profondeur grâce à un tel fait, au cas où il peut ressentir son rapport avec le physique : qui n'est pas une sensation. Ce n'est pas l'opposition de l'être physique qui est nécessaire à la conscience ordinaire pour subsister. Mais c'est bien le contraire.

L'opposition est toujours inconsciente, mais elle peut être ressentie par le mouvement métaphysique de la pensée : qui ne peut pas l'avoir (l'opposition, *ndt*) sinon comme ultérieure à son mouvement à elle, et cependant non plus comme une opposition.

7

l'opposition est toujours l'opposition non perçue : ce qu'il faut à la convoitise pour occuper l'âme. C'est pourquoi le sexe envahit l'âme et empêche le principe conscient de reconnaître comment ses forces originelles dévient dans les profondeurs organiques selon des lois du monde physique, pour opérer comme des fonctions animales : dans lesquelles toutefois elles produisent secrètement la possibilité radicale de l'esprit.

L'opposition est surmontée par l'esprit dans la mesure où, réalisant son propre être indépendant, il peut la suivre en suivant le fait qu'il est agrippé par la corporéité et cependant qu'il vit dans la corporéité. Là où l'esprit se détache du corps, il peut percevoir ce qui opère depuis les lointains cosmiques comme un mouvement originel, en distinguant son écoulement pur de son altération dans la sphère des sens. Ce percevoir consiste à dissoudre l'altération, en abandonnant à la nature ses processus : desquels se libèrent des puissances retenues du sentir et du vouloir : qui tendent à se réunir à leur source suprasensible.

L'esprit perçoit la nature basique de la volonté : comme tissu de son action dans la Terre. C'est-à-dire force pure de l'éros : jamais saisissable en tant que sensation de l'éros.

L'esprit est le réanimateur de la pureté de tout ce qui est pur en soi et se rend impur dans l'altération réciproque de ses formes.

L'altération, nécessaire à la conscience qui se limite au sensible, en renonçant inconsciemment à y être active avec sa substance originelle, — justement parce que privée de celle-ci, elle peut commencer à être conscience — peut être résolue par le principe suprasensible renaissant dans la conscience : par la pensée.

La substance suprasensible de la conscience peut se raviver dans la pensée qui, en se voulant elle-même, prend en soi les forces du vouloir qui agissent inconscientes comme nature. Dans la pensée est ravivé ce qui est originaire et ramené dans les profondeurs du vouloir comme un nouveau courant de vie.

8

L'esprit peut laisser de l'autonomie au corps : dans lequel son mouvement se poursuit en tant que sagesse corporelle.

La rencontre des corps peut être l'œuvre de stabilité en soi de l'âme.

Les corps peuvent se rencontrer pour que l'âme soit sollicitée à être l'âme et non la résonance du corps. Pour que la pensée de lumière puisse être suscitée, comme sens de l'expérience : pour qu'un jour débute l'ascèse qui illumine ce qui autrement reste un processus obscur.

Dans l'obscurité duquel, pour le moment, se déroule la naissance de l'homme.

9

L'amour devient sexe. C'est pour lui suivre ainsi les lois de la nature : qui en absorbe et fait mouvoir l'énergie, en l'exaltant à chaque fois et en la consommant comme courant de l'éros : se consommant lentement lui-même. C'est pourquoi un jour l'éros, privé de son incarnation, devient impulsion mentale, courant dévorateur de l'âme.

Mais il y a un être authentique de l'amour — rarement manifeste — qui devient sexe sans cesser d'être l'amour qu'il est : car il anime le processus et en même temps n'en dépend pas.

Peut vraiment suivre les voies de la nature, l'amour qui a un fondement en dehors d'elle, où surgit sa vie et qui n'ait pas besoin de la nature pour avoir sa plénitude. Son état de devenir sexe n'est alors qu'une conséquence d'être vie de l'âme, si achevée en soi qu'elle laisse le corps agir selon sa capacité autonome de syntonie : qui n'exige pas la convoitise, mais bien un paisible écoulement. Le calme se réalisant du corps est le courant incorporel dont le corps tire sa vie, et qui ne peut pas être voulu par la conscience, mais par le corps. C'est le courant qui peut s'écouler parce que la corporéité lui a été complètement abandonnée.

Abandonnée par l'âme absorbée dans ce revivre qui lui est propre d'où l'esprit passe dans l'humain et devient nouvelle nature lumineuse.

10

L'expérience du sexe est la tentative obscure de réaliser le Je sur le plan physique, confondu pour le champ de force du Je, alors que le plan physique est le lieu dans lequel le Je doit produire ses forces à partir de l'esprit. Une tentative dans laquelle, par conséquent, le Je est toujours exclu : afin que dans le temps se révèlent les conséquences cognitives d'une telle exclusion.

C'est l'obscur recherche de soi, le se-vouloir égoïste dans la béatitude physique : dans laquelle on ne peut vouloir sans contredire les lois mêmes du vouloir qui sous-tendent la nature. C'est l'obscur recherche de soi, par l'espoir profond de parvenir à une identité avec soi ou avec l'autre, par l'entremise de l'être physique, du fait qu'on s'est identifié en celui-ci.

Mais l'être physique n'est que le symbole de la séparation de la forme sensible du Je de celle de la créature qui en est extérieurement le complément. La séparation n'est valable que pour cette forme, non pour le Je, pour l'âme.

Le Je qui s'identifie avec sa forme terrestre ressent cette séparation comme sienne et souffre de la nostalgie d'unité avec l'autre, qu'il possède déjà, à l'inverse, dans son for intérieur. Il doit seulement la discerner. Il la reconnaît si, à partir de la forme convoitée de l'autre, il peut remonter à l'être vrai qui est son être, son Je.

Mais cette remontée, est l'activité d'imagination en tant que penser créatif, car dans la forme vit le pouvoir de formation : il se retrouve en tant que mouvement.

Le Je se recherche dans le Je, dont l'autre est l'image sensible : symbole d'une intégration ardemment aspirée et toujours projetée dans l'apparition : qui est la forme abstraite, vue sans son mouvement.

Le Je pur est un avec la réalité de l'autre, mais il ne réalise pas une telle unité dans la conscience. L'acte sexuel est le fait qui semble offrir d'une façon réaliste une telle unité, mais ce n'est qu'un jeu de lumière réfléchi suscité par le jeu de la forme abstraite.

La béatitude jaillit sensoriellement parce qu'on saisit en tant que projection sensible ce qui est une réalité accomplie dans le monde spirituel : qui doit s'accomplir sur le plan terrestre, mais à condition de ne pas dépendre de ce qui, en tant que forme terrestre, a l'habitude de la revêtir.

L'acte sexuel, en vérité, n'est pas un acte physique, mais un jeu des forces de l'âme au moyen du support physique. Un support mû par ses lois, qui ne sont pas les lois de l'âme : le principe de telles lois étant identique, mais pas leur action corporelle et animique.

Le corps tend à réaliser une unité qu'il ne possède pas et que l'âme, parce qu'elle s'identifie au corps, ne sait pas qu'elle possède.

L'âme recherche au moyen du corps une unité qui est sienne depuis un lointain infini ou depuis son époque originelle : elle ne peut pas la réaliser sur la Terre en aspirant en dehors d'elle à une forme qu'elle détient au plus profond d'elle-même, telle une forme intérieure.

C'est pourquoi l'art de l'âme devrait être de retrouver en soi ce qu'elle possède déjà dans son intimité secrète, ne laissant au corps que la tâche de s'unir avec qu'il lui manque.

Le corps rencontre ce que l'âme a en soi. C'est pourquoi s'unir à l'âme de celui (ou celle, *ndt*) qu'on aime, c'est rencontrer sa propre âme.

11

L'acte sexuel est un symbole qui ne doit pas être touché, il ne doit pas être traduit en dialectisme ou en psychologie.

Dans la jonction des corps masculin et féminin, et dans les relations de leur polarité, on a l'image d'union de deux êtres en un : tentative obscure de réaliser corporellement le caractère exhaustif du Je. L'immersion du Je dans l'autre Je, qui n'est possible qu'en tant qu'auto-conquête du Je. Une immersion du Je dans l'autre Je : qui réalise la nature inconnue du Je ou son être androgyne. Mais l'union, tentée au moyen de l'accouplement extérieur, ne s'effectuera pas comme la synthèse des deux — ce qui ne peut être qu'un événement intérieur — mais bien comme la naissance d'un autre être.

La vraie relation avec un tel fait, c'est de le laisser être le mystère qu'il est. Un mystère qui ne tolère pas d'interprétations symboliques ou psychologiques : parce qu'il n'aime que se révéler. Un mystère qui devient d'autant plus limpide qu'il monte d'autant moins dans la conscience. Il doit reposer à sa profondeur pour qu'il se révèle selon sa vérité. Il exige de ne pas être abordé par la cérébralité, ni d'être amené dans la vie.

Sa réalité est son être, vu comme un monde contigu dont on est toutefois séparés et indépendants. L'indépendance étant le secret.

Il peut manifester son objectivité, tant qu'il n'envahit pas la conscience, l'imagination, le discours, l'action. Son objectivité, c'est d'être laissé comme mystère, à sa pure phénoménologie.

Sa vérité, c'est surtout de pouvoir se soustraire à la conscience.

C'est pourquoi la présence à soi dans la rencontre ne peut être la conscience ordinaire, mais plutôt la présence de ce qui est originel dans la conscience : à partir de quoi elle fait mouvoir sa lumière dans le monde.

12

La lumière qui point dans cette présence à la vie qui s'oppose à elle en tant que ténèbre et la requiert, se reconnaît non seulement comme la lumière du centre profond de soi, dans le cœur, mais également comme celle dont est tissé le corps de vie de l'autre : jaillissante en lui du même centre.

La forme masculine ou féminine est une apparition inachevée : c'est la forme physique différenciée défectueuse en soi, qui a sa perfection intime dans son tissu vital ou éthérique, tendant à intégrer depuis l'intérieur cette apparition déterminée.

C'est pourquoi l'attraction n'est pas celle des âmes, en vérité, celle-ci ne nécessitant pas d'attraction pour être unies, ayant au secret de soi l'identité qu'elles peuvent toujours retrouver, mais plutôt l'attraction des âmes conditionnées par la corporéité : d'âmes qui n'ont pas de vraies vies d'âmes, mais sont déterminées par la forme de leur apparition corporelle. Dans laquelle n'existe que l'inaccomplissement : celui qui ne devrait pas se projeter dans l'âme.

Mais qui se projette toujours dans l'âme. C'est pourquoi celle-ci se sent inachevée et recherche stérilement en dehors d'elle l'âme de l'autre, comme si elle était le corps : l'âme de l'autre qu'elle ne peut retrouver qu'en elle.

Dans le cas où elle est libre du corps.

On croit retrouver dans le corps de l'autre le Je, qui est son propre Je, mais s'il est authentique, en vérité c'est le Je de l'autre. Comme dans le lien qui unit à n'importe quel être aimé, conjoint ou ami, de la même façon, chez l'amant(e) on tend à se retrouver soi-même en rencontrant son corps ; mais on ne se retrouve jamais, parce qu'on croit saisir la forme. Une forme qui est seulement une image et, en tant que telle, mouvement intérieur inaperçu. Le secret c'est de connaître la lumière dont naît la forme.

13

L'ascèse mènera un jour à la perception de la lumière de la forme : qui est la sève invisible de la vie exempte de désir, ayant en soi, en tant que pouvoir de formation, tout ce qui suscite le désir en se projetant dans l'apparition.

L'acte sexuel devient le réel possible de l'esprit, sa nécessité s'éteignant, ou son obscur caractère factuel : grâce à la rencontre de deux êtres là où se rencontrer ce n'est plus dépendre du sexe, mais c'est le mouvement de l'être intérieur, grâce à la fidélité au sens transcendant de la rencontre : l'être intérieur réalisant son unité en étant un dans les deux.

L'acte sexuel est la nécessité qui ne saisit pas ni ne détermine l'esprit.

Selon l'esprit, il s'accomplit parce qu'il peut aussi ne pas s'accomplir.

Et ceci est la vertu de l'esprit.

Selon l'esprit, il s'accomplit parce qu'on l'ignore. On l'accomplit parce que l'on ne veut rien de lui : on ne présume pas d'en retirer une valeur du rapport qui ne soit pas déjà présente, en tant que valeur suprasensible.

Mais l'homme doit connaître l'humiliation d'une détermination du rapport avec l'autre sur la base du consentement sexuel : la fonction animale conditionnant l'esprit. C'est pourquoi une vraie rencontre ne se révèle pas, mais seulement une collusion transitoire et stérile.

L'amour de deux êtres est la rencontre de ce qui est durable en eux, de ce qui est libre : libre aussi du sexe. Pour lequel le sexe peut être expérimenté sans que la fidélité au sens spagorique soit perdue.

L'égarement est le long cheminement de l'équivoque et de la douleur, visant au contenu radical de la vie : auquel on incline sans le vouloir, ne pouvant venir sinon du principe même de la vie.

Toujours éludé dans le penser ordinaire, mais vivant dans le penser ou vouloir pur, affleurant du cœur intérieur.

Le penser et le vouloir, l'un avivant l'autre, donnent comme connaissance ce qui est poursuivi sur les longs cheminements de l'équivoque et de la douleur subjective.

La douleur non subjective étant une pure force de l'esprit encore inconnue.

14

Dans le juste accès à l'expérience, l'être intérieur n'est pas préalablement saisi. Les limites de la nature lui étant perceptibles, il peut laisser libre le mouvement de la nature, en retirant face à celui-ci sa pure et propre présence.

Il attend de la sensation ce qu'elle doit donner elle, et non pas ce qu'il y a d'abord immergé par une inconsciente charge imaginative. La volupté peut affleurer en lui seulement afin que la sensation se libère de la perception : qui est une lumière mourante sur le point de refluer en tant que lumière, éteinte à chaque fois par la ténèbre sensible.

L'acte est accompli par l'être qui n'est pas l'ego. On le laisse accomplir par le corps, par sa sagesse, par sa fonctionnalité désintéressée. L'âme lui est étrangère, en étant le processus de la corporéité.

De sorte que l'âme peut refléter, sans participer, comme le miroir qui, immobile, reflète le mouvement.

C'est la libération de l'âme de la corporéité subconsciente qui l'incline, par convoitise, par charge imaginative, ou mémoire du plaisir. Elle retient et est retenue : n'étant pas la vraie âme, dans son intégrité sans borne.

À présent, elle est séparée du corps. Et c'est son salut : son autonomie : qui peut pareillement surgir de l'art spagirique comme de l'ascèse correcte.

La retenue ayant des enchevêtrements profonds : indiquant les racines secrètes de la libération.

15

La séparation de l'âme de la corporéité est l'œuvre de la pensée pure ; indépendante des possibilités d'une conversion directe de l'éros. Mais la pensée pure est la substance noétique, ou pouvoir idéisant (ou encore : « compétence idéisante », *ndt*), de l'amour qui est à chaque fois indirectement évoqué et détruit dans l'expérience de l'éros.

Le fait de confier l'acte sexuel à la corporéité, en laissant sa pure autonomie au corps, est déjà un mouvement de pensée libérée. C'est pourquoi l'on voit le corps agir en tant que corps de sa pensée : de la pensée universelle qui l'édifie et le fait se mouvoir.

Ce corps libéré se présente devant soi comme une pensée de l'univers dont la sonorité originaire tend à se désensorceler. Et on peut contempler la surdité redevenir pensée retentissante : en détachant de soi l'image dont est remplie l'image-sensation du corps.

On laisse penser le corps à partir de sa pensée radicale, parce qu'on peut libérer en soi sa pensée individuelle. C'est cette pensée libérée qui peut se révéler, même dans un second temps, comme une contrepartie intérieure de l'événement sensible, quel qu'en soit le déroulement. C'est pourquoi ce développement requiert une rectification dans la mesure où il entrave ce mouvement intérieur.

L'art consiste à ne pas dépendre de l'événement sensible, à ne pas en tolérer l'exaltation, à être désintéressé dans cet événement, en le laissant s'accomplir selon sa dynamique objective : surtout en ne faisant pas dépendre l'accord intérieur d'une telle phénoménologie : de la forme de son résultat.

Le secret, c'est la grande impersonnalité dans l'acte, la possibilité de n'y apporter ni cérébralité, ni convoitise, ni tension, mais plutôt d'attendre seulement ce qui peut se révéler comme expérimentation pure : le calme d'une halte, d'une pause du temps, pour un accord qui ne détruit pas la vie.

La présence à la révélation autonome du corps est simplement un témoignage et non un mouvement mental. C'est une perception pure de ce qui se manifeste comme sensible et qui n'est jamais connu comme simplement sensible. C'est en effet ce percevoir inachevé, dans laquelle s'affirme la fonction du corps avec le même déterminisme qui rend sa vie nécessaire : pareillement que sa mort.

On peut contempler la vie qui s'exprime dans ce qui, en tant que corporel, est destiné à périr : mais dans cette contemplation, on saisit ce qui ne peut pas périr.

La vie naît dans la pure présence intérieure : qui, comme telle, est libre en un tel moment de la pensée de la vie comme de celle de la mort.

16

À cette regermination de la vie, il faut la force qui peut engendrer par l'esprit, affluant comme une énergie juste ; en soi libre de convoitise.

Le calme en soi dans le corps, parce que le corps est laissé à lui-même, détache la convoitise et fait affluer la force juste. Sa lumière devient la chaleur avec laquelle le Divin édifie la vie. L'éther de la vie, immaculé et inconnu, opère aux racines de la vie, selon sa musique céleste ou impulsion intime d'éternité, restituée à l'homme comme une possibilité de résurrection consciente : s'il puise cette vie là où il peut la rencontrer par sa détermination : dans la pensée. Pour la poursuite d'une architecture angélique qui s'est arrêtée pour lui dans l'apparition de son support minéral : qu'il assume comme le réel et voit comme le créé. À l'éther de vie restitué comme une possibilité, il s'ouvre dans la pensée qui médite. L'événement est celui dont il a un premier affleurement conscient dans la pensée pure : qui est la présence du Je dans la pensée : la première vie du Je. Cette pensée a le pouvoir de laisser intact et agissant en soi le jeu de la nature, parce que de celui-ci affleure de sa profondeur. La nature corporelle doit réaliser son objectivité face au pur être conscient, pour manifester sa vie profonde. Sa vertu éthérique naît incorporellement comme un pouvoir de la pensée : don du Logos qui fleurit chez celui qui, libre, le détache de la nature. Cette objectivité conduit à la perception de la spontanéité transcendante dont elle vit : identique au mouvement premier de la pensée. Un mouvement qui se prolonge dans les profondeurs du sentir et du vouloir, comme leur vertu d'indépendance du corps ; mais qui ne peut pas se développer si la conscience s'empêtre dedans. La conscience ne doit pas savoir, mais être seulement un miroir qui accueille. Elle ne doit pas être une conscience pour les sensations : qui est sa participation obtuse en train d'être agrippée. Pour que l'éther de vie manifeste l'opération secrète, signe de son être archétype, qui ne peut pas s'épanouir dans son immédiateté, sinon comme transparence de la pensée. La pensée pure qui puisse se révéler comme pensée de l'éther de vie : qui est afflux terrestre immédiat de l'éther de vie.

17

L'être de l'amour est la joie retrouvée dans le mystère d'une âme qui est proche de celui (ou celle, *ndt*) qui aime, en lui apportant comme forme corporelle et comme vie, l'esprit immédiat : lui amenant tout ce qu'il est capable d'aimer. Pas plus. Ce qui peut être suscité au-delà, c'est la réalisation intérieure de celui qui aime : sa fidélité au principe que l'être aimé lui apporte sous forme d'une présence vivante. Tout ce qu'il peut aimer est présent chez un être qui est la mesure de sa destinée. Il lui apporte tout ce qui peut être aimé, pas plus : le plus étant sa décision consciente : continuer ce qui est ou l'être de l'amour au-delà de la limite atteinte : au-delà de ce qui apparaît comme la plus grande possibilité d'aimer. Mais c'est seulement une limite : à l'intérieur de laquelle elle périt. La limite intérieure personnelle. Qu'il ne doit pas avoir l'illusion de surmonter en en changeant la forme, à savoir, en se tournant vers d'autres expériences, s'esquissant toujours comme autant de rêves de dépassement de la limite : des rêves qui, pris pour une réalité, seront désenchantés par la réalité.

L'être de l'amour est la découverte et la recherche de la beauté intarissable de l'être de l'autre : qui est sa croissance intérieure, tout comme croissance est aussi la recherche qui la découvre. Parce qu'une telle beauté existe qui n'a pas de limite à l'intérieur d'elle-même ; quelle que soit la forme extérieure, quelle que soit la personne.

Cette forme, cette personne, apporte à celui (ou celle, *ndt*) qui aime la beauté dont il a besoin. Il la trouve et la recherche toujours à nouveau, celle-ci se dévoilant intarissablement à ce que la recherche, en s'adonnant sans fin au mouvement, évoque et peut évoquer parce qu'elle est présente. Il peut l'évoquer parce que le mouvement de l'évocation est l'amour lui-même dont elle est née et naîtra toujours. Un mouvement mis en relation par l'**éros** mais non conditionné par lui. Car l'art de l'homme est de vivre de façon permanente en état d'amour : sa relation étant avec la substance de l'être : la relation objective avec la pulsation de la vie. Une relation qu'un être aimé l'aide à réaliser, parce qu'il lui offre la possibilité de développer l'amour qui existe déjà au-delà de la limite de son immédiateté : au-delà de la limite qui peut être atteinte grâce au don spontané d'un tel amour.

Une limite à laquelle on peut arriver grâce à la spontanéité signale toujours ce qui doit être trouvé au-delà : qui attend d'être trouvé.

Car c'est ce qui doit naître encore comme amour : sans la naissance duquel l'amour naissant spontanément s'éteint également. Celui qui toujours inévitablement périt.

III — La lumière de la forme

1

Ce qui se libère de la nature et fleurit comme pensée est le tissu d'amour initial : traduction du sensible à l'idée et recherche de l'idée dans le sensible.

La lumière de l'idée, si elle naît, devient amour en pénétrant dans le sensible.

L'amour périt toujours par amenuisement de son aliment premier : l'idée.

L'amour est la floraison de l'âme : depuis la terre de la corporéité. C'est la floraison de ce qui s'extrait de la terre, mais dans le développement de son être, se libère de la terre, en ayant en soi la vertu de transformer la Terre.

Un signe de cet amour, c'est sa capacité à dissoudre le mal : du corps et de l'âme. Mais, pour être, il doit s'enflammer, il doit rayonner, faire mouvoir vers l'autre : réaliser son don intime pour l'autre, l'effusion en transparissant dans l'objet vers qui il se tourne.

Tout objet, en effet, est autre puisqu'il se présente au percevoir et au connaître comme une limite signalant l'insuffisance de leur mouvement. Le mouvement qui dépasse la limite est le courant d'amour dans le percevoir et dans le connaître : qui ne se ressent pas comme amour tout d'abord.

Le mouvement est en soi une pensée pure : non pas une pensée rationnelle, mais une pensée qui atteint l'intensité de son écoulement même jusqu'à être un pouvoir de vie, une inspiration ne retombant pas en pensées. Une pensée qui peut réaliser sa vertu radicale : s'immerger dans l'autre. En étant de la même essence que l'autre.

La donation est la nature de la pensée. Il n'y a pas de relation avec l'autre que ne soit pas une pensée : celle-ci étant une dans le monde, ne connaissant la séparation qu'à cause de la corrélation continue, ne se fragmentant que de façon discursive à cause de la multiplicité provisoire. Son mouvement c'est de réunir continuellement ce qui est séparé, pour distinguer ce qui doit vraiment être distingué dans la multiplicité confuse : les arrangements des choses, les diverses synthèses, la

pluralité des entités gouvernées par une harmonie encore supérieure, qu'aucune unification abstraite ne réalise.

Divers concepts d'un objet ne se révèlent pas selon les divers pensants, mais seulement un seul concept se présente, qui est pensé par divers esprits. Chacun desquels a, dans la pensée, le véhicule de l'identité intérieure, le principe de l'universel symbolisé par l'objet : en ne le remarquant pas. Le principe de la communion avec les autres : non encore conscient.

C'est seulement en voyant divers exemplaires des choses, plantes ou animaux que l'on peut remonter à leur principe inventeur (ou auteur, *ndt*), à leur archétype, au moyen de la pensée : c'est pourquoi l'on doit être reconnaissants à la multiplicité qui fournit le moyen de retrouver l'unité essentielle, celle qui, dans le monde antique, qui disposait d'une vision immédiate n'exigeant pas de volonté dans la pensée, permettait de considérer comme **maïa** le multiple et conseillait d'éviter d'en être pris. Tandis que dans les temps nouveaux, le multiple, en stimulant la pensée, est la condition de la perception consciente de cette unité : qu'on commence tout juste à avoir de manière réfléchie, en tant qu'idée ou concept, extraits ou abstraits du mouvement de vie au travers duquel ils surgissent. Si bien que l'on ne connaît pas le pouvoir synthétique inhérent à ce concept ou à cette idée : alors que concepts et idées naissent grâce à un tel pouvoir de synthèse.

Ceci est le mystère de la pensée : de la pensée qui connaît et n'est pas connue : qui affleure continuellement en donnant la connaissance des choses, en restant elle-même inconnue. Alors qu'elle ne se donne que pour être connue : non pas pour devenir prétexte d'une multiplicité de faits, choses, sensations ou d'un savoir systématique. Pour être connaissance, elle attend d'être connue en étant le principe que l'on recherche de manière discursive, la relation qui se projette dans le décor extérieur : ce qu'on cherche vraiment au moyen d'elle : mais en dehors d'elle. Alors qu'elle est ce qui fait mouvoir la recherche.

En dehors d'elle on recherche le spirituel qu'elle, en tant que pensée mouvante, produit déjà.

2

Toute pensée est en soi une pensée d'amour. La substance intemporelle ou lumière substantielle de la pensée est une, dans son action étincelante produisant des éclairs dans toutes les pensées : dans tous les esprits [mentaux, *ndt*]. Mais ces éclairs sont continuellement perdus, car il n'en reste que l'ombre ou le reflet. En chacun affleure inobservé en tant que pensée initiale, un mouvement d'amour, s'éteignant pour se faire vide ou reflet.

C'est pourquoi le mouvement d'amour prend place dans le sentir lié à la corporéité, en renonçant inconsciemment à son aliment de vie : qui est la lumière avant la pensée. Non pas la pensée, la pensée étant la lumière qui meurt.

3

L'amour doit être aimé : c'est son mouvement. S'il ne se meut pas vers son objet, il n'est pas. Pour le mouvement de l'amour, il est essentiel qu'un objet le suscite : lui ouvre le passage dans le monde.

Quelqu'un, quelque chose, les êtres, doivent être aimés pour que l'amour se donne : pour qu'il réalise son mouvement.

Mais un tel mouvement dans sa vie profonde est pensée : une pensée pré-rationnelle, perceptible comme une fleur de vie là où va être l'amour.

L'amour doit être dirigé sur l'autre pour qu'il se donne. C'est un « le-vouloir » toujours au-delà de la forme de son abandon, parce qu'une telle forme est la limite à l'intérieur de laquelle il est destiné à s'éteindre : en n'étant plus voulu. Normalement, en effet, l'amour n'est pas voulu pour l'autre, mais seulement pour son don contingent, pour la jouissance personnelle immobile : ce par quoi il déchoit et périt.

Le vouloir au-delà de la forme de sa révélation, c'est le vouloir dans son jaillissement qui est inconnu en tant que jaillissement : il doit encore être. Ce n'est pas la jouissance sensible et toujours égale de l'amour s'offrant spontanément, mais ce qui n'est pas encore et pour que cela soit, doit être voulu dans son mouvement.

Son mouvement est pré-sensible : il ne doit pas être ressenti, mais plutôt voulu : afin qu'il ne s'arrête pas alors qu'on continue à croire qu'il s'écoule.

C'est le jaillissement d'une source lointaine et pourtant présente : de laquelle arrive la vie par laquelle il est possible d'être vivants et pensants : la vie, qui toutefois s'éteint partout où surgit un processus conscient, par suite de quoi l'amour lui-même peut vivre à condition d'exclure rationalité et conscience, par conséquent et inévitablement, en devenant un fait de nature. Dans le cas où la rationalité et la conscience ne puisent pas à la vie dont elles naissent.

D'une fontaine lointaine et aussi présente, on peut puiser directement la vie qui est amour pour autant qu'on le veuille au-delà de la limite que l'amour indique en se révélant déjà. Mais le vouloir est un le-vouloir dans la pensée qui retrouve sa vie.

L'amour est toujours pour la réalisation de l'autre. Son mouvement est centrifuge, il est de rayonner, de se prodiguer : il ne peut avoir de vrai mouvement autrement que pour « autre que soi ». Et le semblant de ce mouvement, qui est l'amour humain ordinaire se tournant vers soi, est la source inépuisable de la douleur. Une douleur qui évoque continuellement l'amour dont on n'est pas capables : douleur au travers de laquelle l'amour insiste.

C'est pourquoi celui qui peut chercher les racines de la douleur, trouve la béatitude, ou l'urgence de l'amour qui attend de vivre, étant le vivre authentique.

Par conséquent, dans l'être qu'on aime, on a l'image de ce qu'on peut aimer, mais pas ce qu'on aime : parce qu'en réalité, on n'aime pas avec les forces par lesquelles surgit l'amour, mais avec le sentiment de soi opposé à de telles forces, même s'il est avivé par elles. Par suite de quoi l'amour tend à devenir son contraire.

Mais même ce mouvement par allusion et par illusion est un amour qui tente de s'écouler en s'altérant à chaque fois, pour être évoqué dans sa vérité. Jusqu'à ce qu'il soit vraiment évoqué. Qui est d'être libres dans son mouvement.

Parce que c'est seulement chez les êtres libres qu'il ne se transforme pas dans son contraire : l'obstruction à son pouvoir de vie y est alors levée. Dans la forme, on accueille la lumière que l'amour initial suscite, un renvoi de la ténèbre à la vie.

4

L'amour est l'être qui s'aime. L'être qui s'aime est l'âme : l'âme de celui qui aime et est aimé.

L'âme, qu'on ne voit jamais, peut être vue comme une « figure de lumière », parce que la présence de l'amour en elle s'articule et s'édifie comme la forme même du corps. Grâce au même pouvoir de vie qui édifie la fleur. Pour une floraison immortelle : dont le signe immédiat ne peut être vu.

Se donner, c'est s'édifier (comme dirait Saint Paul, *ndt*) sur une base qui n'est pas dans le monde qui apparaît, mais là où ce monde ne peut plus être une base pour quelque chose.

C'est l'être de la force qui ne peut pas avoir d'obstacles par le corps ou par l'âme, en se déplaçant comme une libre lumière dans l'obscurité du corps et de l'âme : une lumière qui, à partir de leur

obscurité, reconstruit la vie : par couches profondes, toutefois, en les ayant toujours à nouveau en face de soi en tant que données de ce qui doit être pénétré jusqu'aux racines de l'humain. Mais c'est le secret de la pensée qui ne peut avoir aucune barrière en face de soi, sinon comme une pensée, à savoir comme son propre empêchement : comme ce qui exige la plus profonde énergie : l'engagement de sa force sidérale immémoriale. Qui afflue, si elle est fidèle à sa propre nature. D'où l'autre peut naître dans sa réalité : l'autre qui ne peut pas être rencontré ni aimé différemment.

La pensée libère la corrélation en idées pures, laquelle peut vivre de sa forme originelle : jamais perdue, mais pas connue non plus là où elle va redevenir vie.

Le pur concevoir, ou le libre imaginer, c'est l'aliment nouveau du sentir : qui du sentir ressuscite le pouvoir de vie produisant la vertu céleste dans le terrestre.

5

Le mouvement du cœur est l'auto-animation de la lumière qui l'a tissé : c'est un mouvement de vie à partir duquel la lumière peut de nouveau rayonner.

Le principe du mouvement, c'est d'aller au-delà de ce qui est posé par la nature, au-delà du sentir spontané : c'est de se donner, sans que le don de soi soit déjà un fait, mais plutôt ce qui se donne initialement comme un mouvement pur de la pensée pré-rationnelle. Comme un « imaginer de source ».

Qui sait apercevoir la pensée originelle dans la sensation, ou pensée perdue affleurant comme une force formatrice dans le percevoir et dans le perçu, découvre le secret de l'expérience sensible. En réactivant dans le sensible le mouvement céleste de la pensée dont il surgit et dont il est l'obscurcissement, celui-là délivre le penser de son support sensoriel et lui ouvre le chemin du cœur.

La pensée céleste est lumière de la forme des choses créées et simultanément substance de la pensée qui pense : qui en pensant les choses créées et en s'identifiant avec le créé dénué de force créante, perd sa propre force créante : elle éteint la lumière dans la forme abstraite, ou dans la forme arrachée à la vie.

Elle la perd en pensant, en pensant, elle peut la retrouver.

La pensée pense l'être aimé et parvient à voir sa figure comme une forme de lumière.

La figure de lumière est l'être angélique qui peut être vu : l'archétype dont la forme est la forme de l'être auquel on est dévoués. Une forme individuelle dans laquelle est présent l'archétype : c'est pourquoi l'amour pour un être relie avec l'univers. Un seul être peut donner l'amour de tous les êtres, parce que dans sa figure de lumière l'archétype est présent.

C'est ce qu'en vérité on recherche toujours, au travers de la douleur, au travers de l'erreur de la multiplicité abstraite ou de la diversité abstraite, sans le savoir. Ce qu'à chaque fois on tend obscurément à retrouver, sans le trouver. Qui sera trouvé un jour.

La Tradition affirme que les Anges chutèrent tandis qu'ils tombaient amoureux des filles des hommes. À présent, l'homme renaît de sa chute parce qu'il peut rencontrer l'Ange : il le rencontre pour autant qu'il le reconnaît.

Il doit le discerner. La forme qui apparaît est le signe de la lumière perdue : la limite de la lumière. De la lumière qui renaît à l'intérieur de la pensée.

L'appel profond de l'amour, c'est l'impulsion à retrouver l'être qu'on était aux origines et qui fut une pensée créatrice de la forme humaine avant la séparation des sexes.

6

L'amour est le mystère de la rencontre avec son âme. L'âme tend à rencontrer son être propre, en croyant rencontrer l'âme de l'autre : mais si elle rencontre son être propre, elle trouve l'âme de l'autre.

L'art c'est de ressentir l'être qu'on est déjà sans le savoir : parce que l'autre est un être, un autre être que celui qui est l'être : et c'est le mystère du Je.

Rencontrer sa propre âme, voir ce qui jamais ne se laisse voir, ce n'est pas l'expérience de l'âme liée aux conditions corporelles, mais bien celle de la forme immortelle qui sous-tend son mouvement : comme un ciel non-vu qui s'ouvre dans le ciel.

C'est alors la rencontre avec l'âme parce que c'est l'âme de l'autre. En retrouvant en soi les lignes de force de l'immortel, on évoque l'élément immortel de l'autre. On retrouve l'identité illimitée avec l'autre. Et c'est connaître le sens de sa propre histoire.

Parce que l'identité avec l'autre n'est pas une communion indistincte et immobile, mais l'ouverture à l'immensité d'une histoire invisible dans laquelle sont présents les motifs originaires de l'existence singulière. C'est le sens de l'événement lointain suscitant la rencontre actuelle des deux : qui dans leur fondement sont un.

Peuvent se retrouver ceux qui, dans l'affleurement de l'amour humain, savent percevoir la vie préexistante à la vie, en recevant d'elle le sens des oppositions et des tensions dans la rencontre des âmes.

L'origine de l'homme est présente avec l'ensemble des forces formatrices dans la forme corporelle, symbole d'une continuité créatrice stellaire et terrestre, qui requiert l'autoconscience du sujet du mouvement pour se réaliser dans le temps. L'amour de maintenant est le signe d'un événement originel, sans lequel le présent n'a plus de sens. C'est l'événement qui demande à être réuni au présent.

Le reconnaître, c'est découvrir le sens de la continuité : connaître le principe de l'amour qui ne peut pas se perdre, parce qu'il ne peut pas trahir. Ne pouvant pas trahir, il ne peut craindre d'être trahi : parce que la crainte de la trahison de celui (ou celle, *ndt*) qu'on aime, c'est la crainte de notre trahison : de notre aimer encore incomplet.

On craint ce qu'on redoute de sa propre âme.

La fidélité de celui (ou celle, *ndt*) que nous aimons, c'est notre fidélité.

Mais ce n'est pas la fidélité qui vient de la nature, mais plutôt du fait d'être libres. Ne peut être vraiment fidèle que celui (ou celle, *ndt*) qui connaît l'infidélité et le sens ultime d'être infidèles. Celui (ou celle, *ndt*) qui étant infidèle, éteint l'infidélité.

7

L'âme est l'être qui s'aime. C'est l'âme en propre, qui n'a pas de limites corporelles.

L'âme se tourne obscurément vers son immortalité, dont elle voit l'empreinte sous la forme de la beauté : mais elle identifie la beauté avec la forme que circonscrit le jeu de lumière, tandis que la beauté dans laquelle transparait l'immortel est le jeu de la lumière.

L'infidélité est la recherche de la forme, continuellement désappointée : recherche obscure de la béatitude qui ne trahit pas, à chaque fois trahie par l'impulsion à l'isoler pour la ressentir.

La béatitude ne peut être isolée sinon à condition de périr, étant le sentiment de son propre être immortel : affleurant dans toute sa pureté en de rares moments de communion de l'âme avec la forme de lumière de l'autre. Mais non reconnue et, pour cette raison, aussitôt égarée : de nouveau recherchée donc dans la multiplicité, chez un autre être, avec la même impulsion à l'égarer.

C'est d'être infidèles à cause de la recherche de la fidélité : qui n'est pas la monotonie d'une rencontre, mais plutôt la rencontre de tous les êtres, avec toutes les notes de la symphonie humaine, dans un être seul.

La fidélité, c'est de trouver ce qu'on recherchait en vain avec l'infidélité.

C'est la fidélité à l'être immortel de sa propre âme.

8

Rencontrer son âme n'est pas poursuivre une forme incorporelle évanescence, mais plutôt connaître sa propre forme incorporelle : qui est l'être de l'autre. De l'autre qu'on aime parce que sa forme est notre esprit qui vient à notre rencontre : si elle est vue comme forme de lumière.

Mais il faut vraiment aimer pour parvenir à contempler la lumière de la forme : notre esprit qui vient à notre rencontre tissé de forme : le miracle que nous pouvons voir.

Qui est simplement devant nous et que nous ne voyons pas.

La dévotion est le secret de cette vision : la dévotion de la lumière de la forme : l'aliment de l'amour.

La forme est forme de l'immortel de l'autre : que l'on ne perçoit pas mais qui se présente. Et ne l'observant pas, cet immortel s'identifie avec son apparence physique. C'est pourquoi en caressant le corps, on pense caresser l'âme.

Mais l'âme ne peut être touchée que par l'âme : parce que les deux, dans leur secret, sont un. Ils peuvent être un à présent, parce qu'ils sont deux. En effet, la réunion ne peut être expérimentée que par celui qui connaît la séparation.

L'unité est l'unité de celui qui la réalise, mais il la réalise parce qu'il connaît la séparation : il sait comment la surmonter.

9

La séparation est illusoire, mais elle est continuellement projetée comme réelle sur la scène corporelle de la rencontre. C'est la séparation qui doit être connue jusqu'à ce qu'elle révèle qui est vraiment séparé et quelles forces la séparation évoque. Pour que le dépassement de la séparation ne soit plus illusoire et ne soit pas l'union des séparés.

Mais qu'elle soit l'union des unis : qui n'ont pas besoin de franchir une limite séparative entre eux, la limite n'étant qu'une limite intérieure. C'est pourquoi franchie chez l'un, elle est franchie aussi chez l'autre.

La séparation se projette comme réelle sur la scène corporelle de la rencontre : ce qui est une longue histoire, comme un semi-sommeil dans le temps, en soi en dehors du temps : une histoire de divergences obtuses et de béatitudes entrevues. Au travers desquelles l'essence opère patiemment.

L'essence est l'amour : celui qu'on ne connaît pas encore. Qui sera connu.

La rencontre est toujours la rencontre de l'âme, même quand c'est la rencontre dans laquelle s'offre comme communion unique, celle corporelle, alors que l'âme, exclue, attend.

10

La communion corporelle est la rencontre de ce qui ne sait pas se rencontrer en tant qu'âme et c'est le corps qui s'offre alors comme âme.

Dans la corps, on croit toucher la forme : qui n'est qu'une pensée : insaisissable aux sens. La forme étant la lumière de l'être qui a déjà en soi l'unité : le signe de la limite séparative surmontée, qui s'échange pour la limite à surmonter.

On rêve enfin, au moyen de la sensation corporelle, d'avoir comme être qui se révèle à nous, la forme de l'autre, la beauté, ce qui est en réalité une idée : la personne intérieure, jamais perçue comme telle. Qu'à présent on croit nôtre et saisissable. En un tel moment, on croit, en effet, que l'autre nous appartient.

C'est le moment de la joie qui est la joie d'avoir enfin comme nôtre l'être de l'idée : en croyant avoir le corps. Parce que la forme est une idée. Et le corps est vrai parce qu'il n'est que forme. Le corps de la femme est l'idée visible, mais non vue. L'erreur c'est de croire que la toucher c'est toucher son corps, alors que c'est toucher l'âme.

Seule l'âme peut toucher l'âme. Alors le corps est touché : la caresse est la caresse qui peut devenir corporelle parce qu'elle ne rencontre plus d'opposition dans la corporité. La corporité est l'esprit.

La caresse n'est que le mouvement de l'esprit : la pensée non dialectique.

Personne ne connaît la corporité, sinon comme une forme que l'on croit percevoir, et pour cela même caresser, comme la forme de l'être aimé. Mais ce n'est qu'une forme pour l'âme : la relation intérieure non observée.

L'erreur, c'est de ne pas observer le mouvement d'où se révèle l'esprit en tant qu'apparition : qui n'est pas l'apparaître, mais l'esprit. L'erreur, c'est de croire que l'objet de l'amour soit l'être qui apparaît, que l'on puisse avoir possédé comme tout ce qu'on ne possède jamais alors qu'on croit l'avoir : après tout, ce que l'on cherche est à chaque fois égaré : ne pouvant pas se saisir dans l'objectivité présumée qui est l'image du désir.

Ne pouvant se saisir justement parce que le mouvement de l'appréhender est déjà le mouvement de le perdre. On ne peut saisir que ce à quoi l'on s'ouvre, parce qu'on ne veut pas s'en emparer, mais seulement laisser vivre selon sa vie, ou l'essence de sa vie. Qui est la nôtre.

Ce qui se cherche est trouvé par celui qui sait autant aimer qu'il touche la lumière incorporelle de l'être qui se présente à lui en tant qu'être corporel : c'est pourquoi quelle que soit la forme, c'est toujours l'empreinte de la lumière.

Et il sent s'évanouir la mort chez l'autre, dont tout corps doit mourir : dans cette vie qui, jamais connue auparavant, surgit à présent comme une vérité de tout ce qu'il expérimente.

La vérité perceptible.

11

Le corps est la limite de la lumière, en tant que forme de la lumière. L'autonomie du corps est la libération initiale de la lumière de la forme dans le mouvement corporel : impossible comme quelque chose qui vienne du corps et à la forme duquel on soit identiques.

C'est la tâche de l'âme de libérer le corps d'elle. L'ascèse de la pensée est le pôle autour duquel l'âme peut rassembler en une trame de lumière son étendue : qui est de reparcourir le sentier d'où elle naît comme une forme. Si la pensée est libre de l'âme.

Si la pensée libère l'âme, simultanément le corps libère l'âme, en lui laissant les forces qu'elle s'est forgées dans la corporité.

Le corps est vu comme la coagulation de la lumière : pour la lumière, la possibilité de se libérer et de se rallumer à sa chaleur originelle.

Le corps se révèle porteur d'une vertu adamantine [qui a la dureté ou l'éclat du diamant, *ndt*] qui veut une autonomie pour affranchir son pouvoir de vie des fonctions sensibles, un pouvoir qui s'est formé dans la chaleur des sens : on peut le voir opérer alors selon le mouvement impersonnel procédant de sa structure céleste ensevelie.

Dans le corps, l'âme peut connaître la nature angélique secrète, inaltérée par la fonction animale : elle peut rencontrer la structure originelle du corps vital, non touchée par la « chute », et la ressentir comme musique de lumière qui attire en émanant de l'être originel de l'autre : toujours non écoutée. Obscurément ardemment désirée, parce que présente dans les profondeurs où le Logos a résolu « l'ombre de la lumière ».

Le corps est structurellement chaste, fonctionnellement porté à l'altération de la chasteté : là où l'âme accède à la corporéité et devient porteuse de sensations.

Le corps est structurellement lumineux, radicalement substantialisé par la chaleur primordiale devenue minéralité : une chaleur tendant à renaître comme pensée. Mais la pensée qui s'anime de la chaleur ensevelie devient force d'amour et, en tant qu'amour, elle est la reviviscence de la chaleur primordiale.

La lumière du corps est une lumière coagulée qui est une forme parce qu'elle est coagulée. La forme est toutefois l'idée, ou l'image-idée, dans laquelle la lumière se retrouve pour se libérer et elle ne s'en libère pas parce qu'il lui faut la vertu de la chaleur originelle coagulée pour revenir à la vie.

C'est l'intention de l'esprit, dans laquelle on recherche en vain l'esprit comme la lumière perdue, car on identifie la forme avec la corporéité : alors que la forme est l'esprit sur le point de trouver en elle son identité, sans le remarquer.

L'identité de l'esprit observée dans la forme est la lumière qui va renaître grâce à la chaleur qui se dégage des profondeurs : premier mouvement ascendant de la chaleur morte.

Une chaleur qui, grâce à l'identité, revit comme une pensée : comme amour de pensée, pensée d'amour.

12

Chez l'être féminin, la lumière transparait de l'intention, car la forme n'est pas complètement agrippée par la minéralité physique.

C'est pourquoi la forme féminine, illusoire dans l'apparition, est la possibilité de contempler l'émanation de la chaleur de vie tel un rayonnement pré-corporel : l'affleurement de ce qui, en tant que chaleur originelle, porte en soi la vérité de la lumière. En transparissant dans la forme. C'est la forme qui émane elle-même de sa lumière secrète, parce que vue, ressentie et conçue : imagination idéale rallumant la souvenir de la lumière primordiale dormant dans le for intérieur de celui qui contemple.

La forme féminine est l'amour visible : qui, une fois vu, redevient invisible à chaque fois là où il veut être recherché.

C'est la transparence qui se réfléchit dans les sens, mais que ceux-ci ne peuvent appréhender : ils servent seulement de médiateurs.

Parce que l'âme est le domaine de cette transparence, grâce à laquelle seulement la forme peut être vivante : être une forme. C'est le mouvement de l'âme devant l'aube visible de la vie. Visible, mais non vue.

13

L'autonomie corporelle est la minéralité métaphysique contemplée à partir du penser vivant : ou le penser vivant envisagé comme pouvoir de la corporéité.

C'est la chaleur qui se ravive à partir de la minéralité radicale : son mouvement de lumière, figé dans la ténèbre minérale, étant sollicité par la lumière métaphysique de la pensée.

Là où se ranime la chaleur corporelle, coule souterrainement l'énergie des mondes : en tendant à s'élever de l'obscurité de son mouvement au mouvement de sa lumière : qui est la pensée. Cette énergie peut être perçue dans la nature, dans le Cosmos, dans l'âme de l'autre : rencontrée dans la corporéité, pour qu'elle révèle l'autonomie au corps qui laisse contempler l'incorporéité de son mouvement telle une pensée s'écoulant comme une force de vie. Elle peut être rencontrée en dehors de la corporéité, dans l'identité de son fondement stellaire, d'où jaillit toute la lumière qui peut être irradiée, tout l'amour qui peut être aimé. L'autonomie corporelle est le mouvement pur perçu, d'où la lumière de la forme surgit dans l'âme qui se détache de la corporéité. L'âme qui se libère rencontre l'âme de l'autre : qu'il y ait ou non union des corps.

14

La magie solaire qui se réalise dans l'autonomie de la force, fait appel à ce qui est originel dans la force : pour cela elle fait appel à la pensée source. De même, elle ne peut que se fonder sur la chasteté du corps de vie, déjà présente en tant que vertu structurale de l'organisme physique : essentialisée par la même vie incorporelle se manifestant comme pensée. La chasteté du corps de vie est le secret de lumière de l'expérience du sexe. C'est la chasteté dont on n'a pas conscience et pourtant elle existe : au niveau de la conscience du sommeil. L'autonomie de la force est l'autonomie de la chasteté du corps, en tant que pure corporéité. On n'est pas constitutionnellement chastes. La nature minérale et végétale est chaste en soi, mais la nature humaine, chaste dans sa structure éthérico-physique, ne peut agir que dans le véhicule de la convoitise : à cause du fait d'être le support de la conscience. La conscience, en se liant à elle et en l'engageant, oublie nécessairement sa propre nature incorporelle, c'est pourquoi elle ne peut se vouloir elle-même autrement que dans la catégorie de la corporéité : qu'elle expérimente uniquement comme une phénoménologie sensible. L'homme, dans l'expérience qu'il fait du sensible, perd la perception de ce qui opère incorporellement en tant que force formatrice du corps et il vit dans une conscience qui, tout en étant tissée de forces spirituelles, ne saisit l'être autrement que dans sa nature physique et sa multiplicité extérieure. Au moyen de l'esprit, il perçoit ce qui est privé d'esprit et qui attend de remonter à l'esprit, justement grâce à cet acte de perception, au cas où la matière n'est pas prise comme une réalité. Parce que le monde « matériel » perçu est déjà le monde investi par l'esprit : auquel, cependant, la conscience de son propre mouvement fait défaut, en tant que mouvement suprasensible. L'homme ne pouvait pas pénétrer différemment dans le monde sensible, développer la conscience pensante conforme au sensible et parvenir à la possibilité de la liberté : qui est la conscience du mouvement de la pensée en tant qu'essence suprasensible. Mais la substance incorporelle de vie qui maintient structurellement le corps, et dont l'homme a perdu la perception, est la même qui affleure et s'éteint dans la pensée qui pense. C'est pour cela que la tâche de l'homme est de ressusciter l'élément originel de sa nature, qui s'éteint dans le processus même de la nature en tant que support de la manifestation de cet élément de vie comme activité consciente. C'est la tâche réalisable de ce qui dans la conscience exprime l'originale : la pensée. Au cas où elle puise l'originale en soi. L'effet n'est pas de mettre en valeur la convoitise ni de l'éliminer, mais plutôt de la retirer de la nature et de la restituer à elle comme l'esprit qu'elle est au plus profond et auquel elle tend à se réunir. De sorte que la nature ne nécessite plus de convoitise pour agir à partir de ses

profondeurs, en pouvant puiser ici au vouloir radical qui l'étaye : vouloir originaire revenant à l'humain grâce à l'instigation de l'élément originel de la conscience : la pensée.

Un tel vouloir est la lumière qui s'écoule ordinairement comme un désir violent s'obscurcissant dans le mouvement de la nature. Maintenant, il renaît comme une lumière à laquelle la nature peut puiser de son obscurité, pour autant qu'elle ait été suscitée comme une lumière de pensée.

Ce n'est pas l'amour du sexe, ni de l'âme, mais ce qui jaillit de l'essence ; pour se manifester dans les divers degrés de l'être comme amour, l'un du suprasensible au sensible, en harmonies diverses. Indépendant de la convoitise ou de l'absence de convoitise.

15

L'acte sexuel est ce en quoi l'homme peut rester homme, si c'est l'expérience de la chasteté : qui est la profondeur de l'être corporel.

La chasteté qu'on a toujours poursuivie en tant qu'élimination du fait sexuel, n'a jamais été la chasteté, laissant intacte la convoitise invétérée par le processus fonctionnel du sexe : sauf cas d'ascètes rarissimes.

La chasteté des petits garçons ou des jeunes filles n'appartient pas à l'humain : en réalité parce qu'elle n'est pas acquise. Elle n'a pas encore le pouvoir de consister dans l'expérience de la conscience terrestre : qui est une compétence du Je.

En tant que pureté du mouvement essentiel de la vie, ou du corps de vie, elle pourra un jour agir du plus profond des catégories de la nature, dans laquelle elle s'éloigne normalement, en étant leur vertu structurale : contredite par les fonctions. C'est la chasteté qui, en jaillissant de la connaissance de soi, libérera un jour l'homme de l'empreinte animale des fonctions, et s'exprimera, entre autres, comme une possibilité de libérer le monde animal.

La chasteté de tels êtres — petits garçons ou adolescents — mais pareillement la chasteté structurale du monde végétal, et celle encore plus profonde du monde minéral, peut être vue comme la catégorie qui attend d'être expérimentée par l'homme au travers des fonctions de la nature, tant qu'elles lui seront nécessaires. Des fonctions qui, dans une phase transitoire de son évolution, exigent que l'âme accède à la corporéité ; mais elles cesseront d'être rattachées à la forme dans laquelle elles se manifestent à présent, si l'âme se rend indépendante de la corporéité : en devenant des forces (énergies, *ndt*) génératrices de l'esprit.

16

L'accession à la nature peut être détruite par l'âme qui sert de médiatrice à son propre élément originel dans l'expérience sensible : une médiation qu'elle réalise d'autant plus radicalement qu'elle perçoit davantage sa propre dépendance au sensible.

L'expérience sensible n'est pas amoindrie, mais sa valeur lui est restituée. Le « subtil » est alchimiquement séparé du « dense ». L'âme commence à agir indépendamment du corps, mais par suite bien insérée en lui et libre, tel un corps en soi vivant des ses énergies propres : selon un mouvement qui normalement lui est inconnu.

C'est un corps de lumière qui a son mouvement. Il se reconnaît comme ce qui se meut vraiment : le corps physique étant toujours immobile en réalité, et pour cette raison se déplaçant comme un vêtement, un membre de l'âme.

Normalement, l'âme n'est que « se-ressentir » corporellement : un sentir qui ne consiste pas à percevoir le corps dans sa nature physique, mais plutôt la répercussion sensorielle du corps.

Celui qui percevrait vraiment le corps dans sa nature physique, en réaliserait le mouvement comme un mouvement qui n'est pas du corps mais de l'activité de perception dans laquelle s'éveillent les puissances de la minéralité. C'est pourquoi le corps, immobile en soi, est seulement mû. Il appréhenderait en soi le vrai mouvement qui est l'âme : mouvement du Je. Il pourrait alors abandonner le corps à ce qui le meut du plus profond de l'âme et il ferait l'expérience de la puissance d'une telle profondeur.

L'âme ne réalise son être que si elle parvient à se distinguer de la corporéité et à reconnaître dans la corporéité son plus profond mouvement et en tout percevoir corporel un processus inachevé qui peut s'accomplir comme son mouvement : l'inachèvement étant l'erreur.

Non seulement toute sensation, mais aussi toute angoisse, peur, joie et volupté, sont un percevoir inachevé, qui est une erreur, si, comme telle il marque la conscience : s'il n'est pas intégré par le mouvement indépendant de l'âme : s'il ne devient pas une expérience de l'âme mais plutôt qu'il la meut.

L'art est le percevoir qui s'accomplit à chaque fois, et qui se réalise comme mouvement de l'âme. Le système sensoriel doit être un véhicule pour l'âme, il ne doit pas participer à l'expérience que l'âme doit avoir par son entremise des choses sensibles et de sa vie corporelle. Pareillement, l'âme peut percevoir sa propre vie au moyen de sa propre activité indépendante du corps, non pas par voie neurosensorielle : une voie qui est la tromperie des souffrances et des joies faussement transcendantes, comme de tout sentiment illusoire, et en même temps la cause de la maladie physique.

Il n'y a pas d'intensité mystique qui libère l'âme de la corporéité, si elle ne perçoit pas là où elle accède au système neurosensoriel, en pouvant même en retirer des émotions mystiques.

Lesquelles, de quelque manière qu'elles se révèlent à l'homme de ce temps, ne peuvent surmonter la limite sensible : uniquement surmontable grâce à ce qui, dans l'âme, peut se détacher consciemment de son véhicule sensible : la pensée. Non pas la pensée réfléchie ou abstraite, laquelle, dépendant du système cérébral, est toujours une projection abstraite du sensible non résolue comme un pensée, mais la « pensée pure » ou « pensée vivante », indépendante de la nature physique.

L'âme peut se dégager en un corps de lumière ou en un « corps subtil » qui n'a plus d'attaches corporelles à l'intérieur de la corporéité, en se ranimant du courant éthérique de la pensée et en s'articulant au sein de l'aisance (éthérée, *ndt*) des puissances qui édifient la vie.

Cette animation du corps subtil est la vraie existence terrestre, parce qu'elle transforme en vie de l'âme les forces suprasensibles de la conscience : celles dont l'homme ne dispose, pour le moment, que sous la forme de reflet ou d'abstraction, c'est pourquoi son discours ou sa culture ne peuvent produire la compétence (ou pouvoir, *ndt*) de la vérité.

C'est la possibilité de convertir l'élément d'obscurité propre à la convoitise en un mouvement humain de l'amour, en cette clarté impassible de la conscience qu'exige l'amour pour devenir mouvement du Je, animation du corps subtil.

C'est la possibilité d'extraire l'amour de la mort qui stimule sa vie : ceci étant le sens de la mort : susciter dans la vie la force qui peut vaincre la mort.

17

L'âme s'avive de son mouvement originel, en se libérant des enchevêtrements de la convoitise et des formes obscures de la douleur. Sa vraie vie c'est de se libérer dans le jeu de la mort, dans lequel elle est prise, alors qu'elle tend à expérimenter l'amour : en allant vers la vie dont elle est privée, parce qu'elle se révèle seulement comme vie de la nature.

De la nature qui n'exige l'amour que pour son devenir. C'est pourquoi l'âme est rendue étrangère à elle-même, car elle est continuellement privée de sa lumière.

C'est la lumière qu'elle tisse dans la forme en tant que forme visible, c'est la lumière invertie de l'être de l'âme : dont elle a la nostalgie et à laquelle elle aspire ardemment comme à sa mort, parce qu'elle sent obscurément que sa mort est la vie de l'amour qu'elle recherche.

Pour le moment, la vie n'est que la vie qui lui vient de la nature, comme base de son être conscient : cette vie qu'elle éteint en devenant consciente d'elle-même. C'est pourquoi la conscience est l'obstacle contingent à l'écoulement de la lumière : c'est le mourir de la lumière. Non pas son anéantissement, mais son renversement : l'inversion inconsciente par laquelle tout amour ne peut être qu'amour de soi.

C'est la contradiction qui se pose à l'amour à chaque fois qu'il incline à retentir selon l'infinité de laquelle il se meut : sa demande continuelle de douleur, parce qu'il heurte continuellement la limite en laquelle s'inverse la lumière et sa vie n'est pas une vie de lumière, mais plutôt une vie de la nature qui fait sienne la lumière. La conscience étant la condition de la violente convoitise : qui, en tant que lumière inverse, est en soi la convoitise de la lumière : une convoitise d'inverser la lumière.

La contradiction se révèle pour que la conscience réalise la pureté de sa naissance comme conscience : grâce à un vouloir pur qui est l'aube de la lumière qui point.

L'aube n'est toutefois possible qu'en opposition à l'obscurité : pour une nouvelle vie de lumière. Il n'y a pas d'aube qui ne soit pour éteindre une obscurité : sans laquelle il ne pourrait y avoir l'évocation native de la lumière, qui est l'aube.

Pour cette raison, l'aube de l'âme est la connaissance de la limite de l'obscurité, l'être qui commence à être dans l'obscurité jusqu'à sa pénétration ; jusqu'à être toute l'obscurité et la limite par laquelle il se cantonne, qui est la limite vers la lumière. Le signe de l'aube.

Ce qui peut être voulu comme une extinction de l'obscurité, dans laquelle seulement sa naissance est possible, est rayonné par des êtres spirituels auxquels on donne le nom « d'Esprits de l'Amour ».

18

La pureté de la lumière est son écoulement dans la perception, qui n'est pas encore sensation.

C'est la perception qui s'oublie elle-même : dans l'accueil de ce qui, en tant que contenu de vie de l'acte perceptif, répond au degré de rêve et de sommeil profond, et que l'ego ignore ordinairement pour cette raison. C'est l'oubli de soi de l'ego, qui n'est éveillé que parce qu'il réduit le contenu de vie de l'acte perceptif à une abstraction pensante et à une sensation émoussée.

L'oubli de soi de l'ego est l'abandon de soi au percevoir : ce n'est pas le mouvement du désir, mais plutôt celui, impersonnel, du vouloir : dont l'impersonnalité est l'idée formatrice dans sa présence pure.

L'acte de percevoir est alors un acte du penser immédiat : le penser qui ne chute pas dans la forme, car il est une lumière de la forme : lumière qui, en se retrouvant dans le monde perçu, redevient vie. Une vie de lumière.

La sensation peut être acquise comme une conséquence de l'écoulement incorporel de la lumière dans le mouvement autonome de la corporité : un mouvement qui est, lui-même, pur percevoir.

La sensation, qui est ordinairement une coagulation immédiate de la lumière privée de sa rencontre avec la vie du monde et pour cette raison repoussée par la ténèbre, devient la réanimation de la lumière à partir de sa pénétration de la ténèbre : laquelle a en soi le secret terrestre de la vie. Dont la Terre a besoin, en tant qu'ancienne Terre devenue l'enveloppe du germe de sa vie nouvelle : germe invisible que l'on ne doit pas commettre l'erreur d'ignorer au nom de la réalité provisoire de l'enveloppe.

La paisible liberté qui, au moyen du percevoir immaculé, laisse s'enfoncer le corps dans sa pureté structurale, est l'autonomie du sexe selon les forces agissantes dans la forme, féminine ou masculine.

Les courants de vie formatrice, tout en se différenciant en sens polairement opposé, respectivement, à la forme masculine ou féminine — d'où la forme éthérique est masculine chez la femme et féminine chez l'homme — ne tolèrent pas d'impulsions sensibles propres à la différenciation physique des sexes. C'est pourquoi ils portent le secret de la forme de lumière vers laquelle tout être est secrètement poussé.

Le corps éthérique porte en soi le pouvoir de l'indépendance de son être masculin chez la femme et féminin chez l'homme. C'est, en effet, la différence résolue par un être matérialisé de sa propre forme de lumière

Dans sa différenciation, il porte le secret de la synthèse androgyne, et aussi la compétence de toute synthèse du principe du Je avec l'aspect féminin de sa force : l'âme : en penser, sentir et vouloir. Mais le corps éthérique, ou corps de vie, inaccessible à la conscience rationnelle, est la forme intérieure dans laquelle s'illumine la pensée qui, en se libérant des sens, réalise sa vie éthérique.

La synthèse androgyne est le pouvoir secret du corps éthérique : la vertu unitive qui ne peut pas encore se manifester sur la Terre, sinon sous forme d'image : se composant de pensées et de sentiments d'amour, dans laquelle affleure à peine l'amour de deux êtres : germes d'une expérience transmutatrice qui éclore après la mort : pouvoir du destin d'une vie future.

C'est la raison pour laquelle l'autonomie du sexe cesse d'être une tension et laisse le désir se traduire en mouvement pur. Elle ne connaît que son mouvement qui est de s'abandonner, dans lequel repose le corps : abandon de soi non voulu, uniquement perçu.

Selon son propre principe intime, le Je laisse opérer son être profond, vital et corporel.

L'autonomie corporelle est une manière de se manifester du Je : c'est de voir se mouvoir sa pensée originelle comme un pouvoir de la nature : de façon à connaître la vie par laquelle se matérialise sa pensée originelle pour agir en s'enfermant dans les conditions de la nature, dans les conditions du sexe. Et ce connaître est le début de sa libération en tant que vie.

L'accord qui peut se réaliser par cette voie, n'est pas l'accord des sexes, jamais possible simplement comme tel, mais plutôt l'accord des cœurs, que l'on peut aussi exprimer comme une entente des sexes, sans toutefois dépendre de celui-ci.

La rencontre des corps ne peut être que la phase ultime d'une rencontre de l'esprit et de l'âme, qui peut aussi exister dans celle-là ; alors que privé de la rencontre de l'esprit et de l'âme, le congrès corporel (« congrès » au sens du *Kama soutra*, *ndt*) est un fait mécanique de la convoitise qui, en tant que telle, s'impose à l'âme et l'amène à contracter des liens ou des nœuds tendant à leur résolution sous forme de destin négatif.

La même rencontre des âmes est inévitablement la rencontre des convoitises, qui exige de la source de la vie de l'âme sa clarification et son évolution. Et c'est la voie de l'amour vivant.

L'accord est la syntonie secrète du corps éthérique avec la forme de lumière qui intègre, à partir de l'être de l'autre, le se-faire lumière de sa forme. L'accord éthérique est ancien et éternel, il donne de la substance au mouvement incorporel du sentiment qui est la vie : cette même vie expérimentable dans la pensée libérée.

La pensée libérée devient vie éthérique qui transforme la convoitise en amour, pour que l'énergie de la convoitise, quand bien même pour un bref moment, cesse d'être un support de la conscience, en étant absorbée par le mouvement volitif de la pensée.

Débute alors l'élaboration plus profonde du sentir : qui est la vie de l'âme. On connaît la joie comme une douleur. On commence à connaître toute joie comme ce qui ne peut pas ne pas mourir dans la douleur, et toute douleur comme ce qui ne peut pas ne pas mourir dans la joie : en étant le même rythme, la même condition.

C'est une substance unique qui, dans le cas où elle peut être connue dans son rythme, devient la vraie joie : qui se contracte à chaque fois pour se répandre. Mais à chaque fois, par une épreuve longue et identique, elle est connue comme la douleur qui sera joie ou comme la joie qui sera douleur.

C'est le jeu alternatif dans lequel on peut accueillir le secret du mouvement : le rythme vital de la lumière, qui est lumière d'amour, se rallumant toujours là où la convoitise l'éteint : extinction et rallumage se déroulant derrière l'écran de la conscience.

Ce rythme est la vraie joie : parce que celle-ci ne se retire pas de la forme qui apparaît, mais plutôt de la vertu solaire dont la forme se trame. En recréant, elle, de sa vie musicale, la ténèbre qu'elle rencontre comme une vie inverse de lumière : selon un acte qui se réalise chez l'être qui aime et chez l'aimé.

21

Dans la convoitise, on reconnaît la force qui se renie, n'étant pas pour l'autre, mais pour l'ego. Dégagée de l'ego, la convoitise peut être connue comme l'énergie du vouloir qui édifie la vie. Dans ce sens, c'est l'amour.

C'est le courant de lumière qui crée éternellement au-delà de la limite de la conscience humaine et qui redevient créatrice, à présent, selon le mouvement de la conscience humaine qui s'unit à elle : pour la création secrète de ce qui n'existe pas encore, ni dans le ciel ni sur la Terre, et qui ne peut surgir que du libre vouloir de l'homme : comme germe d'une vie nouvelle.

Le courant de lumière reflue vers le cœur, selon un acte dans lequel sa substance solaire originelle coïncide avec celle du vouloir individuel.

La lumière qui pénètre le vouloir est la lumière qui fait renaître comme vie le tissu le plus profond de la ténèbre. Dans le cœur, ce sera l'orientation de son écoulement ultérieur, renaissant à chaque fois de lui comme chaleur : qui, en tant que chaleur de vie, a le pouvoir d'irradier au-delà de l'égoïté, d'éteindre l'égoïté.

C'est la chaleur de vie dont l'âme humaine est assoiffée pour être vivante, pour échapper à sa mort continuelle, en ignorant la source de vie dont elle est alimentée. Être la vie, c'est en effet autre chose que d'avoir la vie que l'on est.

C'est la chaleur de vie dans laquelle se transmutent les instincts, qui sont la déviation provisoire de la vie. La vie naît où les instincts sont amenés à répercuter leur mouvement, en cessant de s'opposer à ce dont ils retirent leur énergie : en devenant le mouvement le plus profond de l'énergie : le nouveau mouvement de la vie.

22

Le dénouement est d'autant plus profond qu'est d'autant plus élevée la dignité de l'opérateur.

La lumière n'est pas un monde lumineux uniforme, mais plutôt la matrice infinie de la création qui a sa négation dans les formes sensibles : la finitude dans laquelle chaque élément, dans sa solitude

apparente, semble s'opposer à l'autre, en suscitant à ce niveau les rapports provisoires que sont l'espace et le temps.

La richesse du monde sensible, qui semble pouvoir être l'unique motif des sensations fortes, n'est que le symbole obscur de ce qui, sans limites et avec une intensité imprévisible, peut être ressenti par cet afflux de lumière : qui est le vrai sentir.

Les sensations du monde se révèlent grâce à cette lumière : là où sa manifestation devient son altération. Les sensations étant le sentir dans lequel s'égaré la lumière : laquelle, pour cette raison, peut être retrouvée là où ces sensations se révèlent.

Ce qui s'enracine dans l'égoïté, dans les sensations, peut uniquement être purifié par la restitution de la lumière au percevoir sensoriel, par suite de quoi les sensations revêtent la réalité du monde et non les mouvements de l'ego qui entrent en collusions avec son apparition provisoire.

Les sensations sont la splendeur déchue de l'esprit tendant à se réunir avec ce dont il chute : au plus profond de l'âme. La splendeur peut être connue comme ce qui, de tout ce qui est lumineux, admirable et riche dans la nature, n'est qu'un symbole immobile.

La puissance des sensations est l'âme du monde qui doit être réunie à son principe.

On a connu et on connaît de fortes sensations pour que l'intensité avec laquelle on les ressent soit tournée vers ce qui est réel : vers l'esprit qui soutient les êtres et les choses suscitant des sensations. Leur vie est une vie de l'esprit.

L'œuvre de l'homme est celle-ci. Et il n'existe pas pour autre chose.

Le fait qu'il l'oublie est l'épreuve incessante qu'il traverse pour connaître les conséquences de cet oubli et pour que cela réveille son souvenir. Souvenir d'un devoir qui ne peut être accompli que par lui parce que originairement voulu par lui.

Ce qui est originellement voulu doit être rappelé, pour que la vie ait un sens. Mais se le rappeler c'est faire œuvre de connaissance, non pas de dialectique.

C'est l'œuvre de la pensée qui, libre des sens, peut distinguer le mouvement de la nature à partir du courant dans lequel la nature, en tant que processus, s'anime de sa lumière pour être vie.

C'est la vie qui en vivant se détruit, parce qu'elle ne se reconnaît pas : pour que soit connu ce qui la détruit. Cette activité de connaissance étant le mouvement qui commence à la réédifier.

IV — Le jeu de lumière des ténèbres

La convoitise

1

La convoitise est la puissante impuissance : celle qui agit comme si elle était une puissance dirigée sur un objet qui, ne valant que comme limite à la puissance illusoire, est, comme tout ce qui est convoité, le néant.

L'objet convoité est la réalité que le sujet est au plus profond de lui-même, mais qu'il ne possède pas : l'autre, donc, qui lui semble autre parce qu'il ne sait pas rencontrer son propre être profond, là où il peut trouver l'autre. L'autre, qui n'est pas vraiment recherché, car il est recherché là où il n'est pas : là où il apparaît.

Qui ne trouve pas son propre être profond, ou son être intérieur, ne peut pas rencontrer l'autre. Mais il peut le rencontrer s'il cherche son propre être en lui.

Par conséquent, la convoitise est la peur d'être ce que l'on est au plus profond de soi : peur d'être le sujet des faits de l'âme. Peur de connaître sa propre condition : condamnation dans le cercle sensible dans lequel s'attire et s'exalte l'apparence du monde qui n'est pas le monde.

C'est l'impuissance qui, en tant que telle, recèle en elle la possibilité de la puissance. Dans la convoitise, en effet, se manifeste et s'altère la force originelle qui, grâce à la convoitise, peut être retrouvée par celui qui pénètre sa propre convoitise.

Celui qui remonte les voies de la convoitise, remonte la voie de la douleur. Parce qu'il ne repousse pas la douleur, il la connaît : il peut en remonter l'obscur sentier. Mais il le remonte parce que l'acte de connaître est le mouvement dans lequel la douleur est encore une énergie intacte.

Celui qui pénètre la substance de la douleur retrouve la lumière qui s'invertit dans la convoitise en devenant une ténèbre lumineuse. Et se tournant vers la source de lumière, il trouve l'essence de soi.

2

La puissance est l'écoulement de la juste force par de là la limite sensible. C'est la force du vouloir qui se libère de la nature dans la nature. Elle afflue comme un mouvement de vie qui, examiné, mène au centre de la vie. Ce mouvement naît en effet du cœur.

Du cœur, qui peut être un refuge pour celui qui, tel un aigle solitaire après un vaste survol, se repose dans son nid : auprès de la source même de la force. D'où afflue la profondeur de l'amour qui ne peut pas trahir, car il ne demande rien aux autres, parce qu'il se veut seulement lui-même et, par conséquent, est déjà donné à tout ce qui est autre pour l'amour éphémère, pour le cœur éphémère.

Le besoin de l'autre n'est pas amour, il ne naît pas du cœur réel, mais seulement du cœur éphémère. Le besoin de l'autre est la nécessité de jouir du dépassement illusoire de la séparation : c'est vouloir l'autre, non pas comme l'être qui est au plus profond du cœur, mais comme l'objet du besoin. Parce que l'être que lui est, au plus profond du cœur, est l'être même du cœur avec lequel il se tourne vers lui : dans le désir, en se privant de la force par laquelle il peut réaliser l'unité déjà présente au plus profond du cœur.

Mais le besoin de l'autre est l'amour qui peut être sublimé par les profondeurs dans lesquelles il s'obscurcit et souffre, si sa vie précieuse inverse est réveillée par la lumière de la pensée, vivant de son propre jaillissement. Puisqu'en dehors de cette vie précieuse, il ne peut y avoir de mouvement de dévouement, puisqu'il n'y a pas d'objet d'amour.

L'objet d'amour est en profondeur la lumière, qui s'aliène en devenant, chez celui qui aime, vêtement du désir, pour être à chaque fois niée en tant que vêtement du désir : par la vie précieuse inaltérable, parce que vie de l'être qui ne périt pas et qui peut être aimé pour cette raison.

C'est une substance identique dont l'identité réalisée est l'union des deux, à savoir ce qui ne peut pas être l'expérience d'un seul. Cette vie précieuse jaillit pour l'âme comme un tissu de l'être éternel de l'autre, non pas parce qu'il la regarde (la vie précieuse, *ndt*) immobile, mais parce qu'il la vit à partir de son propre tissu d'éternité : chacun l'ayant au centre du cœur, comme une essence de soi et de l'autre. De tous les autres, qu'un autre pourtant, en tant qu'être vivant, résume.

3

Le courant incorporel, qui monte au cœur depuis la ténèbre du vouloir puis en reflue, est la voie du salut : ce qui mène à l'accomplissement de l'expérience humaine. C'est la force qui, quand bien même en de rares moments, peut être animée, grâce à l'indépendance du sentir qui la marque et l'altère.

Libérée des enchevêtrements sensibles, la force descend pour se libérer plus profondément : donnant au sentir un accès à sa pureté inconnue : qu'il ne pourrait jamais connaître si le penser et le vouloir ne formaient pas les berges de son écoulement : depuis les sources de la vie, depuis le

lieu éternel d'Eden. Que l'homme recherche encore sans le savoir : peut-être est-il sur le point de le retrouver.

La vie du sentir peut être libérée. Elle est déjà libre en soi : l'art est de ne pas la toucher, de cesser de la toucher. Non touchée, elle se meut du plus profond de son indépendance du corps et s'est la béatitude inattendue, non voulue.

Mais elle peut se mouvoir, parce qu'en dehors de sa manifestation, on a voulu le vouloir, radicalement un avec elle.

C'est l'expérience mystique de l'air : de l'être adamantin de l'air, l'expérience dans laquelle l'âme saisit la vertu métaphysique de la minéralité terrestre : son caractère aérien étant ouvert à tout et non saisie par rien.

La vie du sentir libérée palpite comme l'air d'altitude : l'altitude étant le caractère aérien transcendant retrouvé.

C'est un sentir qui ne se respire pas, parce qu'il peut donner la vie qui ne nécessite plus de respirer : il abandonne même la respiration. Devant lui, la respiration corporelle doit rester immergée dans son sommeil ; l'état de sommeil étant le niveau du sentiment ordinaire rattaché à la respiration. Un sentir dans lequel ne respire plus, non pas le Je, mais la convoitise. La respiration, en effet, n'est jamais perçue : ce qui est perçu n'est que sa manifestation sensible.

Le sentir libéré transparait et, en transparaisant, il prend la place de la respiration parce qu'il est la respiration spirituelle qui renaît pour que l'âme vive : en éveillant la vision des puissances qui se pressent à la limite du monde fini, par-delà de l'écran de la quotidienneté obtuse.

Dans la respiration corporelle ordinaire, l'âme s'attache à la convoitise et s'alimente du besoin de l'autre et de la douleur. En tant que véhicule de la convoitise entre-tissée à la vie, la respiration isole le cœur de l'essence. C'est pourquoi l'autre est l'autre qu'on ne rencontre jamais.

Le sentir libéré est la vie à qui la convoitise n'est plus nécessaire pour se révéler : c'est l'expérience de la lumière adamantine de l'air, une expérience bien présente mais qui repose endormie à l'ordinaire dans l'âme, tel un pouvoir créateur.

L'âme peut enfin connaître la convoitise comme lui étant extérieure : elle peut savoir d'où vient la douleur, d'où vient la joie. Tout est jeu des formes au travers desquelles affleure sa vie encore non vue : en s'éteignant comme douleur ou comme joie, en attendant sa ranimation : qui est l'amour vivant.

4

La convoitise pénétrant la corporéité est l'altération continuelle en sensations et images de la force réfléchie : qui dans la réflexion cesse de donner sa vie, c'est pourquoi l'ego fait d'elle ce qu'il veut. Dans cette perte de vie de la juste force se trouve l'obscur principe de la liberté.

Le Je peut, au moyen de sa liberté, restituer aux images et aux sensations la force juste : la retirer de ce dont elles sont un reflet.

La juste force peut être connue seulement si elle l'est dans son incorporéité. Et c'est la vie de la pensée libérée des sens.

La convoitise est la peur inconsciente de laisser de l'autonomie à cette force qu'éteint la convoitise. Une autonomie qui est l'être de la pensée identique à l'être de la force.

En effet, tandis que la pensée n'existe que pour se donner à quelque chose, la convoitise est le mouvement opposé à cet abandon de soi. C'est la vie qui se veut pour soi, sans que réellement on ait pu l'avoir, en présumant de l'avoir là où elle meurt en tant que vie : dans les sensations. Dans lesquelles la vie survient, mais sans être saisissable comme une sensation.

Le Je ne peut rien vouloir pour soi, parce qu'il est en soi, il a tout : il doit seulement reconnaître ce qui est sien au-delà des formes par lesquelles cela lui apparaît extérieur et contraire.

Le Je ne vit pas dans les sensations, mais plutôt dans ce qu'il peut libérer volontairement à partir des sensations : dans la vie qui lui échappe nécessairement, et qu'en tant que nature terrestre, en tant que ego, il expérimente opposée à lui et limitant son mouvement.

Tandis que le Je est le Je qui peut reconnaître toute limite comme son mouvement transitoire. Dans la convoitise qui, en voulant pour soi veut contre le Je, est secrètement actif le principe du Je. Elle ne se révèle seulement pour redevenir une force du Je : au long du patient travail de la douleur évitée et toujours requise : en étant toutefois le processus de synthèse de la connaissance qui est le sens final de la douleur.

Là où elle se convertit en convoitise, la force conquiert des profondeurs non connues : au niveau desquelles elle était incapable de se trouver avant, parce qu'incapable de dévouement : la sensation, étant en soi le contraire du dévouement.

La destruction de la convoitise est la béatitude pure : non limitée à aucune sensation. Parce que c'est la substance de la vie qu'aucune sensation ne saisit, dans le cas où ce n'est pas la sensation dans laquelle vit l'esprit.

5

Au sein de la complexion intime de l'humain, la convoitise est la stimulation continuelle à la force : un aiguillon qui peut susciter la profondeur de la force, en étant le gardien de la force. Comme la mort est le gardien (ou garde, *ndt*) de la vie.

La force ne se révèle pas gratuitement, mais seulement parce qu'elle se réalise comme une transmutation de la convoitise : au moyen d'une pensée pénétrante, en se reconnaissant en elle et en se détachant de la forme qu'elle lui impose. Qui de quelque manière qu'elle paraisse resplendir, n'est pas la forme de la force, mais de la convoitise.

Cette forme exige la contemplation de celui qui cultive solitairement l'ascèse comme l'amour le plus élevé : de laquelle ne peut naître que l'amour. Contemplée et désenchantée. C'est la forme que l'homme pris de convoitise ne peut pas voir, parce qu'il est contenu en elle.

Ce que la convoitise demande à l'homme, en devenant un sens de la vie et en fonctionnant comme sa volonté, mais en découvrant son jeu à chaque crise, au besoin fugacement, peut être connu si sa production peut être objectivement vue : au moyen de ce qui, chez l'homme, n'est pas sujet à la convoitise : la pensée à sa source. Qui ne peut se révéler pourtant que si elle est voulue.

La pensée qui jaillit n'est pas d'ordinaire agrippée par la convoitise, mais c'est plutôt la pensée qui a, en soi à l'état pur, la force qui se manifeste comme de la convoitise.

N'étant pas dialectique, elle est capable de pénétrer la convoitise en prenant de la force de vie ce que la convoitise doit restituer au Je : elle y entre comme dans un contenu de penser qui attend de ressusciter de la mort, ou de revivre de sa vie première. À cela, en exigeant la manifestation de la vraie nature de la pensée, qui est le dévouement : au cas où la pensée n'est pas simplement pensée, mais perçue comme une pensée.

Il n'y a pas d'autre sens à la convoitise et à sa manifestation : à chaque crise, son jeu découvert tend à trépasser en connaissance. Mais cela ne se révèle pas et son jeu reprend : illusoire, tenace, feignant les sentiments légitimes de l'âme.

Rares sont les êtres qui peuvent percevoir la convoitise dans sa radicalité, sans devoir la rencontrer là où elle est déjà un fait, ou sexe : où elle exhibe le maximum de son pouvoir. Elle, étant la vie qui est utilisée par ce qui doit la détruire.

C'est la manifestation qui exige le connaisseur, pour lequel seulement elle s'offre. Sa révélation non connue étant la conscience obtuse qui perd sa vie : le processus préparatoire de la maladie et de l'angoisse.

6

Le sexe ne pourrait pas être expérimenté sinon comme un événement contingent de la nature, dans lequel il est l'occasion offerte au dégagement de forces spirituelles dans la nature. Il devrait être perçu en dehors des sensations qui engagent la fonction à l'ego : afin que celle-ci soit ce que l'esprit peut laisser s'accomplir selon ses lois, et non selon la requête de la convoitise. Pour le moment, le sexe n'est que ce qui est altéré par la convoitise, et non ce que le Je peut laisser survenir selon sa pure nécessité : qui est une nécessité de la nature et non de l'âme et de l'esprit : une nécessité que l'esprit peut pénétrer dans le cas où il n'est pas altéré par elle. En vérité, l'altération n'est pas perçue : c'est une altération parce qu'on ne sait pas qu'on la subit. On est accaparé par l'expérience et l'on n'en est pas l'expérimentateur. Par conséquent c'est l'expérience qui, recherchée comme une expérience, ne se révèle jamais : en faisant défaut à l'expérimentateur : qui n'est jamais l'expérimentateur de cette expérience, mais plutôt celui qui est manœuvré par les forces qu'il rencontre en elle sans exercer son connaître. Il peut en être l'expérimentateur, seulement dans la mesure où il est un expérimentateur de soi, en sachant qui, chez lui, est le sujet de l'expérience active, ou bien le connaisseur. Qui, en tant que connaisseur, ne peut pas être terrassé par le connu. Ne peut se laisser prendre que celui qui n'est pas pris pour que l'expérience, non privée de son sujet, ne soit pas perdue pour le monde. C'est le début d'une forme de rencontre entre deux êtres qui réalise leur rencontre intérieure. La rencontre intérieure ne peut être un produit de la nature, mais ce qui, étant voulu par delà la nature, fleurit en elle comme un niveau élevé du vouloir : un dialogue d'esprits selon le mouvement à partir duquel se meut l'intelligence et non pas selon l'intelligence de la nature. Dont la brillance est toujours celle de la convoitise, même quand elle s'exprime en tant que dialectique de l'esprit. Si le dialogue est voulu et aimé, et qu'est pressenti le monde à partir duquel le discours retentit, alors l'expérience a bien son expérimentateur.

7

Ce que le Je peut objectivement expérimenter est toujours une révélation : que le Je laisse se produire en lui, en lui donnant son mouvement. Parce que la révélation est identité ; comme tout percevoir non détérioré par l'être sensible ou par la cérébralité : authentique parce qu'elle est pour le sujet qui perçoit. Le faux de l'expérience est le renoncement inconscient du Je à la révélation ; ou à l'identité, grâce à une identification illusoire qui est le sentir, l'imaginaire, le penser, mais non pas à partir du Je mais par la nature. L'altération du sexe est imprimée dans la conscience par l'imagination impure. Ceci est l'erreur et non l'acquiescement au sexe. Le consentement physique au sexe est toujours le passage de l'homme par un sentier provisoire de la nature : **qui peut s'accorder avec l'amour, n'en étant pas le présupposé.** La conversion de la convoitise va au devant de diverses formes inattendues, en se rendant naturelle à l'humain : des formes d'opposition de soi au monde, enracinées dans l'identification illusoire avec la nature, dont surgissent, inépuisables, les images de la convoitise : de la convoitise physique à la mystique, à la métaphysique. Celui qui recherche le sentiment d'abandon à la convoitise rencontre ces formes. Et il doit être à chaque fois le connaisseur ou l'observateur désintéressé, s'il ne veut pas être lésé par leur rencontre, s'il ne veut pas subir l'assujettissement à elles, sans le remarquer, en confondant leur mouvement avec le sien.

La rencontre est le danger inhérent à la découverte d'une suggestion qui existait déjà : ignorée. Cela vaut la peine de la découvrir. L'erreur à ne pas commettre, c'est de croire à une perte de niveau.

Vaste et profonde est la domination de la convoitise et longue est l'œuvre pour la reconnaître jusqu'aux racines de la vie dont elle se nourrit, et qui est le point où la vie peut redevenir lumière de l'homme. Un empire vaste et profond comme tout le monde de l'exaltation humaine, de l'abattement, des désirs sans espoir et des allégresses éphémères, des illusions aveuglantes et des douleurs sans lumière : ampleur et profondeur que l'esprit doit sonder pour y produire sa clarté, celles-ci fournissant des indications de sa profondeur. C'est pourquoi il peut y rayonner l'amour que simulent les mouvements de la convoitise et que la nature attend de l'homme à partir de son sommeil minéral et de son enchantement ténébreux.

La maîtrise de la convoitise attend ses vainqueurs. Ce n'est que d'une telle victoire que peut naître l'amour si ardemment désiré. L'amour qui ne peut pas naître chez une créature parce qu'elle aime et est aimée, mais seulement par celui qui vainc la convoitise par amour et avec cela restitue à l'amour ce sans quoi il ne peut exister dans le monde.

8

La connaissance prépare la capacité d'accueillir le sens de ce que l'on rencontre tandis que l'on contemple les formes de la convoitise.

Ce sont les formes de l'attachement et de l'opposition de soi au monde, qui ne se révèlent pas pour être souffertes ou acceptées comme des réalités, mais pour être observées : pour être perçues. Les percevoir c'est l'affranchissement initial de la vie dont leur processus formateur est un détournement.

C'est pourquoi leur désensorcellement est l'œuvre des très rares qui, en faisant renaître comme lumière de la pensée la vie qui s'aliène effectivement en elles, restituent la vie à l'humain : dont la réalité est mesurée par la mort. Laquelle affirme continuellement que la vie n'est pas acquise, elle est seulement rêvée.

Comme rêvé est l'amour dont aussi parfois on se béatifie parce qu'on ne sait pas d'où il vient ni où il va. Il se révèle parce qu'on ne l'a pas, affleure parce qu'on ne le saisit pas, et là où l'on tente de s'en emparer, il s'évanouit.

On n'a que son mouvement de vie, dont la vertu est de naître de l'autre, parce qu'il ne connaît pas de limite subjective, mais seulement le caractère illimité du Je.

La perception des formes de la convoitise est le commencement d'une vie dans le Je. Tout le jeu du désir et de la désillusion, de ce qu'on aspire ardemment à saisir et qu'on ne saisit jamais, c'est à cause de la naissance du Je, qui n'a pas besoin de rien saisir. Du Je qui sur la Terre se fait précéder de ses formes chues pour les soulever de nouveau (remettre en cause, *ndt*) de là où elles ne peuvent exister que comme tombées. Pour les remonter à soi : non pas pour alimenter, par adhésion passive, l'impulsion d'où elles chutèrent qui est l'ancien mouvement du Je.

Le Je peut découvrir qu'il est celui pour qui surgissent les lumières et les couleurs du monde, les formes des entités, la joie du Soleil qui se lève et le mystère de la nuit : tout est le jeu pour qu'il se retrouve, pour qu'il soit, lui, le centre de ce qui ne peut pas avoir de sens sans lui : centre à la convoitise, à la douleur, centre à la joie et à la contemplation du monde. Étant lui, à l'origine profonde. Rien ne peut surgir devant lui que lui ne soit pas.

Le Je découvre que sans son activité, il ne se révélerait pas d'événements sensibles, il n'y aurait pas de convoitises, pas d'allégresse, pas de désespoir. Mais tout cela se révèle pour qu'il pénètre enfin dans son propre règne parce que ce sont les formes de sa pénétration du monde. Sa tâche étant de faire fleurir le sacrifice du monde comme un événement de liberté et d'amour.

Les faits sensibles ne s'offrent pas à lui pour qu'il s'arrête à les ressentir, mais pour qu'il pénètre dans ce vers quoi ils sont le signe.

C'est ce que les ascèses antiques et les nobles mystiques évitaient de réaliser en conservant l'héritage affiné d'une indépendance originelle à l'égard du sensible, au moyen de la discipline du sacrifice et de la renonciation : L'ascète de ce temps-ci peut, au contraire, parvenir à cela en pénétrant radicalement la servitude au sensible, au moyen de la pensée qui s'est formée dans le sensible.

Dans la pensée, il peut accomplir le sacrifice que ces ascèses savaient devoir offrir, en comprenant l'acte d'exister comme le sacrifice des choses créées pour la formation de l'homme : pour la naissance du Je.

L'ascète de ce temps sait qu'il peut trouver par les forces pures de la conscience, la tension de la convoitise, jusqu'à ce noyau de l'ego, d'où il perçoit le sens de son propre état attaché à la Terre. Il utilise la limite de l'ego comme un signe au-delà duquel il peut revivre la forme de la convoitise comme une vertu de renaissance à partir des profondeurs obscures de son être terrestre.

La pensée peut pénétrer la convoitise dans la mesure où elle produit en soi la force de la pénétration de soi : celle-ci étant la force pure qui, s'altérant chez l'être corporel, se manifeste comme convoitise. C'est pourquoi la tension rencontrée par la pensée devient l'âme de son mouvement le plus profond.

C'est la profondeur dans laquelle le Je, que l'homme affirme être, commence à affleurer : la force radicale de l'ego lui appartenant à une telle profondeur.

Ce n'est pas encore le Je, mais sa présence : qui sans l'ego ne pourrait trouver l'accès à l'humain : ce ne pourrait pas être le sacrifice du monde qui éclôt comme une liberté de se donner.

Les stimulations contingentes, comme les nécessités secrètes de la nature, sont la requête du terrestre au Je, non pas à la convoitise.

La convoitise est le véhicule offert par l'esprit au terrestre, pour que celui-ci le renie et, en le reniant, en oriente l'énergie de sorte qu'il s'en laisse enflammer. Le terrestre étant l'enveloppe du germe de lumière d'où naîtra la nouvelle Terre : si une telle lumière d'or peut s'allumer comme une pensée de l'homme.

9

La volonté, qui peut se libérer de la convoitise, est la volonté qui pénètre l'automatisme sensible. C'est le monde dans lequel ne peut pas pénétrer la rationalité — ou l'analyse psychologique abstraite — mais seulement la pensée capable de faire jaillir en images l'être de la nature : en revivant dans de telles images le processus spirituel dont celle-là a pris naissance.

C'est la renaissance spirituelle de la nature dans l'être, celle-ci vue et pensée par l'être humain. Dans ces images, l'homme lui-même revit selon des forces originelles : il éveille en effet la vertu de leur plus profond mouvement, qui est son mouvement intime : qu'il ne connaîtrait pas autrement. Normalement, il ne le connaît pas, parce qu'il ne connaît jamais un contenu objectif, mais seulement son propre sentiment dans l'acte de percevoir : la sensation.

Ce que l'homme doit encore percevoir, c'est l'élément de vie qui se donne dans le percevoir et par lequel il est possible de percevoir. Il peut percevoir le vivant, tout comme pour l'instant, il ne perçoit que la figuration abstraite du vivant, qui éveille et oriente son activité du sentiment.

Dans le ressentir, qui s'offre comme une sensation, l'homme perd continuellement l'élément de vie, qui ne s'accorde pas avec l'impression de l'ego : à cause de quoi, il n'a jamais de contenu objectif. Il n'entre jamais vraiment dans le monde : il n'entre pas dans la vie : il reste toujours aux confins de la vie. Et il s'amourache des confins, en les prenant pour la vie ; en s'amourachant par là même aussi de sa prison, qu'il redoute pourtant. Et il combat celui qui indique la voie pour en sortir..

Il revit dans la libre activité d'imagination : qui est l'acte de détacher en images le « contenu » supposé des choses. Le contenu supposé surgit dans l'activité imaginative, non remarqué, identique en soi à la vie opérante dans les choses et s'écoulant d'elles : les choses étant bien sensibles, mais substantialisées par le suprasensible jusqu'à la limite sensible, qui semble être le contenu. Mais c'est le sensible qui se donne dans l'acte de percevoir pour entrouvrir son vrai contenu suprasensible.

C'est le contenu qui naît comme une forme métaphysique ou une image. Comme forme métaphysique qui peut enfin être perçue, c'est le contenu : l'être intérieur des choses qui se recherche sans savoir qu'on le recherche.

Les images sont le principe de l'être vivant des choses : le premier tissu perceptible de la vie, non observé, parce que éteint dans l'action de se représenter.

C'est pourquoi l'art de l'ascète est d'observer ce tissu de vie : en le laissant exprimer son mouvement et construire son image.

Les images qui se libèrent des êtres fournissent le moyen à ceux-ci de prononcer le secret de leur apparition et de retentir dans l'âme selon leur nom originel. Les formes de leur apparition, en effet, sont les lettres qui composent un tel nom.

C'est l'activité d'imagination que, dès dans l'acte simple de la perception, l'homme donne déjà aux êtres et aux choses, pour qu'elles y expriment la forme de lumière d'où elles naquirent : l'acte d'imaginer qui d'habitude s'éteint en représentation ou en sensation.

Il peut seulement fleurir contemplé : et contempler, c'est le pur mouvement de l'âme qui retrouve le monde : pour cette raison, contemplé dans la pure apparition du monde, dans la mesure où cette apparition n'imprime pas l'âme de soi comme un « fait » mais est regardée comme un « acte », voire que cet acte d'imaginer soit un acte dans l'action de regarder : que celle-ci soit progressivement accueillie comme l'acte d'inscrire dans l'âme des vertus créatrices du monde.

Que cet acte ne soit pas figé ou traduit en valeur, mais laissé à se mouvoir dans la conscience selon son propre mouvement, de sorte qu'il exprime son langage : qui est le langage des étoiles. C'est la libération de l'activité imaginative des liens par lesquels, dans le percevoir ordinaire et le représenter, elle adhère à la nature terrestre achevée dans les formes : qui sont l'arrêt des forces formatrices à cause de la manifestation de la conscience de l'ego. Arrêt visible dans de multiples signes ou figurations.

L'apparition et le don en images de cet arrêt des forces : lesquelles, contemplées, sont sur le point de révéler le mouvement à cause duquel elles s'arrêtèrent. Elles sont sur le point d'être reprononcées par le Logos, dans le moment de vie du percevoir, mais immédiatement éteintes en devenant des sensations.

10

L'être de la nature, dans le cas où il surgit comme pensée pure ou image, libère l'âme de l'adhésion aux formes de l'arrêt de son pouvoir formateur. C'est alors la ténèbre qui accueille la lumière : le vouloir se formant dans la Terre qui s'ouvre au pur vouloir de la pensée.

Mais la ténèbre qui accueille la lumière devient une puissance profonde de la lumière, vie : substance en laquelle s'incarne le Je : germe d'un destin futur.

L'activité imaginative ordinaire, qui est l'altération continuelle de l'imagination créatrice, peut être connue là où c'est la nature tendant à exprimer sa chute comme une activité de l'esprit. C'est le puissant caractère terrestre de sa chute : du pouvoir duquel peut s'aviver la libre activité d'imagination, qui se meut elle-même sous les formes de la chute. Qui surgissent à présent comme des formes d'imagination créatrice.

L'être vrai des créatures et des choses se révèle dans les images pures, abandonnées à la vie et extraites des profondeurs de la vie : comme des lumières extraites, pendant l'état de veille, de

l'obscurité du sommeil, telles des ténèbres dissoutes par la ranimation en elles d'une splendeur plus intense.

La vie est la résurrection par laquelle l'activité d'imaginer se donne aux êtres qui sont tombés dans la fixité pour la formation de l'homme et pour son expérience terrestre : tombés dans une mort qui, dans le fait d'être revivifiée comme une mort, commence à être une vie chez qui la contemple.

Parce qu'il n'y a pas de ténèbre qui ne soit pas la ténèbre dans laquelle commence à resplendir la lumière : toute rencontre avec le monde étant l'offrande de la ténèbre à la lumière et le rallumage de celle-ci en tout point où la ténèbre est rencontrée. N'existant pas de ténèbre sinon celle que l'on rencontre : qui est la limite, l'erreur, la douleur, le mal, à surmonter dans l'âme, alors que dans le monde, c'est le jeu inconnu des couleurs : c'est pourquoi à chaque fois au moyen des sens, la lumière talonnant la ténèbre est retrouvée et égarée.

Il n'y a pas de ténèbre sinon celle que l'on rencontre : mais si elle est rencontrée, elle l'est toujours par l'esprit. Et ceci est le secret : qu'en tout lieu, la ténèbre est la circonstance favorable de la lumière. Le jeu de la lumière : la vie de la lumière. La splendeur la plus intense de la lumière qui est exigée par l'opposition ténébreuse.

Le monde des lumières et des couleurs est déjà l'œuvre de la lumière dans la ténèbre : mais c'est l'œuvre qui s'accomplit au moyen de l'activité de perception, sans laquelle elle ne serait rien. C'est ce qui s'abîme dans l'acte du percevoir humain, et au moyen duquel l'esprit pénètre le monde : qui est le monde perçu uniquement pour qu'un jour, le Je se perçoive dans le créé : comme la force qui crée.

La fixité apparente des formes n'est que l'insuffisance du percevoir : qui ignore son processus immatériel par lequel à chaque fois la forme est sur le point de révéler la parole de lumière qui a déjà résolu la ténèbre dont elle est forme.

L'être immatériel du percevoir est le vrai contenu : un contenu suprasensible que l'on a au moyen des sens et que l'on juge sensible, mais c'est l'affleurement continu non remarqué de la pensée vivante à partir du monde.

C'est le se-former initial de la parole de lumière qui attend d'être prononcée par l'homme : pourvu qu'il n'altère pas le contenu dans la sensation.

11

L'impression érotique est continuellement illusoire en tant que altération subjective du contenu surgi de la perception de l'**éros**. C'est la sensation qui ne répond pas au contenu perceptif, mais à la mémoire subconsciente dans laquelle s'éteint la pensée vivante qui tend à surgir comme un contenu objectif.

La traduction d'une telle perception et représentation en impulsions de convoitise, est la perte d'un élément inspiratif, ou courant de vie, dans lequel voudrait se résoudre une telle apparition. Qui est l'apparition nécessaire à la convoitise, alimentée par la convoitise.

Dans une telle forme l'être, qui tend à révéler son essence, n'apparaît pas ; or ce n'est que grâce à son essence qu'il peut susciter l'amour .

La forme est l'esprit qui se voile, non pas son être. Mais l'esprit qui apparaît dans la forme est déjà vu dans son mouvement : qu'il ne faudrait pas arrêter. L'arrête ce qui, au plus profond de l'être humain, s'est arrêté : qui doit donc retrouver son mouvement : la pensée. Mais la pensée qui sait être le mouvement et retrouve pour cela son être d'avant la forme : comme une auto-révélation de la forme.

La forme est l'apparition dans laquelle il semble que l'on puisse saisir l'esprit, parce qu'il s'y présente incarné alors que ce n'est pas l'esprit incarné — qui serait corporellement indestructible — mais l'esprit qui se laisse appréhender par l'être physico-sensible, en se soumettant aux lois

corporelles jusqu'à apparaître. Il se soumet aux lois corporelles pour pouvoir, à un moment déterminé, opérer en se soustrayant à elles : en naissant sous forme de pensée. Dans laquelle la forme commence à revivre comme un tissu intérieur.

Il ne revit pas, si, en tant que forme qui apparaît, il devient une valeur, qui ébranle l'âme, la vie, le sens de la vie. Et c'est le mal.

L'esprit qui se présente chez l'autre, n'a pas, dans la forme corporelle, son expression mais sa négation : une négation qui a la force de l'esprit, qui attire, sollicite et entraîne, en suscitant la vie de l'âme de celui qui aime ou simplement regarde, sa réjouissance et sa souffrance. Négation qui s'empare de la vie, en tramant la situation de l'ego d'où la vie doit mourir pour que vive l'esprit, tout comme la chrysalide laisse naître la forme ailée vivante hors de sa mort. Mais c'est la mort que l'esprit peut vaincre dans le cas où il sait saisir la vie, sa vie, qui, là où il (l'esprit, *ndt*) se réalise en tant que conscience, lui échappe.

La négation est toujours sur le point d'être surmontée dans l'acte de perception, mais on ne le remarque pas et, dans le percevoir, on élude la vie à chaque fois. C'est pourquoi en regardant la forme, on croit être devant l'être qui ne peut pas mourir, à qui l'on peut confier son âme, sa pensée, son avenir, l'espoir d'un amour éternel ; alors qu'elle n'est que l'apparition de ce qui est ignoré et qui va se révéler dans l'apparaître en tant que mouvement de la lumière. Dans la communion limitée avec la forme, l'être humain s'illusionne de parvenir à l'essence qu'il recherche, en effet, sans le savoir.

C'est la forme qu'il aime et dont la disparition est pour lui la mort de l'âme.

Mais ce qui peut disparaître, c'est seulement ce en quoi l'esprit est nié, alors que ce qui peut toujours être retrouvé, c'est le jeu de la lumière dans le tissu de ce qui se nie comme lumière. Et qui se nie parce que cela se voit et parce que cela apparaît. C'est pourquoi on peut le retrouver dans le penser pur. Dans le penser qui s'enflamme en percevoir : étant lui la lumière.

12

Dans l'apparition, l'expérimentateur peut percevoir son propre mouvement intérieur dont il ne saurait rien autrement : mais il n'en sait pas non plus quelque chose du fait que les formes lui apparaissent. Ce mouvement rencontre le monde et c'est seulement à partir du surgissement des formes du monde devant lui qu'il peut savoir sur soi. Sa tâche est de connaître ce qu'il fait aussi : pour que ce qu'il accomplit ne lui vienne pas à l'encontre, comme étranger à lui, réel.

C'est l'art de la contemplation spirituelle, ou regarder pur, que l'on peut cultiver dans la contemplation du monde minéral et des plantes, à partir duquel leurs êtres sont restés purs : mais c'est la lumière elle-même de la pensée qui dans l'acte de perception s'enflamme de la pénétration de ce qui la nie : la ténèbre. Par laquelle toutefois le percevoir est suscité.

Cette activité du regard est un penser pur sans pensées, dans le percevoir. C'est un pur regard sur le monde : le contempler comme une pensée qui est là devant, un monde pensé, sur le point de se révéler comme pensée. Une pensée dans laquelle on pense déjà, par le fait qu'on la regarde : ce regard étant le don divin qui ne doit pas être dissipé : l'acte de regarder du Je.

C'est une activité du regard qui fait renaître le monde, en étant la rencontre avec la vie, avec la vie du monde, ponctuellement anéantie par la non-observation de ce qui résonne à partir du regard. Ne s'intéressant pas, ordinairement, à ce que l'on voit, mais à l'activité personnelle des sentiments.

Dans le cas où, dans le percevoir, on laisse exister l'objectivité autonome du monde, ce qui est vraiment vu, vraiment entendu, une telle autonomie fleurit comme un mouvement qui ne peut se révéler s'il n'est pas notre mouvement. On surprend le point où cette objectivité est identique à l'objectivité d'une vie qui surgit dans l'âme et que l'on perçoit comme une vie. Qui a sa chaleur et sa lumière. Qui s'écoule dans le sang.

L'activité impersonnelle de contemplation fait tomber le décor du monde dans son objectivité basique : rein ne peut plus l'altérer. Qui contemple voit le monde s'animer de ce dont il est une forme et sent affluer en lui ce qui le meut. Parce qu'une telle activité de contemplation est déjà ce qui meut le monde.

Grâce à cette activité, l'esprit rencontre quelque chose dont il n'a pas besoin dans le monde céleste, parce que dans un tel monde cela fait un avec la vie. C'est la vie dont l'esprit se prive dans le monde puisque celle-ci est bien présente dans le percevoir, mais à l'état de rêve et de sommeil profond : c'est pourquoi le percevoir se traduit toujours en abstraction, ou séparation de l'esprit hors de la vie, parce que c'est seulement en s'éteignant que la vie devient sensation et représentation humaine : la vie comme une vie requérant, pour être une expérience, l'auto-réalisation de l'esprit comme un mouvement de vie dans le représenter et le penser dans lequel, au contraire, il commence à s'expérimenter en tant qu'abstraite conscience de soi, ou conscience de veille.

Une telle veille doit être transformée en conscience lucide du degré où elle se manifeste, au point de pouvoir être présente là où le contenu perceptif lui apporte une vie plus profonde par rapport à laquelle, en tant que conscience ordinaire, elle subit l'état de rêve et de sommeil profond. Alors elle est une avec la vie : l'arbre de la connaissance et l'arbre de la vie deviennent un.

C'est la vie au moyen de laquelle l'esprit peut appréhender le mystère de sa propre présence dans le monde. C'est la vie lointaine du Soleil et des étoiles, dissimulée dans les êtres du monde, s'épanouissant dans l'activité de contemplation. C'est pourquoi l'histoire qui s'appelle la vie redevient l'histoire de l'homme qui donne un pouvoir (ou compétence, *ndt*) de vie à la connaissance du bien et du mal.

13

Qui contemple réalise que son propre corps appartient au monde, mais comme une synthèse du monde : dans laquelle le monde va rencontrer l'esprit dont il naquit. Il naquit de lui et s'en éloigna en devenant ténèbre : sans laquelle toutefois il ne peut y avoir de lumière qui resplendisse.

La ténèbre qui peut être saisie par la lumière est la vie expérimentée par la connaissance : qui est normalement une conscience abstraite, ou privée de vie ; elle commence même à être conscience justement parce qu'elle s'oppose à la vie. Laquelle est seulement représentée ou convoitée.

La vie, en tant que vie de la conscience, ou pouvoir créant de la lumière, peut être suscitée par ce qui sans ténèbre ne redevient pas vivant dans le monde : la lumière. Laquelle se fait vie en édifiant le monde avec la substance de la ténèbre : en puisant au plus subtil pouvoir de lumière suscité par sa négation.

C'est la vie encore non née, mais disposée en germe dans le monde : non connue mais bien présente. La vie, dans laquelle l'esprit, qui a en soi toute la vie en dehors du monde, attend d'expérimenter le monde là où elle n'est que la vie utilisée par la ténèbre.

L'ascète contemple en dehors de sa propre corporéité, pour que la lumière resplendisse, non pas en étant réfléchi par la ténèbre, mais en tant que mouvement contraire à l'être de la ténèbre, parce qu'elle pénètre la ténèbre en accomplissant le mouvement par lequel c'est la ténèbre, mais en demeurant mouvement de lumière : qui est la naissance de la lumière. La lumière n'étant que sa naissance permanente.

La lumière est le calme de l'âme s'articulant dans la corporéité objective : c'est pourquoi l'ascète est répandu dans le monde, dans la contemplation du monde.

Ainsi se sent-il à l'intérieur de sa propre apparition dans le monde, il pénètre l'apparence, il est abandonné par les faits. Il s'oublie lui-même en reposant au plus profond de soi, il opère à la racine du monde, pour vivre en tant qu'esprit la vie du monde qui, en dehors de l'esprit est toujours la vie qui s'échappe : une vie inconnue. Comme la ténèbre privée de lumière.

La convoitise à peine suscitée n'est pas encore la convoitise : elle va devenir convoitise, mais c'est l'occasion instantanée de la communion avec la lumière secrète de la forme : se volatilisant. C'est le mouvement égaré de la vie, vers lequel tend la lumière à cause de sa création dans la ténèbre, pour s'épanouir comme vie.

La convoitise n'est pas la convoitise tant qu'elle ne s'est pas répercutée dans le système des nerfs : c'est l'écoulement de la lumière attirée dans le courant coercitif de la lumière morte. Mais c'est donc la lumière qui peut s'écouler sans être attirée, au contraire en conquérant sa profondeur en tant que courant du vouloir : le vouloir inconscient étant la ténèbre.

C'est la lumière de la forme qui s'écoule en tendant à devenir conscience de son mouvement, comme une conscience de lumière, et à redevenir vie du vouloir : retenue ou attirée dans son écoulement par le courant de la lumière morte, organiquement active dans la fonction du sexe. La lumière de la forme est ordinairement privée de sa résonance dans le percevoir sensoriel selon l'apparence, et non pas selon la forme de la lumière : non pas selon son mouvement.

En tant que forme de lumière, c'est la possibilité offerte à l'esprit de voir devant soi, exhumée et vivante, l'image de son être édénique : l'image de ce qu'il ressuscite de la tombe, inhérente au caractère terrestre, en agissant au plus profond de la ténèbre. C'est la possibilité de la lumière de la forme comme vie de la pensée libérée : une vie de ce qui avant tout surgit comme vie.

Avant un tel mouvement, la convoitise ne surgit pas comme telle, mais bien comme une perception de la forme de lumière dont se revêt la vie plus profonde au sein de la corporéité.

Mais à présent, peut justement se révéler la convoitise plus profonde, celle que l'on n'était pas capables d'observer précédemment, en étant dans l'existence ordinaire : une exigence de tâche ultérieure qui ne pouvait pas être connue parce que non-concevable : la convoitise et l'existence formant un seul processus.

Ce qui est considéré comme « péché » n'est pas un fait corporel, mais bien mental. Il n'existe pas de possibilité de pécher pour le corps quand c'est vraiment le corps, ou l'être vital archétype dont le corps est le revêtement spatio-temporel.

La convoitise est un fait mental qui ne peut être perçu qu'au moyen d'une lumière mentale. C'est le sentiment de soi projeté dans le monde : le désir de la forme en tant que forme d'une lumière perdue. L'assujettissement aux formes de la lumière perdue.

La corporéité indépendante du mental, c'est l'esprit : non perçu. Il ne connaît pas de convoitises parce que son tissu incorporel de vie est un avec tous les autres tissus incorporels de vie. C'est l'archétype.

Et ceci est le secret de l'amour permanent : que l'archétype soit retrouvé sous une forme individuelle.

Mais cette indépendance de la corporéité du mental ne se révèle pas naturellement. Seuls les petits enfants vivent temporairement et inconsciemment une pareille corporéité.

L'indépendance de la corporéité est son autonomie selon le pur vouloir, dont le tissu est supra mental.

Le corps est déjà le supra mental, mais il n'est pas perçu comme tel : il est non connu. Mais il est vécu seulement comme une image. En effet, on ne connaît pas la corporéité, mais seulement le rapport avec son être physique, par l'entremise du système des nerfs.

L'innocence de la corporéité n'est pas une donnée sensible, elle n'est perceptible que pour autant que l'on puisse percevoir en dehors des sens. L'innocence originelle du corps est une possibilité qui se nie dans la nécessité de l'organisation physique.

La conversion de la convoitise est une opération métaphysique : c'est le commencement de l'indépendance de la corporéité à l'égard du mental. Mais par cela, c'est le début de l'expérience d'immortalité qui presse dans l'humain au travers des épreuves de l'âme. La convoitise est toujours la convoitise de l'immortel que l'on appréhende dans son auto-négation provisoire en tant que nécessité du mortel.

Comprendre le sens profond du manque de l'être aimé, comme du manque de la vie, c'est comprendre ce qu'implique vraiment le fait que la vie soit soumise à l'épreuve de la mort, pour qu'elle fleurisse : ce qui est vraiment aimé ne pouvant être perdu.

Celui qui aime et celui qui est aimé sont un : mais l'unité n'est pas donnée, c'est ce qui doit être rendu actuel par la connaissance. Par la connaissance à laquelle s'élève l'amour, par amour.

C'est pour cela que ce qui est vraiment aimé ne peut être perdu : c'est ce qui vit en tant qu'immortel expérimentant la mort, en se mouvant là où sa perte, sa destruction, est continuellement remise en scène. Mais rien de ce qu'il réalise ne peut mourir : cela semble mourir, comme semble bien mourir le germe qui disparaît dans la terre pour qu'une nouvelle vie renaisse.

Le corps ne peut être détruit non plus : étant en réalité une forme intérieure, imperceptible aux sens. Ce qui est perceptible au sens, c'est l'image abstraite d'un processus suprasensible.

C'est ce qui se révèle pour la connaissance abstraite et que la conscience abstraite détruit. C'est le corps qui naît et meurt, pour exprimer ce qui ne naît pas ni ne meurt sous la forme d'une conscience qui, en tant que contrepartie de sa limitation de l'esprit, a la convoitise. C'est la conscience mentale, qui n'est pas une vie de la forme intérieure, mais le lien de l'âme au caractère abstrait de la forme : c'est pourquoi l'apparition pour la convoitise alimente la convoitise.

La convoitise, dans laquelle s'enracine toute la souffrance humaine par amour : qui est le manque continu de l'essence de soi, projeté dans l'apparition de l'autre, en s'illusionnant d'y trouver l'essence.

16

L'automatisme, par suite de quoi à l'apparition répond l'impression érotique, qui est la détérioration continue de l'âme, dissimule la possibilité d'une floraison secrète du vouloir.

Dans l'instant où elle va se traduire en fait sensoriel, l'impression peut être saisie par la pensée lumineuse et dissoute par l'enchevêtrement sensible, jusqu'à son tissu radical. Le contenu non sensible est libéré dans la perception et germe dans son infinité obscurcie : c'est la convoitise inverse ou lumière qui se remet à irradier depuis son commencement.

C'est un mouvement de pensée d'autant plus vivant du vouloir qu'il peut davantage pénétrer plus profondément l'empreinte érotique, en s'identifiant aussi avec la vie prête à être la vie qu'est ce mouvement au plus profond.

L'expérimentateur, en exerçant ce connaître, voit au plus profond de soi, des séries d'impressions incomplètes stratifiées, parce qu'à chaque fois privées de leur contrepartie intérieure ; et il peut les reconnaître comme le sédiment de ce qui se manifeste en lui sous forme de haine, peur, obsession, vif désir, jalousie.

La convoitise est un pouvoir d'inspiration perdu : qui peut être retrouvé par celui qui s'est fait homme en édifiant sa force à partir d'une telle perte. C'est pourquoi la retrouver ce n'est pas disposer d'une force ancienne, mais d'une nouvelle force créatrice.

Une inspiration fulgurante naît en celui qui peut contempler la « Diane nue », ayant comme aliment de vie ce qui se présentait d'abord comme une sollicitation avide de vie.

Le courant créateur du vouloir peut affluer dans le cas où il n'est pas conditionné par la convoitise. Toutefois la convoitise renferme en elle les stimulations radicales de la libération du vouloir.

La convoitise n'est pas amour, mais un mélange de sentir et de vouloir dans lequel est imprimée la représentation illusoire rendant « réelles » les formes de l'apparition. Elle est l'expression d'un rapport irrégulier des fonctions de la conscience, dû à son insuffisante vitalité spirituelle au sein de la corporéité. Par conséquent, une forme d'altération de l'être : jeu de la ténèbre au moyen de la lumière asservie.

Mais c'est la raison pour laquelle l'être a dans la convoitise l'occasion d'une vie qui lui fait défaut dans l'organisation physique : la vie n'étant pas celle de l'esprit mais celle de la nature, par rapport à laquelle l'esprit doit connaître l'expérience de la mort, comme un épuisement d'un support de vie qu'il ne possède pas.

L'être qui est l'être de l'esprit peut se retrouver comme une vie dans l'humain, s'il appréhende la convoitise comme son altération : au cas où il ne confond pas l'altération avec l'existence à laquelle il s'est illusoirement identifié.

Saisir l'altération est l'opération de la pensée pure, où la lumière tire la vie hors de la ténèbre.

La convoitise, imprimée dans les profondeurs de l'être psycho-physique, peut à tout moment devenir l'occasion d'une profonde libération du vouloir : un vouloir qui, en tant que lié à la nature, est la ténèbre.

La vie de la lumière peut être dégagée là où la vie s'est faite coagulation de son altération : nature et apparence.

L'œuvre la plus profonde de la pensée libératrice est de descendre avec son pouvoir de lumière dans le « lieu » de la lumière morte et, en tant que déchue, coagulée.

De la coagulation, touchée ou suscitée, se libère un pouvoir de vie, qui est le vouloir originaire déchu : de sa plus obscure et ardente substance de convoitise, se détache un être de lumière, tel un frémissement de lampe qui s'allume dans l'obscurité épaisse d'une énergie de vie déchue.

C'est pourquoi la vie déchue, sous forme de convoitise, ressurgit comme une vie de lumière, suscitée par la pensée pure capable de pénétrer la ténèbre : la pensée pure étant la vie originaire, réveillée dans l'humain en tant que pensée à partir du Je.

L'art, s'il est compris, c'est de rencontrer le percevoir par la pensée indialectique — ou pensée imaginative.

Les forces formatrices les plus hautes attendent que l'homme trouve en images leur mouvement dans le sensible : en images qui se révèlent vivantes dans le percevoir et sont aussitôt éteintes.

Non pas des images arbitraires, mais objectives dans lesquelles, comme autant de puissances du sensible, sont présentes leurs lignes de force : présentes maintenant parce que le penser se meut en elles, en réalisant sa vie la plus intérieure, de la même substance de vie que celles-là, en un processus formateur différent : d'où la pensée tire d'elles les vertus germinatrices de son être ultérieur dans le monde.

L'homme peut guérir du mal radical de la convoitise, grâce à la pensée qui, en puisant à sa vie la plus profonde, graduellement jusqu'à l'essence de la vie, produit en soi à l'état pur cette force-là qui, initialement, ne peut se présenter dans la condition humaine que comme la convoitise.

Mais il ne suffit pas que cette pensée surgisse pour avoir la guérison de la convoitise : l'art est l'œuvre de cette pensée dans le sensible. Elle serait une pensée spirituelle irréaliste si elle ne réalisait pas sa vie là où elle vit déjà et uniquement de la manière dont elle peut vivre : dans les formes de

l'expérience sensible qui se révèle grâce à son mouvement de vie initial non observé. Parce que l'union avec le monde, à cause de laquelle le monde apparaît, est quelque chose qui s'accomplit dans l'intérieur de l'âme de l'être humain, grâce au premier mouvement du penser vivant. La convoitise est le signe d'une richesse de vie perdue, qui peut renaître au moyen de l'imaginaire créatif, dont la chute initiale dans le sensible devint d'une part, pensée dialectique et, d'autre part, courant de convoitise, nature.

Des puissances d'inspiration étincellent chez l'homme qui accède dans la profondeur du monde des convoitises avec le courant de la pensée libérée. Il perçoit et fait jaillir en images de lumières la substance de la convoitise : qui est sa vie retrouvée, animée d'un nouveau pouvoir de pénétration du monde : dissolvant la minéralité dans laquelle gisent, terrestrement enchantées, les vertus des mondes extraterrestres.

Il rencontre la convoitise pour autant qu'il ne se laisse pas prendre par elle. En la rencontrant, il en vit la joie inverse en la projetant sous une autre forme. Il invertit ce qui est l'inverse. Il l'a comme joie de la transformation de ce qu'elle est, en tant que germe de douleur : il rallume la lumière originelle de la pensée où la ténèbre a fait sien le pouvoir formateur de la pensée.

En préservant la lumière inversée, au moyen de son plus profond mouvement de la pensée, il reparcourt à rebours le processus de la ténèbre, en ranimant d'une splendeur inattendue, d'une splendeur à nouveau créatrice, sa lumière : éveillant de nouvelles formes de vie à partir de la pénétration de la ténèbre.

La conversion de la lumière déchue réalise une force pour la manifestation de laquelle la convoitise s'est révélée en tant qu'existence : l'épreuve ancestrale et actuelle de l'être humain. Dont l'étendue est inconnue, étant inconnus les buts de l'homme : présents seulement si se révèle la vision suprasensible, ou affleurants là où la vie s'épanouit comme une fable, ou dans le rêve : à la limite de tout le sentir humain. Désignée par toute la souffrance humaine.

19

L'amour, qui n'est pas encore né, doit se défaire de la convoitise, pour naître. Ainsi le sexe doit-il se défaire de la convoitise.

C'est la progression de deux êtres vivants vers la rencontre des pensées les plus élevées, s'animant d'une chaleur qui ordinairement devient une chaleur de convoitise.

À partir de l'attraction sensible, de la sympathie, du désir, peut se libérer une chaleur du penser, en tant que dialogue de pensées, qui est la vraie relation d'amour : elle évoque dans le sentir la beauté et l'infinité d'un monde dans lequel la vie des deux est un accord visant à exprimer dans le créé le mystère des forces créatrices. L'accord concerne ce qui est enclos dans les formes créées et attend de renaître de son sommeil antique : et c'est l'affranchissement de la douleur du monde. C'est l'accord qui se contemple déjà réalisé dans les rythmes du monde : dans la vie des fleurs, dans l'épanouissement des calices, dans la transparence de l'arc-en-ciel, dans la succession des saisons, dans le battement du cœur, le jaillissement de l'aurore et dans l'embrassement des couleurs par la lumière répandue dans la ténèbre du monde.

C'est l'accord perdu à retrouver. Sollicitant à chaque fois la nostalgie du secret de sa vie dont le sceau peut se décacheter et créer ultérieurement, en n'ayant pas d'autre sens que de s'offrir à la contemplation. C'est l'accord réalisé qui, en s'enflammant dans l'âme, peut de nouveau exprimer son infinité.

Le dialogue d'amour de deux êtres peut s'élever à la conscience de la béatitude qui ne se révèle ordinairement que sous les formes de la fatalité.

La joie presse les amoureux, une joie inconnue, qui les anime, les pousse et finalement les abandonne, sans qu'ils sachent d'où elle vient ni où elle va, — et c'est seulement à cette condition

qu'ils peuvent l'avoir — peut être consciemment puisée à un dialogue qui reconnaisse les accords déjà réalisés dans le monde et qui s'anime du rythme de la force qui les suscite.

L'amour humain n'a pas d'autre sens que celui de viser à subsister indépendamment des processus de la nature : pour que ce qui est requis par la nature pour la descendance de l'homme soit surmonté et illuminé par la supra nature. N'existant de réel dans la nature que la supra nature : qui demande à naître comme vie de l'âme : comme un pouvoir (compétence, aussi, *ndt*) de l'individualité.

C'est une musique qui attend de retentir dans l'intériorité humaine, qui attend de ranimer la pensée, de naître comme imagination créatrice, fable vivante : elle attend de devenir son de la voix, parole libératrice, tout comme, pour le moment, elle se trouve dans les fleurs qui s'entrouvrent, dans la splendeur de l'arc-en-ciel, dans le décor de l'aurore, dans la vie des formes créées : mais seulement tel un écho du son originaire.

Car ce qui est accompli ne retentit pas. Son retentissement n'est que la capacité de vibrer de l'âme. C'est la tonalité qui peut renaître de son enchantement, de la fixité des formes qui ne sont que notes et paroles écrites d'une musique qui fut prononcée et qui à présent se tait. Elle doit redevenir chant de l'âme humaine : poésie, dialogue d'amour poursuivant consciemment sur la Terre l'accord de l'univers.

La musique étant dans l'essence le tissu de l'âme, qui ne connaît pas encore le secret de sa structure fondée sur l'harmonie des étoiles : c'est pourquoi elle ne peut connaître le sens du dialogue avec l'autre.

C'est le dialogue où presse la vertu des rythmes de la vie, en tendant à surgir comme pensées et paroles d'amour : pour que la vie d'où elle se vit ne soit pas perdue, ne soit plus la nécessité de la mort.

V — Non-sens et sens de la volupté

1

La convoitise tend à devenir volupté.

La volupté n'a pas de sens, parce qu'elle se révèle seulement pour autant qu'elle investit et domine celui qui devrait l'expérimenter, en avoir le sens.

La volupté existe parce qu'elle est ressentie. Elle existe pour un sujet qui, justement par le fait d'en être envahi, n'est pas le sujet : ne pouvant pas l'expérimenter objectivement, il peut affirmer qu'il l'expérimente. En la subissant comme volupté et en ne la percevant pas, il la perçoit. C'est pourquoi il est le sujet qui fait défaut à lui-même. En effet, en tant que sujet, il n'a pas la perception de ce en quoi le percevoir est engagé et qui se présente comme volupté. S'il l'avait, immédiatement la volupté passerait en autre chose: en ce que le sujet pourrait connaître en tant que sujet.

La volupté n'a pas de sens. Elle aurait du sens pour un Je qui la percevrait comme un contenu non altéré de sa révélation, pour un sujet qui n'est pas présent à lui-même.

Mais, en tant que volupté, elle n'est possible que dans la mesure où le Je ne la perçoit pas, et cette non-perception est l'expérience émoussée du Je.

La percevoir serait trouver la béatitude dans un mouvement qui n'investisse pas et voile l'esprit, en ne lui étant pas opposé : en retrouvant l'esprit à son origine. L'esprit réaliserait sa présence dans un mouvement qui, même pour lui être opposé, exige sa présence. Sans laquelle une volupté ne serait pas possible.

La volupté est la sensation incomplète : qui n'a pas de sens, si elle est pour le Je qu'elle exclut. Révélant toutefois son sens en cela, même si elle ne surgit pas en pensées : étant déjà elle-même présente comme une pensée obscure, un pressentiment obscur. Qui s'élabore de plaisir en plaisir

et de désillusion en désillusion : jusqu'à être présence du Je dans le mouvement qui est de toute manière son mouvement : même dans le fait de s'altérer et de s'opposer au Je en exigeant son témoignage.

Le non-sens de la volupté est son sens.

2

Le sens ultime de la volupté, c'est la perception pure, qui s'ouvre immobile à son mouvement objectif, en parvenant à l'avoir tel qu'il surgit substantiellement : comme chaleur pure.

À l'intérieur de la volupté peut se développer un acte de perception autonome : qui n'est pas un mouvement cérébral ou rationnel, mais un affleurement de la lumière non-dialectique du penser dans le percevoir. Un affleurement de la lumière qui meurt toujours en tant que pensée.

La perception peut donner ce qu'elle apporte objectivement alors qu'elle n'est pas encore une sensation.

Ce qu'elle doit fournir est confié à l'entremise des sens, mais n'est pas identifiable, à aucun moment, avec leur mécanisme physiologique. Son sens est incorporel.

La volupté est la sensation réversible jusqu'à la perception objective, c'est-à-dire jusqu'au percevoir de la pure forme de vie qui se compromet et s'altère.

La volupté est toujours une lésion de l'âme et du corps, si elle n'est pas libérée de la tension sensible et laissée au sein du domaine des processus corporels spontanés, dans lesquels elle se forme : qui est pour le Je la possibilité de la pénétrer, en retrouvant peu à peu la substance spirituelle dont elle est le processus inverse.

La volupté est en soi métaphysique. Elle demande à être l'événement métaphysique qu'elle contient dans le fait de se révéler : et non pas sa paralysie sensuelle.

Elle devient événement métaphysique si elle cesse ponctuellement d'être ce qu'elle est, à l'instant où elle est. Mais pour cela, elle doit à chaque fois exister : pour être le fait existant en soi, et non ce qui est artificiellement stimulé.

La conscience vigilante doit pouvoir distinguer ces deux possibilités.

Pour l'ascète, l'événement se déroule de toute manière dans le décor de l'âme : qu'il ait ou non une expression corporelle.

3

La volupté est simultanément le moment de l'acceptation passive de la nature et la possibilité de sa pénétration.

On agit sur la volupté au moyen du souvenir de la volupté expérimentée : la réélaboration de la sensation est la possibilité de la lumière de la pensée là où la volupté, en tant que mémoire en soi, s'enracine dans la nature.

C'est l'épreuve de la contemplation d'un mouvement qui, ordinairement, ne se révèle que pour exclure les forces de l'activité de contemplation.

L'activité de contemplation ne doit pas non plus exclure le mouvement : l'exclusion étant la signe de son insuffisance à se placer devant ce qui fait face dynamiquement à ce mouvement comme nature.

Parce que l'activité de contemplation, si elle est vraie, ne peut rien avoir devant elle qui s'oppose à elle, n'opposant à elle que sa propre limite qui est l'ébauche de l'identité avec la chose contemplée : l'identité interrompue, la chose qui apparaît. Le contemplé est toujours le mouvement du contemplateur dans l'être de la chose : dont l'essence est identique à l'essence de l'activité de contemplation, ou essence de la pensée.

La sensation réévoquée n'est pas la possibilité d'une imagination troublée, mais du mouvement pur du vouloir pensant au sein du contenu sensuel, dont l'être est précisément de se soustraire à la pénétration consciente.

Dans une telle pénétration opère la lumière de vie dont la volupté est l'aliénation. L'activité contemplative qui réévoque est le vouloir qui se réalise là où il appréhende la négation de soi : par conséquent en se voulant plus profondément. La pensée voulant trouve le contenu sensoriel et elle l'a comme la continuation de son mouvement : mais en tant qu'auto-connaissance, de soi et du monde.

La lumière de vie s'écoule dans le mouvement : pour le sujet qui est toujours le sujet pour lequel tout se déroule, qu'il soit absent ou présent : son absence étant sa présence initiale.

4

De la volonté clarifiée monte une chaleur pure qui devient rayonnante de cette lumière de vie, près du cœur. Radiance d'or qui est l'émanation de l'âme par l'âme : l'âme qui devient mouvement de l'esprit en détachant sa substance du lien de son être par la corporéité. Qui est pour le moment sa seule vie de la corporéité.

La lumière est lumière-chaleur de vie, dans laquelle la pensée vivante rencontre le vouloir affluant comme force motrice des membres. Et c'est la rencontre avec sa force : avec la force qui fait mouvoir le monde.

À chaque fois, la lumière-force affluant dans les membres est la restitution de la convoitise en courant de vie.

Sans en être pris, on fait l'expérience du vouloir incarné : qui, en tant que mouvement, à chaque fois est détaché de la forme de son incarnation et, en tant que pouvoir du sexe, il est une plénitude personnelle qui se donne sans rien espérer.

Le vouloir se rengaine dans le corps parce qu'il est à nu en soi : transcendant dans son incarnation.

Il s'écoule corporellement, en justifiant la corporéité qui est l'être de l'esprit : la corporéité que, en tant qu'être rattachant l'esprit, celui-ci doit consumer pour être un esprit dans la corporéité.

Il s'écoule corporellement de manière qu'il retire du corps la stimulation profonde de son mouvement qui purifie et crée. Son afflux transparaissant vainc à chaque fois les puissances de la minéralité en s'opposant depuis les profondeurs.

De la minéralité, le vouloir extrait un pouvoir organique de formation et de mouvement pour les idées créatrices d'un nouvel être de la Terre. Ainsi, l'imagination lumineuse naît là où le vouloir, sous forme de pensée, fait l'expérience de soi comme liberté.

La structure du corps naît de l'opposition des puissances de la minéralité à l'esprit qui entre dans leur règne et leur impose sa forme, en acceptant toutefois leur condition.

La forme surgit en tant que mouvement de l'esprit, à partir de l'opposition à la minéralité à sa présence : le fait qu'elle est vue est la possibilité de l'idée visible, et cependant abstraite, grâce à la minéralité. C'est pourquoi le visible est le monde sensible : dans lequel le réaliste naïf ne voit que la matière, comme celui qui sur une peinture ne voit que les teintes de couleurs variées, et non l'image qui les tient ensemble.

5

La forme n'est pas l'apparition suscitant la convoitise, mais celle qui ne peut pas apparaître, puisque étant incorporelle.

C'est une forme du vouloir qui a en soi toute la lumière de la force : qui transparaît sans devenir fait conscient de celui qui la regarde ; de sorte que le fait de transparaître devient apparition pour la conscience abstraite.

Mais c'est le fait d'apparaître qui renvoie à son principe : inutilement. Car il provient de la conscience abstraite, assumée comme ce fait apparaît et est aimé, tout comme devrait être aimé tout ce dont il est voile ou signe. C'est pourquoi il doit disparaître pour que ce fait d'aimer s'anime de la vie qu'il recherche et que seul son objet peut lui faire découvrir.

Mais ce devrait être, non pas le fait de disparaître impliquant nécessairement l'anéantissement ou la mort, mais bien l'opération de désenchantement de celui qui aime, pour que, dans le fait d'aimer, vive l'idée d'où l'autre n'est pas l'apparition, mais l'être réel, vivant et essentiel comme lui, dont procède l'amour.

C'est la forme à laquelle doit être ramenée la volupté comme à sa pierre de touche : qui est sa transformation, son acte de mort positif comme ultime raison d'être. Ce n'est que pour être transfigurée en idée d'amour et en amour d'idée.

Mais pour être transfigurée, elle doit se révéler. Et si elle s'offre, elle y est : endormie ou replacée, éveillée et méconnue. Elle s'offre de toute manière par son acte de mourir positif.

Ainsi douleur et maladie ne se révèlent pas sinon à cause de l'afflux plus intense des forces germinales de la vie : un afflux plus intense qui est l'amour, qui n'existait pas avant. Celui-là même suscitable par l'acte de transmutation de la volupté.

La volupté qui ne se résout pas, en fait, est le germe de la maladie et de la douleur.

6

La volupté est la vie ressentie comme béatitude et, parce que ressentie, perdue : instantanément perdue, puisque ressentie en dehors de son être de vie : comme une vie ne pouvant pas être ressentie mais incorporellement perçue : afin qu'elle soit un jour corporéité de l'esprit.

C'est la béatitude agrippée par la trame physique : conditionnant le système des nerfs et conditionnée par celui-ci : c'est pourquoi elle ne peut pas exprimer sa vertu originale, indépendante du système des nerfs et n'altérant pas leur subtile fonction, mais elle ne peut exprimer que son dépérissement. Elle prépare ainsi sous diverses formes la douleur qui ouvrira la voie à son nouvel afflux.

C'est la béatitude arrachée à sa source et ardemment aspirée là où elle ne peut pas être vivante de sa vie pure, mais mourante : par conséquent toujours recherchée à nouveau et toujours à nouveau perdue.

Parce que c'est la béatitude qui peut être vivante seulement comme rencontre dans la corporéité avec l'essence incorporelle. C'est par l'être corporel qu'elle devrait s'écouler dans le sensible, pour être rehaussée à sa vie qui n'est que suprasensible. Elle ne devrait pas s'éteindre dans le sensible, mais vivre en lui selon son principe.

Elle chuta dans le sensible lorsque le Je dut rencontrer le monde dans sa nature terrestre exclusivement physique (terrestrité, pour inventer un terme plus exact, *ndt*), au moyen des organes physiques, tout en l'expérimentant toutefois avec son propre mouvement métaphysique : qu'il ressentit toujours de moins en moins, en identifiant le contenu de son expérience avec celui des processus physiques qui ne servent qu'à le transmettre, et en croyant à une réalité sensible, objective, indépendante de la cognition qu'il en a.

L'époque est à présent arrivée dans laquelle le Je, qui a pénétré dans le monde sensible, peut, grâce à la conscience de soi qui s'est formée dans un tel monde, commencer à le reconnaître comme un organe de l'esprit : il peut voir en lui, non pas ce qui doit être représenté et rationalisé, mais plutôt ce par quoi l'esprit parle : ce qui doit être contemplé au moyen d'un penser libre d'empreintes sensibles ou dialectiques.

La richesse des couleurs, des lumières et des formes du monde est le langage de l'esprit au moyen du monde, à l'homme qui s'est emprisonné dans la terrestrité (voir ci-dessus le sens de ce terme, *ndt*). La nature sensible est pour l'esprit le moyen de parvenir à l'homme. C'est le sacrifice de la lumière transcendante dans la ténèbre terrestre : qui s'anime de couleurs, de formes et d'images vivantes pour l'être humain, grâce à un tel sacrifice.

C'est la lumière qui meurt dans la contemplation humaine : la lumière qui va vivre dans chaque couleur et ne peut pas mourir mais resplendir pour l'homme qui, en la contemplant, en découvre le secret mouvement. Qui est le tissu même de l'âme. Laquelle peut se connaître elle-même comme béatitude originaire, si elle peut se retrouver dans le monde comme lumière du monde.

Que la lumière ne meure pas dans le regard de l'homme, mais revive, et par conséquent regarder et penser le monde devient la floraison de l'Arbre de vie : attendue par le monde.

La lumière qui brille dans les ténèbres est dans l'âme pensée vivante qui meurt en devenant pensée réfléchie ou abstraite. Mais en s'éloignant, la pensée est simultanément altération de la lumière, sous forme d'instincts et de passions : qui sont le vouloir et le sentir se mouvant pour le monde abstrait né de la pensée-reflet, dans laquelle la lumière est éteinte.

C'est pourtant la même lumière qui, une fois libérée dans le jeu des couleurs et des formes du monde, éclôt dans l'âme comme une vie imaginative ou lumière-pensée, devant laquelle la ténèbre de la nature instinctive dépose sa splendeur inverse, offrant au principe conscient le pouvoir d'où celle-ci peut nier la lumière. Qui devient une vie terrestre de l'esprit : la vie qui fait encore défaut à l'esprit sur la Terre.

7

De même qu'on laisse l'œil autonome dans sa contemplation du monde, et qu'on ne le presse pas pour qu'il voie le monde d'une façon déterminée, par suite de quoi aucune convoitise ou aversion ne détermine l'acte de voir, ainsi doit-on laisser son autonomie au sexe, afin qu'il se comporte selon sa pure nécessité.

Mais c'est une autonomie qui ne se révèle pas spontanément, celle-ci étant la spontanéité vitale et corporelle face à la possibilité pour la pensée de recueillir en soi sa lumière, en laissant s'exprimer cette possibilité : qui ne s'oppose pas à la lumière. C'est la spontanéité qui peut se développer sans s'opposer à la pensée parce que la pensée est détachée d'elle, en ayant en soi le principe de la spontanéité.

C'est le secret de la pensée : à qui rien ne peut se présenter, dans le monde des sens comme dans le monde de l'âme, qui ne soit pas son mouvement même : quant à quelque chose qu'elle ne doit pas rationaliser, mais seulement accueillir dans la forme sous laquelle cela se révèle, par le fait qu'elle pense. Parce que sous cette forme, la pensée a déjà devant elle, et par conséquent en elle, le tissu et la trame de la vie qu'elle a déjà dans son mouvement, la vie étant ce mouvement.

La nécessité corporelle est ce qui semble illusoirement s'opposer au mouvement de la pensée : mais cette nécessité même, en tant que nécessité engageant l'âme, est ce que seule la pensée peut subir comme telle, en la rendant tel un « fait » avec son mouvement. Le mouvement, connu et possédé, abandonne le fait à son processus autonome : qui de cette façon continue à être le mouvement de la pensée, dans son devenir : avant qu'il soit fait.

C'est pourquoi l'autonomie est la présence de la conscience supra rationnelle au pur événement corporel, grâce auquel renaît comme vie la lumière entortillée dans l'automatisme animal, apparemment opposé à l'esprit.

Dans le cas où la convoitise est abolie, le sexe opère selon sa sagesse de vie, qui n'est plus un automatisme, mais une autonomie lumineuse, dans laquelle ce qui était d'abord l'abandon à la convoitise devient l'abandon au pur écoulement de la force.

À partir de cette auto-expression de la pure vitalité de l'autonomie du sexe, découle la possibilité d'une libération plus profonde, parce que de cette expression commence à se dégager la convoitise inconnue, entre-tissée dans la radicalité du corps : qui est radicalité de l'ego, non perceptible encore à l'homme, sinon en de rares moments.

Ainsi la convoitise remonte-t-elle en tant que vie du Je : comme la descente de la lumière des idées pures dans l'être corporel, le Je ne pouvant pas ne pas réaliser avec elles sa fulgurante identité.

8

La volupté n'a pas de sens, car en effet elle n'est jamais possédée. C'est la sensation qui se perd une fois acquise : la sensation confuse. Elle n'est acquise qu'en tant que perte de la béatitude à laquelle tend la volonté secrète de l'ego, l'affirmation de soi excluant l'autre.

Dans le fait sexuel ordinaire, l'abandon de soi est une dissimulation réalisée, parce que c'est le sentiment de soi le plus intense dans la forme du don de soi : qui n'est pas un don de soi à l'autre, mais un don de soi à soi-même, à savoir à ce que l'on n'est pas. Ce don de soi, dans le cas où il serait une ouverture radicale à l'autre, serait la quiétude profond de l'identité.

Le péché est la volonté secrète d'anéantissement de l'autre dans son propre besoin sensuel : qui s'exprime également comme une impulsion à susciter chez l'autre la volupté selon l'image que suggère sa propre volonté destructrice de l'autre. Alors que l'autre est la possibilité de notre propre naissance à nous-mêmes en tant que donneurs de soi.

Le besoin destructeur de l'autre est la transposition de la volonté de soi, originairement impersonnelle, à une catégorie physique qui la personnalise mais la conclut dans une autonomie aveugle, qui, en tant que telle ne répond pas à la nature du « soi » : en pouvant répondre à celle-ci uniquement si la transposition n'élimine pas le mouvement métaphysique dont elle naît, et même se conforme à lui en procédant de lui : comme de la radicale volonté de soi.

La volonté radicale de soi, au cas où elle s'offrît, qu'elle fût cohérente et se continuât dans la transposition au physique (qui ne peut pas se concevoir de manière ordinaire, la transposition étant la base de la conscience normale), ne pourrait que s'exprimer comme un anéantissement de l'autre : anéantissement de sa propre inversion de l'ego dans la transposition à la catégorie physique.

Toute aberration sexuelle est un mysticisme dévié, tout comme tout mysticisme dévié est le germe d'une imagination équivoque, qui n'a rien de commun avec la réalité du sexe. Celle-ci, en tant que réalité, c'est-à-dire en tant que réalité devant l'esprit, ne peut pas connaître d'aberrations.

Le péché est mental : c'est l'imagination malade de la volonté secrète d'anéantissement de l'autre (qui devrait être à l'inverse une volonté d'anéantissement dans l'autre) et sa célébration inconsciente à chaque fois dans l'acte sexuel. C'est vouloir un mouvement vivant là où il ne peut que mourir. Mais là où il ne peut que mourir, il a la possibilité de naître tel qu'il est dans sa vitalité, avant de vivre sa mort.

Là où, pouvant mourir, il a la force de ne pas mourir, il n'existe pas de péché, le péché se révélant seulement comme un rapport imaginatif faussé avec la forme sensible : comme béatitude altérée, qui implique sa mort.

La nécessité corporelle doit être abandonnée à sa pure fonction, parce que ce qui importe c'est l'identité au pur écoulement de la béatitude, qui est le mouvement incorporel du cœur. L'animalité ne doit pas se traduire en âme : c'est seulement à cette condition qu'elle peut manifester l'âme.

Elle ne doit pas devenir une imagination, ni prendre la place du sexe en tant qu'imagination.

Et ceci est le secret. Il n'y a pas de péché. Là où il n'y a pas de péché, il n'y a pas d'engorgement : par conséquent il n'y a pas de destruction de la force.

On peut éteindre la volonté secrète de destruction qui prend forme dans la volupté : si la volupté est perçue par l'âme, si sa forme est appréhendée comme une force de l'âme.

La force n'est que la force qui s'écoule ; non pas celle retenue par la volupté, à savoir par cette sensation non ressentie parce que envahissant le sujet sensible : par suite de quoi la fonction est toujours altérée. Laquelle, chez l'homme, en tant que fonction animale, descend en-dessous du niveau de l'animalité parce qu'elle devient valeur de l'âme et est opprimée par celle-ci (la valeur, *ndt*) ; alors que l'âme réclamerait sa contrepartie lumineuse : comme cela advient chez l'animal par rapport à l'âme groupe qui le transcende et le guide.

9

La forme animale du sexe, dans toute son expression, exige de révéler à l'âme le secret de son mouvement et non de s'emparer de l'âme. Elle requiert une perception active qui soit la présence de l'âme, grâce à son absence silencieuse.

L'absence de l'âme est sa profonde présence. Là où elle saisit ou se trouve saisie par la corporéité, elle est le corps du désir qui empreint de soi le sexe.

Le sexe, abandonné par le corps de désir — une situation dans laquelle l'âme est bien présente grâce à sa profonde absence — opère selon une nécessité magique qui, en révélant son secret processus, dénoue encore des liens plus subtils du corps de désir. Le sexe commence à donner le sens de son accord avec les bases profondes de la vie.

Ce n'est cependant pas encore l'esprit qui domine le corps : car dans le sexe, l'esprit se laisse saisir par la nature pour que soit possible, non seulement la fonction génératrice, mais aussi la connaissance de la manière dont il accède à la nature, et que puisse être devinée la voie de la libération : qui est une possibilité seulement réalisable sur la Terre.

Dans son accès à la nature, le courant de vie de l'esprit subit son altération radicale : chez laquelle toutefois, l'essence, demeurant inaltérée, agit comme pouvoir d'une destinée tendant à la manifester au travers des formes de l'existence dans laquelle la nature est toujours contredite.

C'est un pouvoir transcendant qui, en tant que destin, se réalisera dans l'espace et le temps : que l'ascète peut connaître en dehors de telles limites et conduire vers son achèvement au moyen des énergies de la méditation.

Le sexe doit être libéré par l'âme, comme l'âme doit l'être du sexe : afin que l'âme soit présente à lui selon l'esprit. Mais le sexe libéré n'est pas l'esprit mais plutôt la fonction dans laquelle l'esprit peut connaître le lien radical de sa lumière. Dans une telle reconnaissance s'initie la libération de la lumière : dont le centre n'est pas le sexe, mais le cœur.

Par l'absente présence de l'âme afflue la juste force qui devient efficacité du sexe : dont la nature objective se réalise comme une autonomie à partir du corps de désir. Autonomie qui est sa vraie auto-expression, tout comme la fonction de l'œil est son instrumentalité objective, non concernée par les sentiments que les choses vues suscitent.

Le sexe ne résonne plus comme âme, mais, rendu autonome par l'âme, il lui restitue sa profondeur corporelle : processus dans lequel l'esprit n'opère pas dans sa plénitude, mais en étant présent à son propre consentement aux forces de la nature de le subordonner à elles. Ce sont des forces de la nature à l'origine desquelles l'esprit peut se retrouver lui-même.

10

L'autonomie de la fonction animale est la chasteté : et c'est le début de sa libération de l'animalité.

Chez l'homme, est animale toute activité corporelle dont le processus n'est pas conforme à la nature du Je, mais, tout en étant dominée en l'essence par le Je, obéit dans sa fonction et dans sa structure aux lois de la Terre. En réalité, l'esprit se laisse saisir par le mouvement qui le contredit, pour pouvoir opérer secrètement en lui. Il peut opérer là où les formes végétales, comme les formes animales, ont accompli le sacrifice de se substantialiser de matérialité pour accompagner l'expérience de la conscience physique du monde nécessaire à l'homme.

Le devoir « sacré » est la méditation par laquelle on agit à l'intérieur de la limite, grâce à l'intuition du sens ultime de l'humain et à la transparence heureuse d'un devoir possible à celui qui est vraiment libre des fictions spiritualistes, parce qu'il cherche vraiment l'esprit. Pour lui, au sein de l'obscurité de la Terre refléurit la vie qui ne connaît pas sinon son principe sidéral, ne pouvant pas être soumise aux pharisaïsmes mentaux ou aux académismes ésotériques.

En tant que force libératrice, l'esprit saisi par la nature peut agir au plus profond de la nature jusqu'à rencontrer la nécessité animale : rencontre dont peut refléurir la vie, exempte d'animalité. La forme animale du sexe chez l'être humain incarne virtuellement le courant du Je, comme un courant dynamique du vouloir contredit par sa forme sensible : qui est une forme de l'âme liée à la corporéité pour que se produise la pensée.

C'est pourquoi la pensée, avec sa force indialectique, agissant comme un pur vouloir, peut faire de la forme l'expression de sa substance intérieure, quand bien même contingente : qui est son autonomie. D'où la plénitude de la forme, en se révélant dans sa spontanéité illimitée, assume en soi l'inclination à la convoitise.

La pureté du vouloir, en tant que libération paisible du désir, dissout la convoitise profonde et rend toujours plus autonome la forme de la plénitude : dans laquelle converge et afflue la force. Parce qu'on contemple, on ne prend pas part au mouvement de la force.

C'est pourquoi c'est le don de soi ou l'abandon de soi.

11

Celui qui s'abandonne, parce qu'il sait s'abandonner, et sait s'abandonner parce qu'il le veut, et peut le vouloir parce qu'il pense selon une pensée vivante, ne peut pas être pris. Et d'autant plus lui-même que davantage il s'abandonne.

Ce pur abandon de soi est le secret du vouloir du Je. Seul le Je peut effectuer cet abandon.

Le Je qui est présent peut tout expérimenter.

Celui qui s'abandonne n'est pas pris, mais il accueille et dans cet accueil, il offre un nouvel écoulement à la vie. Il ne peut pas être pris parce qu'il s'ouvre à ce qui voudrait le saisir et dans cette ouverture de soi, il l'acquiert comme un aliment de l'activité de perception.

Peut se laisser prendre celui qui n'est pas pris. Peut s'abandonner celui qui est vraiment maître de soi. Ce à quoi il s'abandonne est l'élément divin qui renaît dans son ouverture de soi.

Fuit la volupté qui a peur d'être engagé à la connaître : qui n'a pas de pureté suffisante à lui opposer ; c'est pourquoi il renonce à en connaître le sens. Un sens qui échappe pareillement à celui qui se laisse écraser par elle.

On a donc vu comment, dans la volupté on ne fait pas l'expérience d'une sensation objective, parce qu'elle se révèle pour autant qu'elle exclut la conscience. Elle ne se révèle pas à la conscience, étant un contenu dans lequel la conscience a déjà inconsciemment renoncé à elle-même. Elle est prise sans le savoir.

Si elle n'était pas prise, il ne se révélerait pas, comme conséquence, une accession à la volupté ou le surgissement immédiat de celle-ci.

Mais être prise ou engagée, c'est pour la conscience la possibilité de connaître ce qui la prend et l'engage et, dans la connaissance de cela, de l'accueillir comme son pouvoir (ou compétence, *ndt*) de profondeur.

La volupté n'existe pas en soi. Elle se forme en l'homme : on a déjà à faire avec elle car elle est déjà accomplie, avec un sens, avec une direction, avec un caractère inexorable. On est en face d'un processus qui ne se révèle pas comme une perception, mais plutôt comme une sensation altérante : dans lequel ce n'est pas le Je qui est présent, mais son abdication. Perceptible comme telle par le Je.

La tâche est de connaître ce qui de l'âme est déjà constitutionnellement asservi au processus à partir duquel s'engendre la volupté : qui est le secret de pénétrer son propre destin et d'y dénouer la souffrance obscure, l'entrave à l'ardente aspiration de limpidité et de grandeur dans lesquelles le processus tire son origine.

Cette limpidité et cette grandeur sont à la limite de la souffrance obscure : dans laquelle il faut pénétrer pour les retrouver.

La volupté est le signe de la béatitude qui demande à être délivrée des liens secrets de la nature, qui contredisent à chaque fois l'idée et l'espoir d'un amour qui ne déçoit pas en devenant contingence physique.

La béatitude est l'accomplissement du vouloir plus élevé : du vouloir qui ne craint pas son épreuve. Son épreuve étant de s'abandonner, ou bien de faire preuve du don de soi, jusqu'à l'identification avec son mouvement métaphysique : l'amour.

En effet, son auto réalisation c'est de s'abandonner par amour de l'autre : à ce qu'il n'est pas, à ce qui est inconnu et à quoi on ne s'attend pas, à ce qui est autre. C'est seulement ceci le mouvement de l'abandon de soi, qui dans son essence est le vouloir.

L'amour est le vrai vouloir : qui veut parce qu'il tend à être le vouloir spirituel de la créature aimée, son être métaphysique réalisé. Un vouloir qui peut tout parce qu'il veut malgré tout, en enflammant ce qui chez l'autre est libre, à savoir ce qui ne peut provenir d'aucune contrainte ou stimulation extérieure : et c'est l'amour identique.

S'il se révèle amour, il ne peut pas ne pas se révéler identité. L'amour non partagé n'est pas amour. Aime véritablement qui a en soi ce qui est dans l'autre parce que cela a pu naître en lui : et cela peut naître en lui parce que cela est virtuellement dans l'autre.

L'espoir le plus élevé est celui de l'amour qui, ne renonçant pas à sa propre essence, agit au plus profond de la nature — là où il est saisi, pour l'instant, par l'obscurité de la nature et ne sait rien de soi. Un amour qui se porte au-delà de la nécessité de déchoir et périr propre à ce qui, pour exister a besoin du support de la nature.

Le vouloir, qui peut vouloir sans rien vouloir pour soi, mais peut seulement se mouvoir vers une pure rencontre du monde, est l'amour magique. Il se meut comme un vouloir de l'autre, en s'éveillant comme voulu par le Je : ce n'est plus le vouloir malade de ce pour quoi vouloir n'a pas de sens.

L'art de la transmutation de la volupté est le vrai amour parce qu'il emporte vivantes les forces du Je là où elles arrivent normalement en renonçant à leur vie. La volupté est transfigurée parce qu'elle est purement connue à chaque fois.

Pourvu que soit cultivée l'imagination pure, que soit présente dans l'âme la pensée adamantine : sans aucune opération particulière, l'âme étant ce qu'elle est, qu'elle n'expérimente pas une volupté qui ne soit pas, dans l'essence, sa pure activité de vie.

La volupté n'est jamais connue par celui qui croit la jouir. L'évanouissement voluptueux est la sensation émoussée de quelque chose qu'on ignore, étant à chaque fois une perte de béatitude initiale. Une perte qui se prolonge jusqu'à l'épuisement, ou la mécanicité : en exigeant de nouvelles stimulations, ou de nouvelles sensations. C'est pourquoi on est attirés par d'autres amours, ou d'autres formes d'amour, sans espoir d'y trouver ce que l'on s'illusionne d'y chercher, parce qu'en réalité, on ne cherche pas : on n'est pas capables de le vouloir une fois pour toutes.

Ne peut expérimenter d'amours multiples que celui qui réalise l'unité essentielle de la communion avec un seul être, archétype symbolique des nombreux (autres, *ndt*).

Aucune affectation dans l'expérience de la volupté, aucun spiritualisme cérébral, mais seulement la purification préalable de la pensée, l'exercice de l'imagination pure : afin que dans l'expérience agisse la force de l'esprit selon le degré de spontanéité atteint ; et que soit possible, après l'expérience, l'élaboration cathartique des sensations, grâce à la pure activité imaginative.

La présence intérieure à l'expérience est la possibilité de l'indépendance effective de la pensée par les processus sensibles : c'est pourquoi les processus sensibles peuvent se dérouler dans leur instrumentalité objective, sans conditionner l'esprit, sans entraver ni altérer son mouvement. L'indépendance de la pensée est l'unique et premier mouvement de l'amour dans l'âme : en tant que force impersonnelle de l'idée, c'est la possibilité authentique de comprendre l'autre et de communiquer avec son être.

Ce à quoi on aspire doit être recherché à l'intérieur de l'expérience, pour autant qu'elle soit une expérience d'amour : et non une recherche désolée du plaisir qui perd l'unité originaire de l'amour dans la multiplicité jamais vraiment appréhendée : car ne peut la saisir que ce qui est un.

C'est une pénétration de soi en profondeur, là où les courants du sentir et du vouloir élaborent la forme du destin.

C'est la possibilité de connaître la figure de lumière que détient le secret de l'œuvre, sa structure étant la forme de la grâce qui ne peut se manifester que dans l'identité du mouvement des âmes. Par amour, on descend dans la trame intime de son propre être, on touche les sources de la vie, on rencontre celui qui garde le bien intemporel de l'âme. On pénètre là où l'on n'a jamais pu pénétrer.

C'est le principe d'une communion d'amour qui, telle une nouvelle pousse, jaillit de l'arbre de la vie. Le principe d'un amour nécessaire au monde : au couple humain, comme aux êtres qui en naissent.

La volupté vraie est la volupté que l'on pénètre et, une fois pénétrée, que l'on transmute.

14

Se donner sans peur, c'est l'art de réaliser le destin dans la forme de la liberté. Et c'est pareillement le don de soi dans l'expérience d'amour. Un seul se-donner.

Le désir, qui est la matière de l'œuvre, est absorbé par une vie plus intense à laquelle il donne chaleur et profondeur : c'est le se-donner, qui garde intacte en soi la substance de la lumière s'altérant comme désir.

Qui est sans désir manque la possibilité de la force : il manque l'éventualité de connaître la donation que la vie du désir fait sienne. Ainsi celui qui pénètre le désir et assume comme son mouvement la force du désir, détient-il le sens de sa propre vie : il ressent son propre destin. Il arrive à comprendre la valeur de ne pas contredire la destinée, parce qu'il commence à être éveillé là où elle se forme. Il ne contredit pas ce que l'autre lui présente comme son vouloir essentiel : auquel il peut s'ouvrir.

C'est l'aptitude de la simplicité absolue dans le fait d'être pour l'autre, en tant que personne intérieure : la détente qui vient de ne pas être pris par soi-même, de la libération de soi dans la communion avec le mystère spirituel de l'autre : qui est le vrai se-trouver soi-même.

La détente vraie est la rencontre avec le mystère du destin de l'autre : la dévotion à l'égard d'un tel mystère : qui ouvre la voie à la connaissance des puissances stellaires coopérantes avec les intentions du principe individuel.

C'est de subordonner à un tel mystère sa propre personne : qui en retire sécurité et repos.

Se donner, c'est ce qu'on redoute inconsciemment, parce qu'on craint de perdre le sentiment de soi conféré par le lien sensible et pour cette raison jamais possédé vraiment comme mouvement en soi. Le sentiment de soi, en effet, est le mouvement du Je indépendant du véhicule au moyen duquel il s'exprime, et il n'est réel que dans cette indépendance, mais normalement il n'est pas expérimenté comme tel.

On redoute donc de perdre ce que l'on n'a pas vraiment et que l'on posséderait seulement si l'on était capables d'en perdre l'illusoire possession.

Mais se donner au travers de la volupté ce n'est pas se donner, mais plutôt s'abandonner au courant inverse qui paralyse la capacité de se donner.

La volupté est ce qui transmute pour celui qui se donne : elle peut venir parce que déjà transmutante. Elle vient parce qu'elle peut refluer comme vie : n'étant plus volupté. Mais le calme baiser.

15

On agit dans la volupté pour autant qu'elle se révèle au moyen du passage qui s'y est ouvert : pour y retrouver ce à quoi l'on se donne. Il faut y entrer en voulant : **en voulant et non en étant voulu**.

Mais le vouloir est le pur se-donner : non pas la tension mentale ou cérébrale.

C'est le mouvement de ne pas fuir le courant de vie intime de la volupté : courant de vie toujours consciemment perdu, parce que non perçu.

On ne s'y soustrait pas parce qu'on ne redoute pas la perception du pur élément de vie que l'on délivre de la volupté grâce au se-donner et qui mène celui-ci à l'accomplissement.

Se donner sans peur et faire vivre l'éther pur qui meurt dans le mouvement voluptueux : percevoir l'essence incorporelle de la convoitise. Toujours étrangère à celui qui est mû par la convoitise.

Vouloir ce par quoi on est mus, c'est le secret : en s'ouvrant au mouvement. Car s'ouvrir c'est déjà le mouvement voulu : voulu par le Je. Non voulu par le Je, c'est le mouvement de la nature : par lequel on est mus. Alors que l'art c'est l'identité du vouloir avec ce qui fait mouvoir.

L'essence de la convoitise n'est pas la convoitise, mais le tissu du corps subtil auquel on s'oppose, ou auquel on se soustrait, ou que l'on retient. À cause de la peur de se donner : une peur qui est le mouvement de la convoitise.

Dans la volupté, on tend obscurément à s'ouvrir à l'essence qui n'existe plus : qui est déjà perdue du fait de la craindre : pour ne pas se donner. Dont dérive justement la volupté : qui n'a pas de sens et survient justement parce qu'en excluant le Je, elle en utilise le pouvoir.

Elle n'est pas perçue mais subie : comme une altération de la béatitude.

Comme une béatitude qui, là où elle meurt, peut être retrouvée.

En effet, le processus qui mène à l'altération, au cas où il est remonté, peut donner la vraie béatitude : en étant la perception pure. Qui est l'expérience du Je, non pas celle de la corporéité impliquant le Je.

16

L'art est un art spagirique. Un art du dosage. On peut d'autant plus se laisser investir par le courant de la béatitude altérée qu'on peut d'autant plus lui opposer l'élément précieux de la pensée : la vertu indialectique de celle-ci ayant le pouvoir de convertir ponctuellement en éther de vie la substance décadente de la béatitude.

En donnant lieu à une naissance spirituelle.

À un moment déterminé, l'abandon de soi à la volupté ce n'est plus subir, ce n'est plus se laisser dominer par elle, mais le contraire, parce que c'est l'authentique vouloir s'abandonner : la forme la plus subtile de la maîtrise de soi.

Qui se laisse prendre et pénétrer par la volupté, en substance ne s'abandonne pas à elle, car étant pris, il ne peut rien faire qui ne dépende pas d'elle : il ne peut donc pas s'abandonner.

L'art c'est de s'abandonner à ce qui peut manifester son être vrai grâce au fait qu'il n'en est plus saisi. Ne peut s'abandonner que celui qui sait se vouloir.

L'être qui se présentait avant comme volupté, s'exprime à présent parce que son mélange se sépare : étant restitué par la profondeur du courant de vie que l'on recherchait obscurément par son entremise, sans espoir de pouvoir y puiser.

C'est le mouvement créant de la vie, auquel on est étranger, parce qu'il est contraire à la conscience et altéré par la convoitise. Un mouvement créant qui, dans l'évolution imminente de l'être humain, tend à naître en lui en tant que lumière de la pensée : expérimentable en tant qu'essence de l'âme et de la corporéité : celle-ci étant la vie qui se manifeste en tant que forme de la corporéité.

L'expérience pré dialectique de la pensée est simultanément le début d'une nouvelle expérience de l'amour humain.

On s'élève de la pensée morte à la pensée vivante dans la mesure où l'on tend à vivre la profondeur d'un amour dans lequel l'être humain ne se dégrade finalement pas, mais exprime en formes inconnues sa vertu originare.

L'expérience d'amour la plus élevée est celle que l'homme réalise pour autant qu'il la puise à la pensée de lumière dans laquelle surgit vivante la forme de l'être aimé : un don objectif de soi à l'être aimé selon un mouvement qui ne peut être qu'un.

Naissant vraiment chez l'un, il naît pour tous les deux.

La béatitude pure est la transmutation de la volupté qui s'accomplit dans l'animation de la forme de lumière de l'être aimé, pour que le don de soi de la pensée s'avive de la vision et de l'espoir d'un amour qui ne chute pas : en tant que réalisation ne connaissant que son principe : son principe céleste qui s'avère au plan terrestre.

VI — Retenue et libération imaginative

1

Le signe de la transformation de la convoitise est sa disparition dans le corps : son abandon de l'âme.

Sa force peut être endossée par le corps, parce qu'elle redevient courant de vie : dont la substance est la même que les idées créatrices : affluant pour cette raison dans l'âme comme puissance d'impersonnalité, ou de donation. Tel étant le mouvement de l'idée s'il s'anime de sa pureté. Mais c'est la transmutation qui exige continuellement le processus idéal dont elle procède : l'animation de la pensée pure dans le courant des sens. Un mouvement dont l'insistance soit intense comme ce qui est devenu nature : pour autant qu'à tout moment il vive de son pouvoir idéisant [pouvoir engendrant l'idée, *ndt*].

La volupté n'est pas subie comme exaltation de sensation, mais s'offre comme matériau du pur percevoir, comme pure pensée : à la frontière d'un monde inconnu qui ne requiert pas l'évanouissement sensible, mais au contraire une transparente présence.

L'expérience n'est pas rencontrée dans l'âme, mais dans la corporéité : grâce à la force d'indépendance de l'âme. Elle est rencontrée dans la corporéité capable d'être chez soi selon sa sagesse basique : en dehors de l'âme.

La rencontrer dans la corporéité est le mouvement de l'esprit dans l'âme.

L'âme est le décor intérieur, non vu, du calme et de la connaissance. De la connaissance qui ne peut pas être sinon la rencontre avec l'écoulement de la vie : là où le penser non-dialectique naît et n'étant que naissant, peut s'immerger dans la palpitation de la vie.

2

Le nœud sensible qui contraint la vie à la base de la colonne vertébrale, peut être dénoué. Il contraint la vie parce qu'il lie l'âme : à qui la vie échappe.

Le nœud est la retenue : l'insistance inconsciente par voie sensible sur le courant de vie dont l'écoulement est interrompu, en tant que vie, par la conscience : la tendance à s'emparer de la vie là où, la saisir, c'est l'étouffer ; alors qu'elle peut se révéler là où, la rencontrer, c'est son mouvement même : non sensible.

La contradiction de la conscience c'est d'aller chercher en dehors d'elle-même la vie qu'elle a exclue d'elle-même pour être une conscience. Le fait qu'elle devienne conscience a rendu la vie autre. Dans les sensations dans lesquelles elle croit la posséder, elle l'a seulement pour autant qu'à chaque fois elle la perd en tant qu'image abstraite. Elle la déflore dans la mesure où elle l'éclaire du plus profond, comme penser encore intact, ou non-dialectique : qui pour un instant fugace s'identifie avec ce qui est vivant dans le percevoir.

La conscience ne pouvant être pour le moment que celle de l'ego, et donc abstraite, repousse la vie comme puissance impersonnelle de lumière, en la réduisant toujours à une image personnelle et à une sensation. Elle ne perçoit pas la vie parce qu'elle la cherche en dehors de soi, sans savoir sortir de sa propre limite : elle la cherche dans une image du monde déjà privée de vie.

L'image du monde est au contraire l'affleurement instantané de la vie qui demande à se poursuivre dans l'âme et non à s'éteindre immédiatement en sensation ou représentation : une continuation qui devrait être le mouvement de la pensée pure, produisant la vie parce que indépendante des manifestations sensorielles de la vie.

L'auto-dissolution initiale de la retenue est l'agissement en place des lignes de force de la pensée-lumière, qui rayonnent de leur propre vertu : de la pensée qui, indialectiquement, en tant que vouloir objectif, s'écoule dans le courant corporel du vouloir.

La tension de la convoitise est abandonnée à son errance dans la corporéité, là où se trouve seulement sa paix : en cessant d'être âme. L'âme en naît d'un tissu lumineux, parce qu'elle réalise sa vérité : l'indépendance de la convoitise.

C'est l'indépendance qui peut offrir le moyen de percevoir l'expérience comme une vie : sa prodigieuse impersonnalité.

3

L'expérience de son impersonnalité, c'est contempler la renaissance de la lumière là où elle ne peut jamais renaître sinon comme présence d'un amour qui est toute lumière : la donation capable de prendre sur soi la ténèbre dense : pour que ne resplendisse pas la ténèbre s'emparant de la lumière, mais la lumière dans la ténèbre.

La contempler et ne pas en être pris, pour que son mystère reste intact et ne parle que son intégrité : sans cesser d'être le mystère qui peut seul s'ouvrir à l'être impersonnel de l'homme, en restant un mystère.

Qui n'est pas la mythification de l'expérience, mais qui consiste à la ramener au moment où elle est la porte vers le monde à partir duquel l'homme déchoit et à chaque fois c'est le moment qui confirme son être déchu.

L'expérience peut être connue dans sa réalité autonome : pour autant qu'elle ne contredise pas ce qu'elle peut donner en cessant d'être une tension de convoitise : qui est l'inconnu positif. le positif au-delà de ce qu'on est.

L'inconnu, ce à quoi on est normalement fermés, exige le silence de l'émotion personnelle pour être l'inconnu intact et aussi affleurant. Et c'est la forme subtile du courage.

Se donner selon une énergie juste, qu'on laisse affluer comme un pouvoir de rencontrer l'inconnu positif au-delà de l'engorgement à la base spinale : c'est le courage. Le vrai sang-froid.

On doit incarner l'énergie : non pas la force stimulée par la convoitise, mais plutôt la force qui, stimulée par la convoitise, absorbe la convoitise : c'est pourquoi elle se remplit de vie humano-terrestre. En allumant l'élément céleste dans la vie humano-terrestre profonde.

La péché est la force qui ne s'incarne pas et, à cause de cela, qui ne s'écoule pas : c'est la convoitise.

La force qui ne s'incarne pas doit se traduire en mouvement de l'esprit, en pure action d'ascèse, si elle ne veut pas devenir une convoitise consumant la vie. Ou elle doit s'incarner.

L'art de l'ascète, c'est de laisser affluer la convoitise dans le lit de la force, dans le cas où, en s'éteignant elle renaît comme substance d'imagination créatrice : ou bien c'est de l'incarner pour que n'agisse que son tissu de force indépendante du désir.

Seule une force dans l'être perd la forme de la convoitise : le pouvoir de vie s'écoulant en elle à partir d'une région plus profonde.

C'est toujours l'écoulement de la force, au-delà de la retenue. Un écoulement qui a vertu d'impersonnalité. Plus il se donne en restant indépendant de la convoitise, plus il s'avive et se purifie.

Elle est retenue par l'ego qui incline à se ressentir lui-même dans la sensation.

L'ego est le Je contracté ou retenu.

4

L'écoulement de la force juste est autonome, étant libre de la pression de l'ego. C'est pourquoi son incarnation est spontanée.

La spontanéité est d'autant plus riche de vie qu'elle est d'autant moins subordonnée à la convoitise. Même si elle est initialement stimulée par elle.

L'incarnation de la force est toujours le signe de la convoitise stimulante de la vie, mais elle peut devenir le signe de la vie dominante de la convoitise. Condition d'une expérience qui rendra un jour l'homme indépendant, même de la forme de manifestation du sexe.

La chasteté est la résolution de la convoitise : un événement intérieur qui ne peut pas ne pas être simultanément sensible, sans nécessairement exiger comme prétexte l'abstinence du rite érotique.

Dans l'expérience du sexe, la chasteté se réalise comme une plénitude indépendante des stimulations : c'est pourquoi la vie n'est pas saisie, mais s'ouvre à elle-même. Mais ce sont des stimulations que l'on accueille pour que l'âme expérimente dans la sensation son lien, en l'ayant résolu dans la pensée ; dans la pensée qui s'est faite, stimulée par la sensation, et, sa dialecticité résolue, rencontre la sensation comme un pur éther de vie.

Car l'art de la pensée pure, c'est l'art de rencontrer purement la vie.

La plénitude était d'abord sollicitée par les stimulations : à présent ce n'est que le mouvement pur qui, au travers des stimulations, réalise sa profondeur. C'est la force fondée sur elle-même. L'énergie qui peut couler dans la corporéité, pour autant qu'elle afflue d'une source non vue, avec laquelle le Je est secrètement identique.

5

L'art est la vitalité subtile de la pensée qui n'accède pas à la convoitise, elle se distingue d'elle : elle peut la laisser devenir corporéité pure. Elle la laisse affluer là où son mouvement est le sens même des forces opérantes en tant que corporéité.

La corporéité, qui est le domaine de la détente, assume la convoitise comme ce qui, ainsi rectifié, appartient à son processus, et non à celui de l'âme. Mais c'est la scène possible en tant que pensée-image dans laquelle le mouvement du principe conscient coïncide avec l'être de la vie : il en est le vêtement.

Non autrement, le rêve est le vêtement d'un monde qui ne peut naître dans ces images que pour le rêveur : dont le mouvement n'est que l'adhésion au tissu du rêve, et non pas de se retrouver et d'agir dans le tissu des rêves .

Qu'au contraire, en étant la lumière secrète de la vie, pour celui qui s'élève dans la veille et se délivre des liens du rêve, elle surgit comme une image de la ténèbre brisée, bourgeonnante de splendeurs inconnues : qui sont le rêve vivant. La vie qui se réenflamme comme une vision.

À partir du corps, la convoitise est restituée en vie, dans laquelle on pense et on ressent la vie comme une substance nouvelle : non pas comme ce qui est déjà un produit de la vie — dans laquelle on pense et on ressent ordinairement — mais comme une vie sur le point d'engendrer sa forme. La vie encore inconnue qui ne pourra pas être soustraite par la mort.

C'est s'ouvrir au Je dans la corporéité, mais indépendamment d'elle. C'est s'ouvrir dans la corporéité à ce qui ne devient force qu'en elle, étant en dehors d'elle la sensation de convoitise et d'images qui lie continuellement l'âme au sexe et à la peur : dans le cas où elle n'est pas transmutée en mouvement d'idées pures. Mais c'est le mouvement qui, de toute manière, exige de s'accomplir dans la profondeur à laquelle il survient, car c'est là seulement qu'il peut dépasser sa limitation.

La force est le mouvement de convoitise s'inversant dans la corporéité. C'est ce à quoi renvoie continuellement celui qui sait la regarder et cependant la laisser affluer selon son principe de lumière intime et contredit.

La laisser affluer est un art des poètes, des créateurs, des révolutionnaires. C'est la laisser être ce qu'elle peut être quand elle n'est pas ressentie comme l'intériorité qui, pour être ressentie doit être retenue.

C'est enfin avoir le sentiment que ce qui est vrai s'écoule, se transforme.

C'est la sensation limpide [au sens de « clarifiée », *ndt*].

Dans le champ des valeurs humaines, ses correspondances sont le courage, la dévotion et la fidélité.

6

Le courage est celui de la légèreté et du caractère aérien de l'homme intérieur au milieu des engorgements sensibles : dont il ne se laisse pas agripper et auxquels il ne s'identifie pas. En conséquence de quoi le plus profond engorgement peut être observé : la retenue (modération ou réserve, *ndt*).

On dissout la retenue parce qu'on peut le faire. Si on ne le pouvait pas, on ne saurait rien sur elle.

On peut justement la dissoudre parce qu'on la perçoit comme une retenue, à savoir comme ce dont l'accomplissement est de se résoudre : qui requiert de se dissoudre. Autrement, on ne se donnerait pas. Elle dominerait, comme elle domine normalement, sans qu'elle soit remarquée. La retenue est la coagulation corporelle de la convoitise à la base de l'épine dorsale, au point où l'on peut pareillement avoir puissance ou paralysie du vouloir.

Dissoudre la retenue, c'est résoudre la tension qui empêche le corps de puiser au mouvement dont il naquit et d'être membre de l'esprit. Mais la solution de la tension est déjà l'action du mouvement originaire : ce qui s'écoule ordinairement dans le corps en tant que spontanéité inconnue.

La tension est ôtée par l'esprit qui ne demande rien à la corporité sinon ce qu'elle peut être pour autant qu'il en pense le repos profond dans la minéralité : celle-ci reposant grâce à des forces que, en tant que forces maintenant la minéralité, l'esprit doit encore connaître et commencer à connaître dans l'identité de la pensée. La pensée se meut dans leur mouvement, pour en retirer sa vie : en étant son expérience terrestre.

La limite de la minéralité, qui se pose toujours comme une limite de pensée, est dépassée par la pensée qui, en s'appréhendant elle-même, s'empare de la limite comme un moment de son mouvement : dont l'incorporité est le sens ultime de la corporité.

C'est pourquoi ne pas craindre la radicalité du don de soi, c'est ne pas accéder pour l'être intérieur au mouvement propre à la corporité : qui ne peut être connue qu'ainsi.

La corporité, abandonnée à son autonomie, prend en elle le courant de la convoitise et en fait sa vie : qui ne peut être perçue qu'ainsi.

L'être intérieur qui laisse la convoitise s'écouler dans le courant de la corporité, perçoit la dissolution de la convoitise dans le courant de vie au plus profond du lieu corporel et fait l'expérience du vouloir qui renaît.

L'œuvre se réalise selon un événement imaginaire que le support corporel se donne ou pas.

La retenue est l'engorgement de la lumière qui devient convoitise, là où la convoitise peut redevenir lumière, si elle peut être dissoute par l'aversion dont elle tire sa substance : si l'on peut pénétrer ce par quoi elle devient convoitise. En effet, c'est le domaine du vouloir qui, en soi, ne connaît pas d'aversion : l'aversion ne pouvant être qu'un sentiment qui utilise les forces du vouloir : pour autant que le vouloir ne soit pas illuminé par le penser.

Le penser, pourvu qu'il pénètre le vouloir et agisse comme un vouloir pensant, libère le vouloir profond du ressentir de l'ego.

La pression du sentir sur le vouloir, et la paralysie conséquente de celui-ci, sont la retenue qui doit être vue, pour qu'elle puisse être dissoute. La voit qui sait penser indépendamment de la corporité et parvient à percevoir la colonne vertébrale comme le « lieu » de la rencontre entre les courants célestes et terrestres.

La convoitise est née de l'accession de l'esprit à la cérébralité pour que la pensée naisse : une accession qui engendre la marque de l'ego sur le sentir et le vouloir.

Pour que la pensée manifestât l'esprit dans le sensible, la vie intérieure s'est reliée à la corporité. À présent, la pensée revivant selon l'esprit, peut restituer au sentir et au vouloir leur nature d'origine.

L'esprit qui adhère aux processus corporels engendre, à la limite de cette adhésion, la pensée : cette adhésion demeurant inconsciente à la pensée, dans laquelle le Je ne reconnaît pas sa trace.

La nature de la convoitise est une telle adhésion : elle est résoluble dans la pensée à qui la médiation physique, ou l'adhésion, cesse d'être nécessaire. Qui est de restituer à l'âme la vie dont elle se meut.

La convoitise abandonne celui qui enflamme en lui la pensée pure : elle cesse d'être une tension envers l'autre, en refluant dans la corporité comme lumière et chaleur de la pensée. Elle redevient vie intérieure, dans laquelle il y a l'autre, parce que la substance de vie en est identique.

La modération est la convoitise retenue au moyen des énergies qui l'engendrent et peuvent la résoudre : elles se retiennent réciproquement. La convoitise se nourrit inconsciemment de la vie qu'elle ne peut pas puiser et qu'elle repousse par le mouvement même dirigé pour la saisir.

La convoitise s'alimente de la vie : elle la détruit sans jamais la posséder, parce qu'en l'ayant, elle la perd. C'est pourquoi la vie reniée, ou la douleur, ou la maladie, est la désillusion de la convoitise, l'évanouissement de ses fausses images.

Car la vie ne peut être accueillie que dans l'activité imaginative qui la manifeste sans la renier : dans l'activité imaginative lumineuse : qui est l'énergie dissolvante, non seulement de l'imagination activée par la convoitise, mais de tout mal terrestre.

L'activité imaginative lumineuse, en tant que vrai « conte de fée », reconstruit des formes de vie avec des lignes de force soustraites aux structures de l'erreur et de la peur.

Dans le cas où l'activité imaginative est libérée, la retenue peut être vue.

On peut examiner la retenue jusqu'à la voir comme le signe de l'aversion radicale à l'égard de qui est autre et qui, en tant qu'autre, est impénétrable. C'est autre, car, sans le savoir, on s'oppose à lui imaginativement, à cause des mêmes forces par lesquelles on tend obscurément à lui en le présentant comme porteur du Je que l'on est et que l'on cherche en vain en soi-même ; en pouvant le retrouver en soi identique à celui que l'on sait trouver en dehors de soi. N'étant (le Je, *ndt*) ni dehors, ni dedans de soi, mais partout où son identité est réalisée : avec soi, avec l'être, avec le monde.

En vérité, seul celui qui découvre son propre Je peut aimer, parce que seul le Je peut établir des corrélations au-delà de la limite de l'ego : une limite qui est l'autolimitation inconsciente du Je.

Pareillement, qui produit intensément le dévouement, en obéissant non pas à sa propre nature, mais au principe dont celle-ci découle, trouve la force du Je : c'est pourquoi il peut offrir l'amour qui lui est offert : simultanément offert et offrant.

Le désir de l'autre, que l'on estime être de l'amour, est en réalité une aversion. C'est vouloir l'autre pour autant qu'on l'abstrait du Je qu'il est : selon l'image nécessaire à la convoitise et non pas selon celle de son être intègre : non selon l'image vivante qui peut seulement naître dans le cas où l'on anéantit l'image de la convoitise.

C'est l'aversion subtile à tout ce qui n'est pas son être personnel : une aversion opérant à la racine de tout vouloir, sentir et penser, dans lesquels le sentiment exclusif de soi est porté à devenir souffrance à chaque fois qu'il est contredit par les événements : qui ne sont pas des événements attendus ou convoités.

L'exclusion instinctive du monde de l'autre, comme forme d'affirmation du sien, étant au plus profond de tout mouvement d'âme, ne se perçoit pas. Ne sont perçues que la joie ou la déception consécutives à l'affirmation de soi : joie ou déception que l'on estime provenir de l'autre, alors qu'elles proviennent du fait que l'autre est seulement vécu en fonction de l'affirmation de soi. Mais l'opposition par laquelle l'autre est un autre, c'est le commencement d'une relation qui insiste depuis le for intérieur, pour se résoudre dans l'identité : en vue de laquelle elle surgit seulement.

La retenue est le support profond de l'ordinaire affirmation de soi.

Le secret de la solution est l'acte poétique ou noétique par suite de quoi, nous sommes amenés à vivre en ce qui repousse l'ordinaire affirmation de soi : pour s'y identifier.

Ce qui est repoussé, c'est la vérité que l'on ne peut pas supporter : que l'on ne connaît pas comme telle.

La réalité est la lumière repoussée qui est sur le point de renaître comme lumière. C'est la vie dans sa pulsation authentique, en tant qu'être de ce qui se présente comme autre : sous forme de fait, d'opposition et de douleur.

S'ouvrir à ce à quoi l'on s'oppose ordinairement c'est le secret : admettre comme une réalité édifiante ce que l'on refuse parce que douloureux et ne répondant pas à sa propre attente. C'est de supprimer le sentiment de soi au penser, sentir, vouloir, pour qu'ils soient le penser, sentir, vouloir du monde. Qui est de suivre sa propre histoire comme histoire des autres : l'histoire des autres comme la sienne propre.

Ce n'est pas renoncer au penser conscient, mais laisser agir la vertu du penser qui est l'impersonnalité.

Il n'existe pas de penser qui ne soit pas impersonnel, en tant que pur mouvement. L'art du penseur c'est de le faire exprimer dans la forme personnelle, en lui conservant intacte la puissance de l'impersonnalité. À cette impersonnalité il s'ouvre en lui conférant la force de la personnalité.

On peut surprendre l'aversion qui établit instinctivement sa relation avec le monde, en contemplant les autres comme des êtres étrangers, achevés en soi. L'aversion perçue passe dans la force intime du vouloir, reconnaissable comme articulation du penser vivant.

On peut découvrir qu'une telle aversion vit à l'intérieur des sentiments les plus légitimes, en tant qu'attachement exclusif à ce que l'on est naturellement. On tend à réduire le monde à l'être individuel opposé au monde, alors que l'être individuel est réel dans la mesure où l'on se réalise comme centre dans lequel veut confluer le monde, pour avoir son accomplissement. Dont l'être de l'homme sur la Terre est le sens : qui ignoré, suscite l'aversion : qui, déçue, suscite la douleur : à chaque fois perçue là où elle est inexplicable.

C'est le fait de ne pas être libres selon la force qui s'avère chez l'être libre : le renoncement qui peut être réalisé à tout moment : l'unique qui dépende du principe individuel. Le mouvement qui peut être réalisé justement parce qu'il peut aussi ne pas se réaliser. La décision de quelque chose que seul le Je peut accomplir indépendamment de la nature et qu'aucun obstacle au monde ne peut l'empêcher d'accomplir.

La conclusion en soi est le refus inaperçu de l'être secret du monde qui tend à survenir des événements et des hommes. C'est de s'opposer, sans le remarquer, en conséquence de quoi aucun mouvement d'amour ne peut franchir le rideau de fer de la subjectivité ; dans le cas où ce rideau n'est pas brisé par un destin imprévu.

Mais c'est l'opposition à son propre être secret qui tend à s'écouler dans le monde, là où la conscience de l'ego l'ignore. Fondamentalement, c'est l'engorgement qui retient la lumière : la retenue.

9

Il ne s'agit pas de refuser ou de combattre la retenue parce que ressentie : cela serait la renforcer. La retenue ne doit pas être ressentie, mais vue, assumée, comme image incorporelle. Une fois vue, elle se dissout.

L'imagination pure peut la voir, libre de figurations illusoire ou de tensions mondaines : se reconnaissant elle-même dans l'écoulement de ce qui palpète et se cache en tant qu'apparition : dans la tableau des formes et couleurs du monde. Le décor du monde, en effet, c'est déjà revêtir d'images la perception du monde.

La retenue, qui rend malade toute la vie, est l'activité impure d'imagination somatisée. Le dégagement peut être effectué par la donation, qui est la force d'activité vivante d'imagination : à savoir non pas imaginer quelque chose, mais plutôt son pur mouvement.

Toute peur qui surgit du for intérieur s'enracine dans la fausse activité d'imagination, ou dans l'activité imaginative soustraite à l'esprit et, par conséquent, dans celle mue par les courants inférieurs du vouloir auquel l'imagination spirituelle devrait restituer rythme et harmonie, en puisant dans ses courants une force créatrice.

L'activité imaginative est la lumière de la pensée ourdissant dans la sphère du vouloir et modelant de son rythme profond des formes tirées de l'arythmique univers des impressions et des impulsions terrestres. Dans l'activité imaginative, l'ordre céleste part à la rencontre de toutes les puissances chaotiques de la Terre en imprimant sur elles une harmonie qui les rend nouvellement créatrices selon l'esprit. Mais ce doit être une libre activité d'imagination : à savoir de celle qui n'est pas saisie et utilisée par ces puissances, mais l'activité qui imprime librement son rythme à leur mouvement.

La fausse activité imaginative est celle qui est asservie à la nature de l'ego et contrainte à lui donner son pouvoir de mise en connexion : l'activité imaginative consacrée par les dialectiques et les psychologies de l'homme déchu, alimentant l'oubli de sa nature spirituelle. L'imagination de la convoitise et de sa retenue.

Toute peur en vérité est celle de perdre la convoitise. Mais la convoitise n'exige pas d'être ôtée, mais plutôt clarifiée : elle aspire ardemment à la lumière de la destruction de laquelle elle vit.

L'imagination, qui revit d'abord en se ressentant elle-même comme une animation de lumières, formes et couleurs qui trament l'apparition du monde, projette en figurations libératrices la substance de l'angoisse et de la convoitise. Elle utilise les formes revêtant le sensible pour sa création libre et pour des contenus suprasensibles qu'elle ne pourrait pas puiser si elle n'appréhendait pas sa propre force formatrice dans le sensible.

Son art est de s'emparer de sa propre force formatrice dans la perception du monde : lui appartenant ainsi qu'au monde, telle une lumière unique, ordinairement éteinte par la conscience. Cette activité imaginative est la forme initiale d'un état de l'homme, indépendant de celui qu'il est en tant que nature, état de fait, nécessité : c'est la substance immédiate dans laquelle l'esprit peut s'articuler lui-même, en se dégageant des entraves du mal ou de l'erreur, de la consommation de l'ego et de la mort. C'est la possibilité de susciter la vie de la lumière à partir de la densité obscure de l'organisme sensible, pour en revêtir le suprasensible inconnu : l'essence même de la lumière.

Comme le mal est une densification de l'ego en images privées de la vie dont elles surgissent, asservissant à elles, dans cette privation, la force vitale du corps, ainsi le bien est-il l'activité imaginative affranchie par la « mémoire » de l'ego ou « mémoire du sang » et, par conséquent, redevenant ainsi une forme directe de l'esprit.

L'activité imaginative est l'art de créer de l'homme futur : l'imagination qui se libère progressivement de la nécessité de l'ego et qui retrouve son rapport avec les forces spirituelles de la mémoire qui sont ses forces : dans le moment créateur.

La mémoire est en fait la réalisation de l'identité de l'esprit à travers le devenir spatio-temporel. C'est le pouvoir de l'esprit de se retrouver : qui est le pouvoir de se projeter ultérieurement au-delà de la limite spatio-temporelle, au-delà du déjà-fait. Et c'est l'imagination créatrice : le début d'un monde nouveau de faits, d'une nouvelle nature.

L'être de l'imagination est irréel parce que ordinairement, il n'est pas la substance de sa réalité, effectuée, mais l'écho en devenir du sensible, réalisé selon l'arbitraire de l'ego, à savoir selon la « mémoire fausse », ou « mémoire du sang ». Alors que son être est réel s'il est expérimenté comme pouvoir formateur de ce qui surgit dans la conscience en tant qu'expérience des sens, ou comme pur mouvement de mémoire.

L'irréalité de l'imagination est sa réalité utilisée contre la forme de son être réel. C'est la contradiction qui rend l'homme malade d'irréel.

L'imagination créatrice peut être éveillée, pour autant que sa forme soit l'auto-articulation de l'être libre, dans la substance de sa réalité. On est libres dans l'imagination qui fait mouvoir en édifiant sa réalité comme vouloir du Je au-delà des limites de ce qui est déjà construit et achevé dans la forme.

Active, mais affectée comme une activité de représentation et d'imagination ordinaire, l'imagination peut être vécue dans le vouloir dont son mouvement est tramé, si elle se réalise en images dans lesquelles vit sa puissance créatrice, parce que non suggérées par la nature, mais par la pensée qui s'en détache. Elle (l'imagination, *ndt*) fait ressurgir des profondeurs les images dont la nature est une densification, en libérant l'engorgement dans lequel son pouvoir est retenu.

10

L'engorgement à la base de l'épine dorsale est le signe de la retenue. Mais c'est la pression de la convoitise dans un domaine étranger à la fonction du sexe.

Ce caractère étranger, une fois perçu, est le début d'une libération de l'engorgement : c'est un mouvement de la pensée imaginative non saisi par la convoitise. Cause pour laquelle on laisse s'écouler la convoitise en ne lui offrant pas prise : en ne la retenant pas au moyen de ce qu'elle retient.

Non retenue, elle s'écoule en soi et son écoulement en soi est la lumière qui ne nécessite rien de l'autre parce qu'en se retirant de la ténèbre, elle a l'autre en soi ; elle le rencontre car au plus profond, elle ne le contrarie pas. Étant la lumière incréée pour l'homme : créante à présent pour l'homme. La lumière essentielle que l'on ne remarque pas, comme on ne remarque pas la radicalité de la convoitise.

C'est pourquoi la retenue ne se perçoit pas. Elle retient la convoitise en tant que convoitise : par suite de quoi celle-ci ne s'écoule pas là où elle peut s'éteindre. Au-delà du lieu de la retenue. C'est, à la base de l'épine dorsale, l'obstruction inaperçue : qui paralyse la lumière du vouloir des membres : obstruction de la ténèbre du vouloir au courant qui, s'il s'écoulait, redeviendrait courant de vie : du pur vouloir.

Mais c'est l'écoulement qu'une longue ascèse et un amour profond suscitent comme être de l'homme là où l'axe de sa forme corporelle est parcourue par la lumière d'où naquit le corps. Un fois qu'elle s'est reflétée comme une pensée et qu'elle est recherchée par la voie de la pensée réfléchie selon une tension qui est convoitise : convoitise de ce qui peut seulement se révéler grâce à l'extinction de la convoitise.

La convoitise dissimule le secret de la force : qui est le secret de la pensée, mais également le secret du destin.

En effet, à la volonté de se révéler doit répondre le pouvoir de non-hésitation dans l'abandon de soi de la force. Ne pas s'agripper à elle : s'y agripper étant le lien intime de la pensée contourné par la convoitise : le mouvement continu subconscient de l'âme du désir : qui opère comme s'il était l'âme.

L'âme du désir construit sa base et sa dialectique : et aussi sa métaphysique qui est toujours du genre abstrait, psychologiquement ou psychanalytiquement satisfaisante.

C'est l'aliment secret de l'avidité, de la recherche obtuse de ce qui plaît sensuellement, mais pour cette raison, de l'émotivité destructrice, de la maladie.

11

La donation mène au devant du détachement qui est délivrance de la peur. Elle agit aux racines de la peur. C'est l'œuvre la plus profonde : du son de soi le plus profond. D'un don de soi ainsi réalisé qui agit comme pouvoir de la nature : en s'unissant dans la profondeur avec ce qui est déjà donné dans le corps. La convoitise est celle qui indique le chemin : la profondeur dans laquelle il faut pénétrer. Ou la convoitise qui se répercute comme une peur. Ne pénètre la profondeur, cependant, que ce qui a la force d'y entrer. La mesure de la force est sa capacité de résoudre autant de convoitise qu'en sollicite l'écoulement souterrain de la force en tant que peur. Mais l'opération est instantanée ou simultanée, la force étant à ce niveau la transformation de la convoitise. Le détachement est préparé par une donation qui est vouloir là où l'on n'avait jamais voulu. Un vouloir dans la corporéité ce qui a toujours mû le vouloir : et qui, une fois voulu, cesse d'être le support auquel on s'oppose ordinairement pour se ressentir. On s'y oppose toujours en s'y agrippant et, en s'y agrippant, on retient la force. Mais le vouloir dans la corporéité est de s'identifier avec le vouloir qui veut la corporéité : se saisir soi-même dans un tel vouloir : qui est mouvement adamantin de la pensée.

12

La retenue est la formation subconsciente de la peur. Le début de l'impuissance. L'impuissance est toujours désireuse et, par conséquent, opposée à sa propre tension même : ayant dans une telle contradiction la raison de son être. Le secret consiste à comprendre comment pour ce dont la force est de se donner, la donation ne doit pas être entravée. Le don de soi est un acte de la pensée, ou une image indialectique de la pensée qui laisse de l'autonomie au corps : à savoir à la moelle épinière. C'est l'action du penser pur qui ne se détermine pas en pensées, mais comme mouvement autonome puisant à l'énergie profonde du Je : par suite de quoi, le sentir et le vouloir se raniment de leur vie occulte. Le désintéressement profond de l'idée s'écoulant en eux, devient autonomie corporelle. C'est agir aux racines de la peur : après tout le sentir et le vouloir puisent à leur impersonnalité fondamentale. Le se-donner est préalablement expérimenté comme un événement imaginaire grâce auquel les événements sont immédiatement accueillis dans leur substance de lumière, étant d'habitude subis dans leur apparition suscitant attraction ou aversion. C'est entrer dans l'élément ignoré du destin. Entrer dans l'apparence. Ne pas être lésés par l'apparence, mais se frayer un chemin en elle, pour retrouver le courant intérieur de vie que dissimule chaque fait et qui est ordinairement refoulé dans chaque fait, comme ce que l'on redoute. Tout est vie à retrouver : dans tout ce qui semble contredire la vie, en contredisant en réalité la convoitise. C'est une vie qui attend de renaître au moyen de la volonté humaine, à tout moment, dans tout ce qui a lieu, dans tout accord comme dans toute opposition. C'est s'immerger dans la lumière du destin, en découvrant qu'il n'y a pas d'événement fatal qui ne soit pas le porteur d'une vie stellaire inconnue. S'immerger, pour devenir par soi agissant dans son propre destin. Pour que ce que le destin exige de merveilleux soit connu et, parce que connu, voulu. Étant déjà voulu dans l'essence. C'est ouvrir aux lignes de force de la destinée la voie à leur vraie manifestation. Qui est la rencontre avec la liberté avec la nécessité, dont surgit le miracle.

Accepter ce qui advient, de quelque façon que cela survienne, comme un signe à pénétrer pour connaître comment la vie demande à ultérieurement ressentie dans son tissu d'amour secret : c'est s'immerger dans le pouvoir créateur de la destinée.
S'ouvrir à la vertu créatrice du destin.

13

Cette ouverture de soi au destin, cet amour de la survenue des choses, parce qu'au travers de celle-ci l'esprit du monde vient à notre rencontre, la connaissance à laquelle nous aspirons, l'amour de l'être qui résume tout l'amour : cette immersion de soi dans le destin, qui n'est pas une acceptation résignée, mais qui consiste à se laisser pénétrer de sa lumière non substantielle : c'est le don de soi qui résout la convoitise et prépare le sens de l'expérience spagirique. Se donner ne peut pas être un effort personnel, ce qui est toujours un fait stérilement psychique, mais plutôt le profond désintéressement de l'idée. L'idée ramène toujours l'expérience à sa valeur finale et libère l'âme des drames étrangers au sens d'une telle valeur : elle ramène toute l'activité d'expérience à son contenu essentiel : qui est contenu d'éternité. Qui connaît le don de soi de cette manière, est libre : il peut contempler la corporéité comme un être éthérico-physique et laisser agir les puissances du dévouement qui se dissimulent en elle. Lesquelles ne peuvent enseigner à la pensée que ce qu'elles sont. Elles peuvent donc susciter le **sentiment** correspondant au don de soi. Le Je seulement, en tant que Je spirituel, connaît le don de soi et c'est tout le don de soi qui peut être expérimenté, en haut comme en bas. Le corps est déjà donné, parce que c'est ce don de soi réalisé. L'art c'est de le contempler donné. L'activité de la conscience ordinaire est le mouvement opposé au don de soi : elle converge dans la retenue. Laquelle veut pour soi convoitise, volupté et peur.

14

Le don de soi ne peut pas être le don de soi de la convoitise, mais bien du corps : qui n'est pas un mouvement de convoitise, mais son vouloir profond. Un vouloir profond auquel on est étrangers, comme à la vie à laquelle on s'oppose pour être conscients : en aspirant ardemment à elle en même temps, avec un mouvement spectral d'amour qui est la convoitise. Laquelle exige la vie et la contredit, l'évoque et la consume. Mais elle-même est mouvement de vie. Par suite de quoi, au sein de la retenue inconsciente est continuellement présente la possibilité de résolution de la retenue. Le vouloir profond du corps est la retenue dissoute. C'est le vouloir que, tout en étant étranger la conscience ordinaire, l'on parvient à contempler. Le contempler le rend actuel. Début de la conscience magique.

15

La solution de la retenue est la réalisation du vouloir solaire.

La réalisation de ce vouloir c'est le se-donner.

C'est un mouvement de la pensée, mais de la pensée qui sait s'immerger pure dans le monde. De la pensée pure, on retire le mouvement par suite de quoi on ne retient rien : ni dehors, ni dedans.

De la pensée, on apprend comment ne pas se cramponner à la sensation, comment la laisser être ce qu'elle doit être, et non pas selon la volonté de la ressentir.

Il n'existe pas de péché, sinon à cause de la retenue. qui opère inaperçue dans la conscience en se projetant, entre autres, dans la recherche d'une force ou d'une pureté abstraite qui confirment imaginativement l'état de nécessité.

Dans la contemplation de la retenue, on a la possibilité du don de soi le plus subtil : qui résout la retenue. C'est la non-égoïté de la pensée qui réalise en profondeur le modèle de son être pour l'autre.

Cette descente de la pensée vivante est sa rencontre avec le vouloir profond du corps.

C'est la contemplation d'un vouloir radicalement intime à la pensée vivante, tandis que dans le corps, c'est une forme tissée de vie.

Chez qui contemple, elle survient comme une vertu créatrice de la pensée.

16

La retenue est ce dont la résolution n'exige pas l'acte sexuel, mais la préparation méditative. Elle se mesurera dans l'acte sexuel, mais celui-ci ne sera pas nécessairement sa mesure : ni son accomplissement.

L'acte sexuel pourra être le fait de la nature purifiée, à qui l'esprit ôte les liens, les appels, les tensions : pour qu'il soit ce qu'il doit être. Ce qui ne conditionne pas la vie intérieure. Ce qu'un jour, par la plénitude intérieure, consumera sa nécessité, la rencontre d'amour tendant à être, avant tout, la rencontre musicale des âmes : au-delà du voisinage ou de l'éloignement des corps. La séparation ou l'union étant indifférente ; en entraînant avec soi la communion éthérique des âmes. Qui est le vrai rapport d'amour : le commencement du sentir céleste, vers lequel tend tout l'aimer humain. En ayant donc contre soi, telle une épreuve, tout le souffrir humain.

17

Le secret est la solution de la retenue à cause de l'aérité intérieure et la légèreté : qui est de céder à tout ce à quoi normalement on résiste parce que vaste et inconnu.

C'est se laisser pénétrer, sans résister, par ce qui semble apporter crainte ou douleur. La résistance étant toujours la résistance de l'ego à ce qui peut le libérer.

Celui qui s'abandonne n'est saisi par rien. Il est comme une porte ouverte à tout : qui accueille tout dans une infinité intérieure vide.

Il adhère à l'être de l'autre ou des faits : au mouvement par lequel il arrive à toucher la trame de son propre destin : qui est toujours une trame créatrice.

Celui qui s'abandonne se meut dans l'âme, indépendant de l'âme. Il ouvre en lui le passage vers l'être de l'autre, afin que celui-ci se manifeste comme jamais il ne peut se manifester : à partir de l'essence. De sorte qu'il grandisse.

On peut s'abandonner parce qu'on n'est empêtré dans aucun mouvement de l'âme. Par suite de quoi, les mouvements de l'âme s'orientent vers l'essence. Essence de l'être : qui peut se manifester parce que l'être s'abandonne.

Se donner c'est réaliser son propre être-essence de ce qu'on rencontre : se nier soi-même pour que l'essence de l'autre jaillisse. Qui est le vrai vivre : l'être (au sens d'exister, *ndt*).

Il y a une trame du destin dont le secret est l'acceptation intérieure : le s'en-laisser pénétrer.

L'abandon de soi à ce à quoi, normalement, on réagit. Il ne s'agit pas seulement de ne pas réagir, mais de se laisser pénétrer par la nécessité de l'être de l'autre ou du fait, en s'ouvrant au mouvement de cette nécessité, comme si c'était la nécessité personnelle.

En soi, c'est le processus de la lumière d'un pouvoir spirituel tendant à se manifester, par la voie de l'âme, comme destinée. Dans le cas où il ne peut pas se manifester par la voie de l'âme, il suit des chemins indirects, apparemment extérieurs : que sont les faits.

Celui qui s'abandonne, en s'ouvrant intimement au courant du destin, est libéré par les faits, parce que le sens intérieur de ceux-ci lui passe par l'esprit comme un éclair dans leur devenir : ou même avant.

Simultanément, il fait l'expérience secrète de l'apparition du monde : il parvient à percevoir la substance d'or et de lumière à la limite de toute entité sensible et sa vertu créatrice spécifique. Il sent affluer des formes créées la lumière dont elles naquirent : la lumière ensevelie ou endormie, s'éveillant dans la contemplation : aliment qui le fait enfin naître de son for intérieur, en le délivrant de l'oppression et de la crainte.

Et il comprend comment l'amour ne peut pas avoir d'autre aliment. Le dévouement à un être dans lequel on pressent recueilli tout l'amour du monde, ne peut que puiser à cette lumière. Le secret de l'amour entre deux créatures est cette nourriture : à la limite de tout ce qui est sensible.

Là où l'apparition s'appréhende comme un mouvement dans lequel on se meut sans le percevoir. Le percevoir, pour autant qu'il soit le percevoir pur, est l'Eucharistie : la communion du cœur avec le cœur des choses.

Le percevoir pur est l'abandon de soi : la non-retendue. Le fait de n'être pas enclin à la subjectivité, qui, en tant que subjectivité est amenée instinctivement à s'opposer. C'est la subjectivité qui s'anéantit dans l'objectivité, pour avoir vraiment son être.

L'objectivité du monde est contemplée comme une objectivité qui ne montre pas la puissance de son objectivité, mais qui est sur le point de la révéler : parce que cette objectivité est abandonnée à être. C'est la contemplation.

La laisser exister c'est la joie : car son être ce qu'elle peut être au-delà de la subjectivité et au-delà de la fixité dans laquelle le regard ordinaire la paralyse, est sa révélation de soi.

La laisser être est son devenir et le nôtre : un unique devenir. Qui dépend de l'abandon de soi : de ne pas être rappelé à sa propre vie du sentiment de soi, à la tromperie de la subjectivité transitoire.

Le dépassement de la peur de se perdre est le sens de l'abandon de soi. Parce que rien ne rattache, rien ne fascine, n'opprime ou n'intimide. Dans le décor de la conscience une telle libération se déroule en devenant un nouveau destin.

C'est rencontrer le monde, parce que l'on ne s'est pas arrêtés à ses propres réactions au monde.

On ne peut rencontrer que ce que l'on ne craint pas. Mais dans la mesure où elle est connue, la peur doit être éteinte : ce qui sépare le sujet de l'objet et à cause de quoi l'objectivité, en tant que réalité extérieure, attire, meurtrit ou blesse.

La fixité de l'apparition du monde est la forme prise par la peur de l'objectivité du monde.

Cette objectivité à présent, on l'abandonne à son mouvement intérieur : pour percevoir ce dernier, on n'intervient pas.

Qui n'intervient pas, contemple. Qui contemple, s'abandonne. Qui s'abandonne, retrouve la profondeur. En retrouvant la profondeur, il dissout la retenue.

Qui s'abandonne, ne fait rien pour s'abandonner : il laisse seulement exister cet être qui est déjà abandonné en soi, ne connaissant ni tension, ni altération.

S'abandonner c'est devenir une pensée du monde. Devenir corps de pensée pure, dans laquelle l'âme disparaît. Être une pensée, non pas de soi, mais du monde : un contenu du monde qui s'enfonce dans le monde, qui s'absorbe jusqu'aux racines du monde.

S'abandonner, qui est être ce qu'on est, parce que le support est ce que l'on a comme support, et non pas comme identification.

Ce n'est donc pas le « s'abandonner du corps » mais plutôt s'abandonner **dans** le corps (soulignement du traducteur, *ndt*) : parce que le corps est déjà abandonné. Il est toujours abandonné. C'est l'abandon qui ne peut être que vu, il n'exige pas d'être réalisé.

L'abandon de soi est la simplicité de l'être : en se retrouvant. C'est l'être qui laisse son altération, en ne se détachant pas, mais en se reconstituant lui-même, parce qu'il peut affronter ce qui l'altérerait avant : et qui ne peut plus l'altérer.

Toute l'œuvre est œuvre de la pensée pure. C'est la scène qui est préparée au plus profond de l'âme. La conversion de la convoitise et de la volupté, le dénouement de la retenue, sont préparés dans la méditation.

L'expérience est celle du mouvement originaire de l'âme dans laquelle l'imagination pure a pénétré le tissu de la convoitise et le sens de la retenue.

VII — L'axe de lumière. La sagesse spinale.

1

La solution de la retenue est la restitution initiale de la vie au centre d'où s'écoule la vie : le cœur. Le penser, en devenant lumière du vouloir, trouve ses forces profondes en se dégageant de l'enchevêtrement du sexe. Ce sont les puissances terrestres du vouloir que l'on expérimente dans l'agilité des membres, comme une indépendance vis-à-vis du système tronc : dans le cas où l'ascèse soit la vraie.

L'indépendance vis-à-vis du tronc et l'aisance des membres sont, pour celui qui médite, la possibilité de réunir ces puissances à leur source. Dans le cœur, elles retrouvent en effet le rythme d'origine, c'est pourquoi elles peuvent revenir au sexe en libératrices, pour en remonter avivées de nouvelles forces, encore y revenir et encore remonter en tant que vertus régénératrices angéliques.

La solution de la retenue est le commencement de la paix silencieuse : l'être existant comme être du Je. C'est l'écoulement de la lumière le long de l'axe corporel : lumière d'en bas qui peut agir comme lumière d'en haut.

Le ruissellement d'une telle lumière est le sens de l'autonomie de la moelle épinière : à laquelle est restituée l'indépendance par la cérébralité, qui virtuellement lui est propre. C'est pourquoi elle revit selon la sagesse de sa structure originelle.

Se rallume de la lumière que la conscience éteignit pour se faire auto-conscience.

De l'auto-conscience, à présent, est ressuscitée la lumière.

2

Le courant libérateur est stimulé par la convoitise encore inconnue ; mais c'est également sa découverte de la convoitise dans le tissu subtil de la corporéité.

La convoitise plus secrète mérite d'être perçue : elle apparaît nature, mais n'est pas nature.

On parvient à détacher de l'âme le système de la volonté, au point d'en percevoir l'autonomie et le pouvoir d'impersonnalité : qui est le pouvoir d'être sans supports, comme si c'était le Je.

C'est l'impersonnalité qui tisse la vraie vie de l'âme et que l'ascète commence à expérimenter dans la pensée comme une particularité de la force-pensée. Il peut la contempler comme un courant indialectique et objectif coulant dans les membres : un processus dynamique suprasensible présent dans chaque mouvement des membres, mais ignoré : possédé seulement comme image ou sensation abstraite, mais apportant en soi la plus grande force de vie que l'être humain peut faire naître.

Le premier mouvement est la contemplation de la force : qui est la contemplation de soi, d'autant plus profonde qu'elle est plus immobile : l'immobilité étant ce en quoi la force meut. La possibilité de contempler le non-sensible, l'idée : l'identité du mouvement avec ce qui le meut. Le principe de la force.

Qui peut se contempler lui-même, en étant délivré de la sensation de soi, non-conditionné par son être propre, fait l'expérience de la haute libération : qui opère dans le vouloir profond.

Il peut voir le corps fondé sur sa base microcosmique : ferme parce qu'il enfonce ses racines dans l'infinité des forces qui étayent le monde.

Il faut, par exemple, que celui qui s'assoie, s'assoie vraiment, en laissant l'être corporel, selon son exigence propre, reposer sur ce qui le soutient : pour qu'il trouve le fondement qui le fait être.

C'est le corps qui se retrouve par lui-même : son se régir selon le désintéret élevé de la pensée.

Personne ne s'assoie vraiment. Qui s'assoie s'abandonne pour que le courant du vouloir s'écoule comme repose des membres. Par suite de quoi l'épine dorsale est vraiment son axe.

Le corps est œuvre des Dieux : il est donné à l'être humain pour qu'il y retrouve les forces et vertus qui ont opéré à sa formation. Les forces de la Terre sont actives dans la structure du corps, en l'édifiant si elles sont dominées par le rythme des étoiles, en le détruisant si elles sont abandonnées par un tel rythme.

Dans la pensée libérée, l'être humain connaît la vie qui édifie le terrestre : la vie qu'éteint la pensée rationnelle. Dans la pensée vivante, l'être humain connaît la synthèse du rythme des étoiles avec l'énergie tourbillonnante de la Terre, dominée.

3

La nature détient le secret de la force : la nature où est scellé le mystère des mondes et coagulé l'apparaître, tel un silence de la musique des sphères.

Comme l'apparaître minéral.

L'homme procède à partir de l'esprit, et il peut le savoir au cas où il retrouve les chemins de la connaissance ; mais le secret d'être des hommes — les hommes qu'on n'est pas encore — c'est de s'immerger dans l'esprit de la Terre.

Vue comme matière, la Terre est inconnue à l'être humain, comme ce qu'elle n'est pas. Le monde des sens est inconnu à l'homme, parce qu'il ne le pénètre pas avec l'esprit. La matière inerte des matérialistes n'a jamais existé : mais son inexistence consacrée est la raison de la maladie et de la mort. Parce qu'il n'y a de matière que pour l'esprit : et la matière vue et pensée est déjà l'esprit qui la pénètre : sans le savoir.

Tel qu'il est, l'être humain est déjà immergé dans la Terre : mais, dormant, il est dominé par l'être terrestre qu'il pense dans l'âme, en absorbant sa lumière : pour une ombre aspirant ardemment à s'imprégner de lumière : pour reluire comme une ombre, en éteignant la lumière, en faisant vivre son reflet mort : qui se fait instinct, dialectique.

La conscience minérale est le domaine d'édification de la conscience magique : pour autant que la lumière puisse y allumer la vie qu'elle libère en rencontrant la ténèbre sans mourir en celle-ci : qui est l'acte du vouloir vivant.

La nature détient le secret de la force, pour autant que l'on s'abandonne à elle, qu'on se laisse saisir, sans être éteint par elle. L'être éteint est le sentir subjectif asservi à la nature : dans lequel est interrompu l'écoulement de la lumière. Une interruption de vision dont jaillit l'expérience extérieure du temps qui évère (fait acquérir vérité à, *ndt*) l'apparaître.

La ténèbre minérale est le secret de la profondeur de la lumière, en étant ce que celle-ci doit pénétrer pour s'allumer de la vie sans laquelle elle ne peut être lumière de la Terre.

La ténèbre minérale, qui ne se résout pas en lumière, est l'aliment de la convoitise ou de l'aversion. Mais c'est la dialectique indestructible, se multipliant en formes infinies, s'élevant à la logique ou à la métaphysique, revêtant la forme d'ascèses antiques ou de science progressante. C'est la dialectique ou l'abstraction ou la discursivité de l'ego, incarnant constamment la ténèbre qui naît de la « terrestrité » pour devenir lumière. Elle ne pourrait naître autrement. La naissance étant la possibilité de la lumière, à chaque fois perdue : le secret de l'abandon de la ténèbre et de l'apparaître.

4

Le connaître c'est connaître la dialectique comme forme d'instinctivité, jeu de la nature à travers l'être humain.

À un moment donné, la tâche de l'ascète c'est de réaliser l'être indialectique de la pensée : la vérité étant la lumière de la pensée avant sa mort comme processus dialectique.

Le vouloir en tant que pensée s'unit au vouloir de base de la nature, mais il le rencontre comme vie sous-sensible ou force fondatrice du corps, dans laquelle confluent des intelligences des mondes passés : au mouvement desquelles s'ouvrir c'est transcender l'ego.

Seul le langage des étoiles, audible au plus profond de l'être corporel, libère des entraves de l'ego. La pensée voulant s'immerger dans le secret de la force originelle et connaît son mouvement propre dans le sensible : elle se perçoit comme force formatrice de révélation des lumières et couleurs du monde.

Ce qui est voulu par les mondes devient expérience du vouloir pensant, dont le mouvement, par acte de liberté, s'identifie avec le mouvement de ceux-là. C'est la perception des forces structurant le corps. C'est pourquoi cette image du corps est libérée de la réflexivité abstraite et ravivée de sa lumière.

Ce sont des forces transcendantes qui se manifestent dans la corporéité, en ayant la limite de celle-ci comme élément de leur jeu, pour que leur jeu surgisse comme mouvement du Je, qui dépasse la limite : qu'elles soutiennent, mais ne subissent pas. D'où l'œuvre du Cosmos se poursuit dans le mouvement du Je.

L'âme de l'homme est le secret du monde : pour elle, la rencontre du Ciel et de la Terre devient un événement de volonté et de conscience.

L'immersion de l'esprit dans la Terre, c'est le secret de l'Initiation que les temps nouveaux exigent d'ascètes capables de vivre, selon les exigences du présent, l'impulsion spirituelle originelle.

C'est le sens ultime de l'être identifié au sensible : la possibilité de comprendre la fonction spirituelle des sens dans l'expérience terrestre de l'âme : fonction formatrice par vertu de laquelle l'homme peut donner vie à l'esprit de la Terre : il peut expérimenter la matière qui, considérée comme matière, n'est que morte abstraction et non vêtement de l'esprit.

Le monde des sens est encore inconnu à l'être humain parce qu'il ne connaît pas la pensée avec laquelle il pénètre en lui et dont le monde sensible surgit à lui comme une image : qui lui paraît

« matériel » ou dépourvu d'esprit, parce qu'il prend comme contenu la forme, en s'empêchant de pénétrer à travers celle-ci le contenu : qui est le vrai monde sensible.

La vision « matérielle » ou positiviste du monde est le mythe des réalistes naïfs ou des visionnaires de ce temps-ci, incapables de se rendre compte de la manière dont ils perçoivent le monde et de voir la contradiction d'une construction d'un monde privé d'esprit, à savoir d'un monde qui n'existe pas, au moyen des autres activités de l'esprit.

Dans l'activité des sens, l'esprit peut être saisi comme une vie, dans le cas où l'on ne s'est pas payé de la vision sensible immédiate dans laquelle l'esprit commence à surgir comme une réalité : une possibilité qui s'offre dans ce temps-ci, ce temps étant celui de la plus grande identification de l'âme de l'être humain avec le sensible.

C'est l'époque dans laquelle la libération de la profondeur de la Terre peut commencer, pour autant que l'esprit connaisse son écoulement dans les contenus sensibles et sa force radicale : à condition que les diverses suggestions modernes ou anti-modernes n'accablent pas le chercheur. Ce qui peut être libéré se dissimule dans la perception sensorielle et dans la résonance intérieure de celle-ci : dans l'activité de représentation. C'est la secrète substance de vie toujours affleurant et s'évanouissant : la guérison de tout mal et de toute obscurité, proche de et inhérente à l'être humain comme la respiration, et pourtant inaperçue de lui, à cause d'une insuffisance de conscience. Ou bien de logique.

Ce qui peut être libéré dans la convoitise se libère dans la pensée : parce que la convoitise est la résonance de la pensée brisée ou réfractée par la cérébralité : la réflexivité qui empreint le sentir et le vouloir.

5

La convoitise est ce qui autrefois pouvait être identifié et connu par l'ascète. Aujourd'hui, c'est ce qui ne se connaît pas et, inconnu, devient même une détermination spirituelle.

Elle ne se connaît pas parce qu'elle peut être pénétrée seulement grâce à la perception de la structure typique de l'être humain de ce temps et à l'ascèse qu'elle exige.

La convoitise peut être connue comme l'élément de la force dans la profondeur de la Terre. Au moyen du pur percevoir qui réveille le suprasensible dans le sensible et le restitue comme tissu de l'âme, la convoitise recommence, suite à une conversion non perçue, à couler dans le lit de sa force.

Elle redevient vie de l'homme : qui ne sait pas encore qu'il l'a perdue. Il le sait au moment où il la voit renaître : renaître en opposition à sa mort.

Il sent la mort quand la vie est sur le point de renaître et il peut s'en apercevoir pour autant qu'il soit immergé dans sa mort : qu'il soit tombé amoureux des formes de la mort. Assujetti à la pensée morte, dans le ressentir mourant : dans la convoitise.

L'homme est vécu par sa vie, il ne la vit point. Il lui est étranger parce qu'il n'en a que les sensations : dans lesquelles la vie meurt, en devenant écho, dépouille, signe d'ego de la vie.

Ce qui en tant que écho, dépouille, signe d'ego de la vie résonne en l'être humain, l'exalte et le fait souffrir et jouir, n'est pas la vie. C'est seulement l'image abstraite, l'apparaître se faisant sensation, dans laquelle la vie est utilisée par les forces qui s'éveillent pour la mort de la vie. Des énergies de mort se servent de la vie sans pouvoir l'expérimenter comme vie, mais en s'activant tandis qu'elles la soumettent à leur propre capacité de la détruire. Et c'est la convoitise.

La convoitise, dont on saisissait la formation et le sens dans les temps anciens : qui était vue lorsque la vie était perçues dans la structure corporelle, dans la nature et dans l'histoire : qui ne peut plus être vue et reconnue à présent comme destructrice de vie, en étant devenue identique à l'existence sensorielle.

Ce que l'homme appelle vie n'est que son rêve : c'est le tissu de ce qu'il rêve, imagine et pense.

6

La convoitise qui pénètre les limites de l'âme est la nourriture de l'ego.

L'âme de l'homme, pour le moment, n'a le sentiment de son être que dans l'empiètement de la convoitise. Mais la convoitise est justement telle qu'elle passe les bornes.

La convoitise se rectifie si on la replace dans le lit de son énergie : si l'âme reste l'âme en se ressentant elle-même : et non pas en s'identifiant au mouvement de la convoitise. Alors l'âme perçoit celle-ci. Elle la libère en s'en libérant, par suite de quoi son être surgit en elle : libéré de l'aversion et de la peur, du sentiment de culpabilité et de la honte cachée.

La honte devient honte devant sa réalité propre et le monde spirituel : elle cesse d'être la souffrance de manquer aux normes du paraître, ou la honte de ne point se conformer aux conventions humaines. Elle devient au contraire un malaise de ce que réellement l'on pense, ressent et veut : parce qu'on y découvre l'aversion radicale pour tout. Un aversion qui est convoitise.

On croit aimer ce que l'on convoite : alors que ce que l'on convoite, en réalité, c'est ce que l'on contrecarre. La tâche c'est de descendre dans la profondeur au moyen de ce qui, indépendant de la ténèbre, a la force d'y descendre, parce qu'il peut la pénétrer, en étant pouvoir de résolution de l'obscurité.

Un acte d'amour c'est de connaître la convoitise, lui suspendre toute adhésion pendant qu'elle se manifeste, en conserver la substance dynamique, la pénétrer d'une pensée-force, ou bien, non pas de dialectique mais de lumière fluide, jusqu'à percevoir l'anxiété dont elle s'alimente et s'exalte. L'anxiété perçue est l'amour qui se dégage de l'obscurité, l'aversion secrète qui est sur le point de se métamorphoser en offrande, le pouvoir du dévouement qui est sur le point d'avoir son objet.

On enflamme la lumière de l'amour, pour autant que l'on convertisse l'anxiété courante de la convoitise en une convoitise qui ne demande rien en soi : une convoitise qui s'exprime elle-même au-delà de la retenue, en voulant un autre objet, ou bien ce qui peut être convoité réellement. La convoitise effectue alors son mouvement propre selon le principe dont elle procède : elle devient pouvoir terrestre de l'esprit. Dont le pouvoir céleste doit devenir terrestre.

C'est la convoitise voulue à l'intérieur de la convoitise, au moyen de la force qu'elle sollicite envers son objet.

C'est faire du courant de la convoitise le véhicule de sa libération objective : sens ultime de sa révélation : continuellement paralysée dans la retenue, de laquelle la convoitise persiste.

La convoitise qui meurt est la mort de laquelle éclôt la fleur de vie, comme s'avérer du rêve qui s'est emprisonné dans la convoitise, en confirmant la perte de l'amour céleste auquel il aspire ardemment.

7

L'autonomie de l'axe spinal est le véhicule de la lumière qui pénètre la profondeur et l'obscurité de la convoitise, en animant simultanément le vouloir qui veut autonome et le sentir qui ressent autonome. Et le sentir est le vrai sentir, parce que le vouloir est le vrai vouloir.

Leur syntonie de profondeur est le mouvement objectif de l'amour immortel : qui, en jaillissant ne peut pas ne pas jaillir en l'être aimé. c'est pourquoi la convoitise est résolue dans l'amour qui exprime entièrement son mouvement. Auquel tend toute la peine humaine.

Une possibilité qui s'offre grâce à la méditation. Un résultat de la pensée qui s'effectue dans le penser, pour autant qu'à un moment déterminé, il sache n'être que pensée : une pensée sans objet.

Énergie-pensée, en dehors des contradictions, se réalisant d'abord comme pensée de quelque chose qui, dialectiquement épuisé, se tient comme un signe incontestable du monde incorporel : dans lequel l'âme discerne son être propre.

En tant que force-pensée, elle afflue du monde dans lequel elle prend naissance. Elle afflue sans objet, comme elle affluait auparavant seulement pour l'objet ; mais elle a pour cette raison une autre possibilité de relation aux objets : elle peut être enfin pensée-essence de l'objet, et non l'empreinte inanimée de celui-ci. Elle en est l'essence, recherchée en vain dans la pensée dialectique : l'essence qui se perçoit comme une vie : le premier mouvement de la vie qu'il soit possible à l'être humain de percevoir.

Dans son écoulement, cette pensée vit de la vie, qui s'altère ordinairement en convoitise, et elle rayonne la vie comme une lumière de l'âme : à la rencontre de laquelle peuvent aller de profondes forces formatrices qui s'offrent à elle comme pure substance de chaleur. Chaleur que cette lumière est dans son essence.

Ce qui naît de la chaleur originelle est une lumière qui, dans l'âme secrète de l'homme terrestre, retrouvera sa chaleur : en devenant force d'amour sur la Terre.

La convoitise non retenue (préservée, *ndt*), redevient pouvoir immédiat du vouloir : qui libère tronc et membres des enchevêtrements de l'ancienne inertie de l'âme. C'est pourquoi les membres s'animent d'un mouvement de spontanéité magique : ils se font véhicule d'une expression directe du courant du vouloir : dans lequel l'homme connaît une forme de mouvement de la pensée-univers. Dans laquelle il opère avec son être libre.

C'est la floraison d'une conscience qui, pour exister, n'a pas besoin de s'opposer au monde, elle n'exige pas d'éteindre la vie. Elle commence en effet à être, elle, la vie : puissance qui ne relève pas de l'ego, qui se donne et s'épanche, en étant une en tout être, selon des myriades de formes. La vie qui n'est jamais conscience.

Un tel don de soi et épanchement est l'écoulement de la lumière le long de l'axe spinal. La conscience cesse de démolir les forces de vie parce qu'elle s'amplifie en s'identifiant à leur mouvement, en initiant la vraie expérience de l'âme : qui, ordinairement, ne se donne pas en révélant seulement l'expérience animique du corporel, et non de l'âme.

L'axe de lumière touche l'obscurité radicale quand il pénètre le germe de la convoitise, dans laquelle son pouvoir rayonnant originaire est attiré par sa propre destruction : sa mort devenant l'aliment de l'aversion et de la peur.

De l'anéantissement desquels, en tant qu'anéantissement de la mort de la lumière, qui est un mouvement plus profond de la lumière, se libère l'amour pour le monde.

8

La peur se dissout quand on saisit le jeu de son intensification à partir du néant et ce néant se pense pour ce qu'il est effectivement : néant. L'art revient à la pensée qui, par subtilité et insaisissabilité, ne se laisse pas égarer de son mouvement libre : toute image, tout doute, toute contradiction, naissant comme déviation inconsciente de son mouvement.

La peur se dissout, en devenant courage de contempler l'objet de la tension : de se perdre en lui. C'est le don de soi de la tension à ce pour quoi elle est tendue. De la tension, le mouvement est inversé. Mais c'est le don de soi, en tant qu'écoulement de la force axiale de la lumière.

Le don de soi du corps est l'être du corps : qui n'a pas besoin d'impulsions de l'âme pour être ce qu'il est en tant que force nue. Toutefois, il faut le recueillement de la vie de l'âme pour que le corps soit abandonné comme une image à contempler : de sorte que, comme image, son mouvement soit vu.

L'autonomie de la moelle épinière est la vie qui se détache de l'âme et libère l'âme. C'est la vie axiale du corps dans lequel s'écoule l'infini de l'esprit : vers la magie du fini.

Mais lui sont nécessaires tout le courage et tout le don de soi, l'oubli de soi et l'extinction du dialectique : réalisables seulement grâce à l'absorption de soi dans la solitude de la pensée. Elle a besoin d'un être qui s'écoule comme être de l'infini : pour pouvoir s'immerger dans la terrestrité. Il lui faut un être qui puisse descendre dans la profondeur illimitée en ayant, en soi, le pouvoir de l'identification illimitée. Il s'identifie, en effet, en restant lui-même, et même en se retrouvant lui-même.

Cet être est contemplé : c'est l'animation autonome de l'axe spinal.

C'est la descente de la lumière et sa naissance comme vie : une vie que l'être humain doit encore connaître : une réalité que l'homme possède encore à peine comme nom ou comme image.

9

Le don de soi n'est pas un se-vouloir-donner, mais un être de la corporéité selon son mouvement, qui est l'esprit : mais pour autant que l'esprit, désenchanté de toute inhérence corporelle, agisse en tant que sujet pur. Alors il manifeste le maximum de son désintérêt dans la corporéité : il peut vraiment connaître son propre être physique.

Le corps, abandonné à son être, grâce à la pure pensée, se réunit avec la lumière qu'il a en lui ensevelie : il la rappelle à lui et s'ouvre à elle, de sa propre vertu.

L'être du corps tend à reposer au fond de sa substance créatrice, sans jamais pouvoir la rencontrer, parce que la rencontrer ce serait son immortalité : en en pouvant la rencontrer que dans le sommeil et la mort. À présent, par conséquent, est éveillé en lui le pouvoir de lumière qu'il ne peut rencontrer que dans l'expérience du sommeil et de la mort : puisque sa mort est l'éveil de sa forme immortelle, une fois consumée l'illusion de la vie.

L'être du corps est l'esprit qui se laisse saisir par les puissances de la minéralité. Pour pouvoir les saisir et pour pouvoir opérer avec le pouvoir par lequel il les saisit, le jour où il naîtra en tant que pensée vivante : à laquelle la pensée abstraite est un véhicule initial.

La minéralité dominée par les êtres gardiens de la ténèbre terrestre, est saisie par l'esprit dans les différents règnes de la nature, pour que naisse la forme de l'être humain. Mais l'esprit appréhende à condition d'être appréhendé : il opère dans la minéralité à condition d'en accepter à ce niveau la conscience léthéale [rapport au Léthé ou fleuve de l'oubli, *ndt*] en parvenant chez l'homme à élaborer l'organe physique au moyen duquel réaliser la forme de son être éveillé dans la minéralité.

Le cerveau, en effet, n'est pas un organe de l'esprit, mais bien de la pensée, dans laquelle l'esprit limite sa propre lumière jusqu'à ce que l'instant reflet de la pensée — dans lequel l'homme réalise la conscience de soi — l'éteigne. Mais, dans un tel instant de conscience de soi, l'homme a l'occasion de se réunir à l'esprit quand il le vit selon la direction dont il arrive et non selon celle à laquelle il s'identifie de manière contingente.

La forme de l'être humain que l'esprit élabore, ne se révèle pas pour qu'il relie l'âme à elle et y identifie l'âme, mais pour qu'à travers elle, tout en ne s'identifiant pas à elle, il puisse un jour la contempler.

Non pas la contempler comme la forme de l'esprit, mais comme une forme par l'entremise de laquelle l'esprit peut résonner. À partir de l'observation de la forme corporelle, on peut déduire l'esprit de manière abstraite, mais on ne peut pas remonter à lui : car on ne peut se joindre à lui qu'au moyen de la contemplation de la forme. Tandis que la simple contemplation de la plante et du minéral peut révéler leurs contenus suprasensibles à qui dispose de l'activité du percevoir dans toute l'intégrité de son mouvement.

La minéralité est l'esprit paralysé dans son activité de résonance : le son originel inversé. Mais les formes visibles de la vie ne sont pas l'esprit renaissant, mais bien l'esprit qui descend encore plus dans la minéralité, jusqu'à pouvoir se construire en l'être humain l'instrument pour se résonance

au niveau de la minéralité. Pour que dans la parole, en revivifiant la pensée, l'esprit s'écoule comme force de résurrection.

L'esprit n'est pas l'activité de résonance de la minéralité : il n'est pas le monde minéral, ni le végétal, ni l'animal, ni l'humain, mais, au contraire, l'être qui se nie en eux : en parvenant chez l'humain à la négation totale de soi.

L'esprit est l'activité de résonance de la minéralité, ouïe. Mais l'esprit peut s'écouter lui-même pour autant qu'il connaisse la négation de soi au fond de la minéralité. Chez l'être humain, une telle négation est achevée : à cause de cela, l'esprit, par son entremise, peut surgir au-delà de la négation jusqu'à se réaliser en tant que vie au sein de la minéralité, ou esprit de la Terre. Ainsi la minéralité, dominée par l'esprit en dehors de la Terre, est pénétrée par l'esprit dans la Terre : mais par un esprit qui connaît son propre anéantissement à cause de la Terre.

La pensée abstraite est l'anéantissement dialectisé. L'esprit renaissant de l'anéantissement commence par remplir de contenu matériel son activité naissante : il pense la matière au moyen de sa supra-matérialité renaissante.

Alors que son anéantissement s'effectua progressivement en étant accompagné du souvenir de son essence supra-matérielle originelle — réfléchi dans les traditions, révélations, religions — sa renaissance de l'anéantissement qui est réalisée, qui est le degré le plus élevé réalisé par sa vie sur la Terre, s'est produite dans le signe de la matérialité. Initialement, l'être humain a dû donner un contenu physique à sa vie supra-sensible naissante : il rempli de perception sensible sa première fore de conscience suprasensible : qui, en s'ignorant elle-même, risque de consacrer, au moyen de son activité, ce à quoi elle donne forme comme une négation de soi. De cette façon, la vie retrouvée de l'esprit perd l'élément de la vie dans le monde terrestre dans lequel il commence à affleurer.

La vie n'est que ce qui peut vivre à partir de celui qui l'émane : ce n'est pas ce qui s'abstrait des formes de la nature, mais ce à cause de quoi ces formes surgissent comme des images ou comme des pensées : les images et les pensées étant la lumière réfléchie par la Parole originelle, le signe de la spiritualité paralysée dans son activité de résonance. La vie sur le point de renaître comme Verbe, mais arrêtée dans son écoulement par la conscience de l'ego.

Le Verbe est la force qui peut se manifester comme l'afflux axial de la lumière : dont la source immanente est le creuset du cœur.

10

Le courant de la force veut une corporéité qui ne s'oppose pas. Mais la corporéité n'est pas connue, elle n'est pas contenue à l'intérieur d'une limite que l'on aperçoit. Son opposition est normale en tant que base de la conscience : comme telle elle n'est pas observée.

L'opposition en s'éteint pas, au contraire elle devient tension du tronc, retenue. Mais ce n'est pas l'opposition du corps, mais bien celle que la conscience crée à elle-même au moyen du corps.

L'art c'est de ne pas s'opposer, pour autant que l'on observe l'être opposé, l'être tourné contre sa propre force, à cause de la corporéité. L'art c'est de découvrir que le système du tronc veut, s'efforce de vouloir, se tend ou se contracte, en convoitant ou en contrecarrant quelque chose ; en réalité en bloquant la force.

Ici, il faut ne rien vouloir, pour que s'exprime le plus grand vouloir : laisser le tronc à sa paisible autonomie qui est son pouvoir de relier le Ciel et la Terre.

Le tronc, abandonné à son autonomie, est l'instrument de l'éternité : le véhicule vertical de la hauteur et de la profondeur : de la stabilité qui fonde la contemplation et la radiance d'amour.

On peut découvrir que la corporéité du tronc n'oppose pas la tension, mais bien son être animique [psychique ou mieux, « d'âme » *ndt*]. La corporéité du tronc est toujours prête à conduire la lumière incorporelle. Il faut seulement éteindre l'âme.

L'âme éteint la ténèbre de l'âme. Mais la ténèbre qui s'éteint, c'est la nouvelle vie qui naît. Il faut atteindre le zéro, le calme, la non-volonté, pour que la corporéité du tronc réalise son être. En un tel lieu, vouloir quelque chose, cela n'a pas de sens. On doit seulement apaiser le sentir. La pensée une fois recueillie, la subtile tension du sentir s'apaise : on la fait s'évanouir. Lui succède le sens abyssal de l'impersonnalité, pour lequel, là, on ne veut rien, on cesse de vouloir quelque chose et l'on s'abandonne à son être propre qui ne veut rien. La sagesse du dos, c'est d'être vraiment un dos, et non une bosse animique. Un tronc, qui est selon sa forme originaire et repose dans une telle forme, sans rien exiger.

11

L'art c'est de laisser être le dos selon sa pure corporéité, sans presser sur lui : en se laissant enseigner par l'échine le repos naturel, l'être seulement vie corporelle et son identification avec la vie. Celle-ci ne s'oppose à rien, parce qu'elle ne veut rien, le vouloir étant son pouvoir inépuisable, mais non son mouvement. Seul le calme est sien, l'immobilité est sienne : c'est pourquoi elle accueille l'Univers en elle. L'Univers qui tend à y exécuter les arpèges de sa musique : dont renaîtra le tissu des rêves renaîtra pour l'être humain comme une substance tangible de vie : la réalité qu'il rêve. Le tronc vit comme l'Arbre de la vie : il attend de fleurir un jour.

12

Le tronc se limite à être. Mais cet être est son autonomie vis-à-vis de courants du penser, du sentir et du vouloir. : devant la vie de l'âme, ceci est le secret de sa puissante coopération à la vie de l'âme. En perdant la tension de l'âme, le tronc se place immédiatement dans la forme intérieure qui lui était propre autrefois, quand il était une forme de l'arbre de vie. Le tronc, dans le cas où il a de l'autonomie, est le porteur de la puissance dynamique du repos en soi. C'est ce qui a déjà en soi le fondement, et c'est pour cela qu'on peut le laisser à lui-même. Cette base est le dos et le thorax : le domaine du sentir lumineux dans lequel la vie peut devenir perception : la première que l'être humain puisse avoir de la vie. Et c'est l'amour qui irradie dans le monde. L'autonomie du dos c'est l'indépendance vis-à-vis des inquiétudes personnelles : le fondement de la quiétude dans laquelle le vouloir peut vouloir personnellement comme une puissance impersonnelle magique. Le tronc est laissé à être par l'ascète seulement quand celui-ci sait percevoir l'élément de vie du penser, du sentir et du vouloir : égaré dans le processus ordinaire de la conscience. L'autonomie du dos est le véhicule de la liberté illimitée : parce que l'on se promène, délivré, dans le monde et l'on peut enfin connaître la richesse du monde. C'est l'agir du tronc selon sa structure occulte. Et c'est comme si le divin opérait. Le tronc est le tronc de l'Univers. Qu'il ait son autonomie, en tant que tronc de l'Univers, c'est la prémisse d'une vie magique. On se promène dans le monde, libérés, capables du plus grand désintéret, tendant à comprendre le réel, en étant conditionnés par rien ; mais pour cette raison, capables d'amour intense.

13

La sagesse du dos est le silence du lieu médian. Le silence qui ne doit pas être touché, qui ne doit pas être altéré, parce que, par son entremise, le lieu médian est ouvert au Divin.
Ce silence, on le reconnaît et on le laisse affleurer, parce qu'il y est déjà : on ne doit pas présumer qu'on le crée. Ce que l'on peut influencer ce n'est que le silence mental.
Le silence est le tissu intérieur du lieu médian, non pas potentiel mais actuel. Il ne doit pas être créé, mais seulement reconnu et laissé tel qu'il est.
Doit être reconnu et laisser tel qu'il est ce qui existe déjà : ce qui à partir du sang à proximité du cœur se transforme en éther de vie par la grâce du Logos.
La sagesse du tronc est l'écrin de la transformation : être présence ou pur témoignage. Son autonomie est le silence du lieu médian.

14

Cette sagesse, la connaît qui connaît la mansuétude et la patience. Qui laisse le tronc s'abandonner à ce que la patience lui demande. Car une telle patience confère le calme stable : le calme dans lequel opère le Logos.
Ne pas supporter ce qui demande à être supporté, empêche l'écoulement de la lumière axiale du tronc. Elle s'écoule quand le tronc repose dans l'acceptation profonde de tout ce qui provient du destin : qui est une résolution du destin. Elle s'écoule quand on est capable d'accepter l'inacceptable.
Quand on a pu comprendre le sens de porter sa Croix, on est prêt à accueillir, sous forme d'amour, le sens ultime du monde.
Le tronc est le lieu de la Croix dans lequel la lumière inférieure et la lumière supérieure de la vie se rencontrent pour redevenir rythme créant.
Dans le tronc, c'est le « lieu médian » qui doit être laissé, il ne doit pas être touché, ni par le penser, ni par le vouloir. La vie de lumière surgit inaperçue de sa ténèbre dissoute et rayonne par vertu propre. Elle ne veut pas être touchée, elle ne veut pas être ressentie.
Son mouvement enseigne comment, un jour, elle pourra être rayonnée.

15

La méditation et son mouvement dans le corps animique [psychique, *ndt*] ne doit rien toucher du dos : c'est-à-dire rien de la respiration. C'est à cette condition, seulement, que les courants de la méditation agissante s'unissent avec la trame secrète du sentir au lieu médian.
Le tronc acquiert son autonomie parce qu'il n'est pas touché par ce qui se déroule dans l'acte méditatif. Mais ce qu'accomplit celui qui médite, dans sa résonance inaperçue au-delà des seuils de la conscience, s'accorde avec la vie céleste du sentir : qui devient un sentir humain.
Celui qui réalise cette intangibilité du lieu médian, reçoit d'elle l'amour qui n'a pas de limite : amour pour l'autre, pour le monde. Il aime en substance et de ce lieu lui parvient la force d'aimer encore au-delà : au-delà de la limite que l'humain, en tant que tel, assigne [*pose, ndt*] à l'amour.

VIII — Les forces de la méditation.

1

L'expérience intérieure n'est vraie que si elle se déroule selon les lois du monde spirituel, et non selon une discipline significative d'une culture qui, en soi, a repoussé l'esprit. Elle n'est vraie que si elle se déroule indépendamment des catégories corporelles ; en dehors de ce qui se perçoit comme corps, ou bien en dehors de la psyché : grâce à ce moment vivant de la pensée qui est la naissance de toute certitude dans l'expérience du monde. C'est la possibilité de celui qui parvient à percevoir les limites de la psyché, par affinement et transparence de la pensée, par réalisation d'une conscience plus claire et plus vaste que celle d'éveil et, pour cette raison, indépendante de cette dernière : et non grâce à l'abaissement de la conscience qui dérive de tout exercice grossier psychique et psycho-physique, ou de tensions dogmatiques : qui sont des paralysies de la pensée et une impossibilité à se rendre au-delà de la limite psychique. L'expérience devient agissante dans le monde, si elle s'accomplit avec les pures forces intérieures, dont la vertu est l'impersonnalité, fondement de tout mouvement personnel. L'intériorité ordinaire est celle dans laquelle s'exprime la corporéité, c'est pourquoi on prend pour âme la requête du corps par l'entremise des mouvements de l'âme. Variées sont les indications et les présomptions humaines à l'égard de l'esprit : l'obstacle à l'esprit devant prendre cette forme : indiquer ce qui simule le cheminement vers l'esprit de sorte que l'on n'accède jamais à ce dernier, voire même qu'on agisse contre lui : sous la forme de la régularité ou du caractère plausible de la dialectique.

2

On part d'une condition déterminée par la corporéité terrestre, parce que dans cette condition, l'homme intérieur peut accomplir une expérience qu'aucun autre degré de l'être ne peut lui offrir. C'est seulement sur la Terre que l'homme peut faire l'expérience du Divin. Il part d'une expérience de la corporéité, non pas pour se lier à elle, mais bien pour qu'elle lui devienne une expérience incorporelle. Seul l'incorporel peut faire l'expérience du corporel. Son être réel. L'expérience incorporelle se déroule en effet là où des puissances extra-terrestres soutiennent le corps : non pas là où ces puissances se laissent saisir par le corps. La corporéité n'est pas connue par celui qui, en la portant, s'identifie naïvement à elle, sans conscience de ce que lui donne le pouvoir de s'y identifier, satisfait de la limite à laquelle l'astreint l'identification et de la logique relative à cette condition qui est la sienne ; mais connue par qui connaît les limites de son propre être corporel. Ces limites ne sont connaissables que par la pensée, qui parvient à les contempler pour autant qu'elle sache être réelle au-delà de ces limites qui sont ses limites : une pensée. L'ascèse qu'il faut à cela est fondée sur la connaissance de la structure subtile de l'homme physique : qui ne peut pas venir de la physiologie — une science circonscrite à la forme sensible du corps — mais pas non plus de la psychologie actuelle, une science abstraite de la phénoménologie corporelle de la psyché. L'expérience peut devenir incorporelle ou suprasensible, seulement pour autant qu'elle ait d'abord été réalisée corporelle. Il y a (dans le monde, *ndt*) des êtres qui apparaissent « spirituels » parce qu'ils n'ont pas encore une expérience concrète de la corporéité : en fait ils sont dominés plus que les autres par le corps et se simulent mystiquement à eux-mêmes l'indépendance vis-à-vis d'une telle domination. Il y a (dans le monde, *ndt*) les « tombés » dans la corporéité, incapables de s'en relever et les « enlevés » qui semblent tels parce qu'il n'y sont pas encore tombés.

3

L'erreur du médium, du yogi ou du mage, consiste à vouloir « ressentir » l'expérience intérieure, en l'ayant comme une sensation : en voulant la saisir dans le domaine de la corporéité, sans conscience de la réduire au niveau auquel elle renonce à sa nature réelle.

Mais à chaque fois qu'une telle expérience se réduit à la corporéité, ou qu'elle s'appréhende dans le corps, ou que l'on croit qu'elle opère dans la corporéité, elle est déjà saisie par un ordre double de puissances qui s'opposent à l'avènement de l'être humain, parce qu'elles ont la tâche respective : soit d'exalter son être intérieur, en lui faisant égarer l'objectivité du monde sensible, soit d'exalter son être extérieur, en lui faisant ignorer l'objectivité du suprasensible : en tout état de cause, en le privant à chaque fois de la vie que l'esprit peut éveiller de nouveau dans le sensible.

Elles peuvent être des auxiliaires de l'homme seulement dans la mesure où il les connaît et se comporte envers elles selon l'indépendance créatrice de l'esprit. Médiatrices de l'expérimentation de l'être humain dans le sensible, elles tendent à susciter comme vie de leur l'âme leur propre présence contingente et instrumentale dans l'âme, ou bien elles tendent à saisir par la voie du sensible son être intérieur : en coopérant simultanément de cette façon à la formation de la conscience de l'ego et en devenant les porteuses de ce dont il ne peut guérir, sinon, que par l'entremise de la maladie ou de la mort.

Ou bien par l'entremise de la connaissance.

4

On suit la voie de la pensée, parce que — pour qui veut vraiment l'expérimenter — elle est l'unique activité de la conscience qui puisse connaître son propre mouvement, dans son mouvement même, en re-parcourant le processus de la détermination à l'essence.

Une telle « remontée », étant l'essence elle-même dans l'instant où elle se détermine, est réalisable jusqu'au point où l'essence et son autodétermination sont un.

Si c'est l'essence de la pensée, c'est l'essence du monde. Le point où l'essence du monde se révèle à l'être humain est le point unique où l'être humain peut faire en lui l'expérience de l'essence.

Ce n'est plus une pensée qui pense un objet, mais l'essence du penser qui se révèle comme essence de ce qu'elle contemple : dans le décor du monde, dans le décor intérieur. Parce qu'une essence c'est fondée en soi, et non pas fondée sur la corporéité : c'est la raison pour laquelle elle délivre la conscience de soi de la nécessité d'un support sensible et lui entre-ouvre la pénétration du monde sensible : encore inconnu à l'être humain.

Le support est toujours le support pensé : dont peut seulement se libérer la pensée qui s'empare du mouvement par lequel elle devient pensée du support.

Reparcourir le processus de la pensée, c'est effectuer le mouvement de la pensée elle-même : qui est possible par conséquent parce que résultat du Je. Si la pensée est, c'est pour un Je qui pense : et pour cette raison, il peut ne pas penser : s'il est aussi autonome dans le penser qu'il puisse parvenir à lui-même par le chemin du penser. En se séparant de la pensée : qui est essentiellement avoir la pensée.

La pensée reconduisant à son propre fondement, c'est ce qu'expérimente le Je : cela se déroule grâce aux forces originelles qui sont les forces du Je. À présent, elles sont en train de s'écouler dans l'humain.

Le penser essentiel ouvre la voie à l'expérience incorporelle des forces de l'âme, non expérimentables en tant que forces de l'âme dans la corporéité.

L'expérience incorporelle ou suprasensible, n'est pas le mouvement qui mène à une extase ou au *samadhi*, ou à une *transe* plus ou moins raffinée, mais plutôt le mouvement opposé. Ce n'est pas

une tendance à perdre le sens de soi, c'est plutôt celle de l'intensifier en dehors des tensions corporelles : un mouvement de la conscience, qui devient tellement une conscience de soi, qu'elle n'a plus besoin, pour être conscience, du support corporel. Par rapport à la conscience de veille, c'est un état de veille porté au maximum de sa lumière.

C'est le niveau de la communion avec les forces créatrices sur le point de s'exprimer dans le temps et dans l'espace. On a la force de les percevoir, parce qu'on n'en est plus saisi.

C'est la transcendance expérimentable dans l'immanence : sans laquelle l'immanence est tromperie. L'illusion de l'homme vulgaire qui veut qu'on lui montre l'esprit ou qu'on le lui démontre : qui renonce à être esprit pour être un esprit à la merci de sa stupidité.

5

La forme basique de l'ascèse, c'est l'insistance de la pensée dans le penser, au-delà des limites qui lui ont été assignées par l'apparition : c'est l'insistance de la pensée sollicitant le pouvoir incorporel de vie, par la vertu duquel elle pense, et dont elle se sépare à chaque fois pour devenir une pensée déterminée. C'est son insistance dans le mouvement inconnu par lequel, pour ce connaître, elle devient pensée abstraite ou sans vie : représentation ou concept.

Cette insistance est le secret : elle se réalise dans la répétition et le rythme, c'est pourquoi le vouloir organique plus profond est appelé à affleurer.

C'est l'insistance de la pensée qui ne peut être voulue que comme mouvement de don, même si elle ne procède d'aucun sentiment du don.

L'ascèse de la pensée n'est pas prescrite par la nature, ni par la dialectique humaine, mais c'est la conséquence de la conscience et de la responsabilité de la pensée.

Se mouvoir à partir de l'essence de soi, tel est son être amour.

6

Le percevoir de chaque jour, suscitant continuellement la pensée, cesse d'être une limite à celle-ci. En de tels moments, la pensée devient immobile devant le percevoir et se reconnaît elle-même coopérant à un tel percevoir : affluant dans le monde au sein de l'énergie sustentant le monde. Elle se recueille en soi et c'est une activité contemplative. Elle ne pense pas le perçu, elle l'a comme objet. Elle le laisse pur objet : qui est de surprendre le rapport qu'elle a déjà avec lui : son propre mouvement vivant et inconnu. Elle attend le perçu et en l'attendant, elle s'immerge progressivement dans la substance de la vie qu'elle lui apporte : jusqu'à en être résonance, à en accueillir l'activité de résonance.

La résonance est la renaissance de la vie ensevelie : un contenu suprasensible présent en chaque percevoir, mais non accueilli avec la perception qui en est à chaque fois le véhicule inconnu.

C'est la résonance de ce qui, comme son céleste, s'est coagulé dans les formes des choses créées. Qui redeviendra pouvoir de lumière pénétrant la minéralité, au cas où le Logos naît dans la pensée de l'homme : ou qu'elle naisse au Logos. Dans ce cas où la pensée soit capable de s'abandonner à l'écoulement secret de la vie dans l'objectivité du monde.

Dans de telles perceptions, on parvient à accueillir l'élément vital céleste qui suscite la forme mise en relation par les sens : dans l'âme de l'homme, en révélant son essence stellaire et en devenant une forme ultérieure du devenir du Cosmos. C'est le contenu pour lequel le percevoir se révèle uniquement, l'expérience des sens et l'existence terrestre.

C'est la contrepartie suprasensible de la donnée sensorielle, que recevait gratuitement l'homme antique grâce à un percevoir inné à sa constitution : l'homme de ce temps-ci peut l'avoir en vertu du mouvement volitif du Je, parce qu'il naît comme un Je. Ne pas l'avoir, c'est la raison du

déséquilibre actuel de l'existence de l'homme : dont l'expérience sensible est un processus inachevé, à chaque fois privé de l'élément de vie qui tend à s'exprimer à travers lui. Privé par la nécessité rationnelle.

La vérité n'est pas la dialectique, mais la perception que l'on a dans son intégrité avant sa dialectisation : la rencontre avec les forces formatrices de ce qu'on a comme perçu : dont la réalité s'évère (acquiert le vrai, *ndt*) dans la conscience proportionnellement à son indépendance du dialectisme.

Ce qui fut révélation autrefois, conditionnant le Je — la vérité qui s'imposait au Je en n'exigeant que sa conformité à elle — peut être retrouvée aujourd'hui par détermination autonome du Je, à cause d'un vouloir individuel qui se manifeste pour la première fois dans l'être humain : sollicité d'abord par l'expérience sensible immédiate et conditionné par elle.

En réalité, le Je commence à être le Je dans le monde quand il commence à être une expérience de soi.

Un tel mouvement du Je, au cas où il se détache du moyen dont il s'est servi pour l'auto-perception c'est pour *retrouver ce qu'il était au commencement* : le fondement qu'il était et qu'il est toujours, sans lequel l'apparition ne serait même pas. Le fondement céleste proche de tout homme.

Retrouver ce qui était au commencement, c'est susciter la lumière ensevelie dans la matérialité des choses : la lumière tombée qui ne peut renaître que comme vie consciente du vouloir. Une lumière qui afflue toujours pour venir mourir dans le percevoir, le respirer, dans le penser de l'homme ; lequel peut la connaître avant qu'elle meure dans le percevoir, respirer et penser, et lequel peut la conduire vivante à la rencontre de ce qu'elle est comme lumière du monde. Par suite de quoi, il la rallume de la vie, il la ravive dans son afflux dans le vouloir animé de pure pensée.

L'imaginer vivant, ou le libre imaginer, est la lumière qui arrive sans mourir. La lumière qui, ordinairement, n'arrive pas sinon pour mourir, parce que sans sa mort, elle ne peut se révéler conscience du Je : toujours sur le point de renaître mais égarée aussitôt pour la vie de l'ego. Lumière qui respandit dans les ténèbres : pour être un jour ce que retire de la ténèbre la vie encore inconnue à l'être humain : dont la vie, pour le moment, c'est que sensation privée de pensée.

7

Animée de son rythme originare par le mouvement conscient de la pensée, cette lumière surgit comme courant du vouloir, en pénétrant la ténèbre profonde du vouloir : qui peut enfin vouloir en apportant de ses racines et de son mystère non lié à rien, les forces originaires de la Terre.

Désormais perdues pour la Terre, au cas où elles ne renaîtraient pas dans la fulgurance de la pensée.

La minéralité est le pouvoir de la lumière ensevelie qui, chez l'être humain comme vouloir tellurique, sollicite le Je : c'est une volonté de vie, convoitise, instinct, en lesquelles est invertie la force dans laquelle le Je peut descendre pour retrouver ce qui est sien depuis les origines. Il commence à le retrouver en inversant la première forme réfléchie de son être, qui est la pensée : en suscitant la lumière de la pensée, avant qu'elle se réfléchisse et, avec une telle lumière, en suscitant le vouloir dans la volonté qui est déjà nature. Une synthèse d'être et d'exister, à laquelle tend aveuglément toute la souffrance humaine : une synthèse entre lumière et ténèbre, entre ciel et Terre, toujours entravée, toujours interrompue.

Synthèse de ce qui est métaphysiquement un, physiquement séparé et, en étant séparé, exigeant sa métaphysique : qui est la métaphysique inversée.

La souffrance est la pensée perdue, l'âme à chaque fois souffrante de la lumière qui meurt dans les ténèbres, sans savoir qu'elle est la cause d'une telle mort. La pensée perdue est la substance de la volupté qui recherche la douleur.

Mais tout ce que l'on expérimente comme humain est le signe de la pensée originaire perdue. Tout événement, ou chose, n'est pas ce qui apparaît, mais ce qui demande le mouvement re-créateur de la pensée ignorée : de la pensée qui parcourt à rebours le processus de réflexivité, et se connaît, se sait ombre de sa lumière.

8

La synthèse est plus que l'unité originaire, parce que c'est l'unité originaire qui peut se réaliser, au-delà de la transcendance, dans le monde : elle peut resplendir par vertu individuelle dans l'humain, et c'est ce qui peut s'appeler amour.

Aime qui pense, qui réellement pense en pensées et non en paroles ; parce que la substance vivante de la pensée est amour. Il aime penser, il aime dans le penser, parce que dans un tel acte d'amour, il accueille déjà la lumière de la pensée. C'est la lumière qui, en rencontrant l'être sensible, tire la vie de la ténèbre.

Le minéral est la ténèbre dominée par la lumière, ou la lumière inversée, arrêtée dans son mouvement. C'est la lumière reniée qui demande à la lumière de la pensée de ressusciter. C'est donc le repos de la pensée, parce que c'est le penser originaire. Le penser originaire tombé, fixé dans sa pensabilité abstraite ré-animable de la vie dont il se sépara, par vertu de la pensée actuelle, qui veut un tel mouvement et, pour cette raison, parvient à toucher sa lumière ensevelie.

Ne peut pas comprendre le mystère de la plante qui ne fait pas l'expérience du repos pur de la pensée dans le secret des cristaux.

Peut regarder le mystère du monde végétal celui qui, au plus profond de soi, atteint le Logos dont le minéral est le signe.

La minéralité est le secret de la Terre et de l'esprit qui doit fleurir sur la Terre, pour autant qu'il pénètre la Terre. Le monde minéral est le seuil du sensible du suprasensible : le vu qu'on ne voit pas. Le seuil terrestre du Ciel.

Qui peut regarder comme un grand être minéral l'air et vit sa transparence jusqu'à son être non-spatial, entre vivant dans le secret du Ciel.

L'insistance de la pensée est de saisir l'urgence de l'infinité de la vie dans la forme : l'infinité à laquelle s'ouvre la pensée en s'ouvrant à sa propre force, parce qu'elle pense : en ne suivant pas son propre reflet, mais son propre mouvement : en ne s'identifiant pas à *autre chose* que son être propre : qui est son être même quand c'est une forme d'autre chose.

La contemplation pure du monde est la même urgence : de la vie de la pensée ou de la lumière s'écoulant dans l'image visible de son infinité.

L'art, c'est de produire la pure conscience, ou la conscience « vide », face à ce qui, comme sensation s'altérant du monde remplit ordinairement la conscience d'inessentiel, de cet inessentiel qui alimente le sentir et le vouloir.

Seulement la conscience pure peut se remplir du Ciel, dans la Terre : ce qui est le vrai du penser, le vrai du sentir et le vrai du vouloir. Le Ciel enseveli dans la pierre, dans le nuage, dans le cri du faucon, dans le mouvement des membres de l'être humain, dans le penser : éteint et pourtant renaissant dans le percevoir ouvert à ce qui, par son entremise, resplendit depuis l'Univers.

L'authentique est toujours devant les yeux de l'être humain qui sait le regarder avec la pureté qu'il apporte. Cela projette des éclairs comme un vouloir qui, dans son être étranger à la conscience dialectique, détient le secret de la vie. En étant le tissu vivant de la conscience, dont la conscience ne peut rien savoir, tant qu'elle est conscience dialectique, tout en ne pouvant pas être non plus conscience dialectique, sans celui-là. [sans l'authentique, *ndt*]

La pensée doit être pensée, non pas avec la tension cérébrale, mais avec les forces internes au penser : dont la pensée est porteuse, pour autant qu'elle puisse être leur mouvement. Ce qui n'advient jamais, parce que la pensée se révèle toujours comme une forme, celle d'un sujet ou d'un contenu.

La pensée doit être pensée de manière qu'elle manifeste sa vie, en devenant forme de son contenu : de son pouvoir de mise en forme.

La pensée, en tant que pensée non rattachée à un nom, ni à une forme, est porteuse de ses forces. Tout son développement comme forme et nom des contenus naissants pour l'homme, c'est pour pouvoir être un jour une forme de son acte créateur caché dans l'humain : de son resplendir originaire.

Parce que son acte créateur intime est l'activité créante dissimulée du monde que l'homme arrête, pour l'instant, à une forme et un contenu, en estimant ceci comme l'être.

Les forces intérieures à la pensée s'éteignent en se manifestant comme un penser ordinaire, mais elles peuvent vivre si elles ne s'assujettissent pas à la nécessité de la psyché ou du corps.

Les forces de la pensée sont en soi l'esprit : qui fait des éclairs et s'éteint pour la conscience contingente, dans l'être pensée. On fait appel à ces forces pour autant que l'on veuille une pensée déterminée pour ce qu'elle est en tant que pensée. Qui est toujours en soi une pensée pure.

La pensée confère la conscience du Je, mais pour qu'elle puisse conférer la conscience à son être propre de pensée, il faut que le Je se veuille lui-même en utilisant le même vouloir par lequel il a été amené à se vouloir, en étant stimulé par un objet ou par un thème ou par un sentiment.

La pensée, normalement, ne se saisit pas, sinon dans son être-forme de quelque chose d'autre : d'un objet, d'un sujet. On pense l'objet ou le sujet, mais en substance on élabore, même sans le savoir, ce qu'il est comme pensée.

Dans la concentration, la pensée se pense et se saisit parce qu'on pose le thème seulement par la pensée, et non pour le thème ou pour sa situation dans le système du savoir, en rapport à ce qu'il signifie à l'intellect. Qui est une chose différente.

On pose donc un thème parce qu'on ne peut commencer à s'emparer de la pensée que dans un thème. Mais on tend à avoir finalement non pas le thème, mais bien la pensée : capable de penser tout thème.

On s'empare du thème comme une pensée : par les pures forces de la pensée. À celles-ci, on laisse toujours la plus grande autonomie : qui est l'art de laisser penser ce qui n'est que lumière de la pensée, et non pas une tension psychique ou corporelle, un souvenir ou un automatisme mental.

10

La concentration, c'est l'intensification de l'élément intérieur (caché, *ndt*) de la pensée : qui est vie, l'unique vie. Pour autant que la pensée soit pensée si instamment qu'elle dépasse la limite discursive répondant au niveau sensible.

C'est la limite de tout le penser humain, privé de sa respiration secrète : respiration toujours coupée n'étant pas obtenue dans son mouvement originaire, ou dans sa lumière, mais seulement comme ce dont la forme est une identification avec des contenus déterminés : non pas acquis pour ce qu'ils sont, mais seulement parce que se précipitant en sensations personnelles ou en représentations.

La pensée est libérée du contenu, pour autant que celui-ci soit pensé si intensément que la forme qui le fait être, naisse, elle, comme contenu. Et c'est le vrai contenu : dont on ne pouvait pas

parler avant, sinon comme d'un contenu non-perçu, supposé en tant que contenu, mais non obtenu.

Libre de la limite discursive ou de lien sensible — en étant une condition identique — ce contenu est la réalité même de la pensée, la première objectivité dans laquelle on pénètre réellement la réalité qui commence à être directement perçue ou vécue.

C'est l'être du monde qui, en mouvement de pensée, commence à vivre dans l'âme en tendant à s'identifier par vertu secrète avec le mouvement dont procède toute forme créée pour naître.

La pensée parvient à se concentrer sur l'objet, en réalisant l'acte d'apparition comme une forme pure : en vivant l'idée dans la splendeur de l'image. L'objet ainsi créé ne la conditionne pas (la pensée, *ndt*) mais exige qu'elle se meuve depuis la profondeur de son impersonnalité. La pensée se concentre sur ce que cet objet peut laisser s'écouler selon sa vie incorporelle.

La positivité de la concentration est la pensée qui exprime son intégrité, sans effort, parce que non retenue : c'est pourquoi la conscience tombe dans le repos contemplatif.

L'objet devient moyen pour l'auto-expression de l'impersonnalité illimitée de la pensée. Le moyen qui va se libérer progressivement de son enveloppe discursive, jusqu'à demeurer un simple signe : tissé de pensée selon une forme qui, tout en étant objective, ne s'oppose pas à la pensée.

La pensée se concentre sur un contenu jusqu'à le dissoudre en tant qu'objet discursivo-sensible et à rencontrer en lui sa propre activité : non plus comme un fait rationnel, mais comme un pur mouvement.

Un pur mouvement qui n'est pas une activité intellectuelle, mais bien une présence recueillie et prête à rayonner toute sa force-pensée : présence de la contre-partie intérieure de tout ce qui apparaît comme monde.

Toute intervention intellectuelle fait retomber l'expérience dans la cérébralité, ou bien à l'intérieur de la limite que l'on entend dépasser : l'inhérence de l'âme à la cérébralité étant bien la condition de naissance de la pensée rationnelle, mais pareillement, de la privation de la vie supérieure de l'âme, qui va alimenter instincts et passions.

L'intervention de l'intellect ou de la dialectique dans l'expérience est toujours ce que l'on n'observe pas, parce que c'est le mouvement normal de l'ego : lequel, en tendant à s'approprier également le suprasensible, peut se l'édifier dialectiquement : à charge de le corrompre. Le caractère concret de l'expérience est au contraire son caractère absolument indialectique, sa production autonome comme pure intellectualité, s'animant de moment en moment d'autonomie illimitée.

Par conséquent, ce qui peut se révéler de qualité intellectuelle d'une telle expérimentation doit être effectué dans un second temps : quand l'expérience est devenue si profonde dans son caractère indialectique, qu'elle puisse se présenter en concept par sa propre force, sans qu'une telle expression la dénature.

11

La concentration devient méditation si son objet est une image, une pensée ou une devise, dans laquelle a été gravé le spirituel, le tissu discursif étant une forme de mouvement suprasensible : qui est la vraie fonction de la parole. Dans la substance de cette image, de cette pensée ou de ces paroles, une force a agi.

On la retrouve à présent.

Méditer, ne consiste pas à analyser intellectuellement un tel contenu, mais à le faire vivre dans son immédiate révélation. C'est son activité de résonance immédiate qui est ressentie.

L'esprit s'écoule dans l'intensité intérieure ou dans le vouloir dont s'avive un tel contenu, sans qu'il y ait besoin d'y ajouter quelque chose, sauf, justement, la force insistante dans l'acte de le méditer.

La différence entre concentration et méditation consiste dans le fait que pour la concentration, le thème est un prétexte à l'activité intérieure, tandis que pour la méditation, le thème est l'activité spirituelle elle-même.

Par conséquent, la concentration est la condition d'une vraie activité méditative, parce qu'elle habitue la pensée à réaliser sa nature : indépendante des contenus discursifs. Elle lui donne un moyen de percevoir en elle ce spirituel que l'ascète antique n'avait pas besoin de vouloir percevoir : car il le rencontrait dans sa propre corporéité ou dans la nature, ou bien dans un monde encore imprégné par le spirituel. Sa pensée était sollicitée, mais non déterminée — comme chez l'homme moderne — par des contenus sensibles : en n'étant pas encore une pensée (dé)limitant le Je à son image sensible. C'était une pensée inspirée par le spirituel, mais n'apportant pas l'esprit dans son mouvement : comme l'apporte la pensée de l'homme moderne qui ne sait toutefois pas le posséder, parce qu'il le remplit immédiatement de perception sensorielle, de contenu matériel. Et ceci est le secret de la pensée de l'homme de ce temps : l'esprit y est né, mais il ne sait rien de lui-même, parce qu'il s'identifie aux contenus sensibles. La pensée, qui fut métaphysiquement libre mais non expérimentée dans son être libre parce que non encore identifiée, s'est liée au sensible pour devenir véhicule de l'individualité : qui est l'esprit pénétrant l'humain, mais subissant pour cette raison initialement les conditions de l'humain. Et c'est bien sa contradiction, car son impersonnalité, ce par quoi elle peut être une pensée, est égarée dans son devenir d'activité personnelle.

Mais c'est seulement pour cette pensée que se révèle le problème de la liberté et non pas pour la pensée qui n'est pas vraiment une pensée individuelle.

Cette dernière, dans le cas où, au moyen de l'acte individuel qu'elle rend possible dans son mouvement, elle se dégage du milieu sensible, jusqu'à s'appréhender elle-même dans son mouvement, restitue l'impersonnalité comme un événement personnel à l'être humain. C'est la voie par laquelle l'être humain peut expérimenter la liberté, l'ayant eue jusqu'alors comme une image, un vague sentiment ou un instinct : la liberté ne pouvant être réelle sinon comme événement indépendant de la nature physico-psychique, laquelle peut présumer un mythique liberté à soi, uniquement à cause de la pensée non-consciente d'elle-même, c'est pourquoi on prend continuellement pour liberté un instinct qui a saisi la pensée : l'échec de la liberté.

12

La concentration doit se faire toute seule. Il ne doit rien y avoir en dehors d'elle. Elle n'a pas de contradictions dans les modalités de son développement, parce qu'au cas où celles-ci se révéleraient, elles seraient de toute façon posées par la pensée : son déroulement étant l'actualisation de son processus typique : celui par lequel on pense immédiatement.

Mais on pense immédiatement parce qu'on veut. On le veut à présent, ce processus, on le réalise dans l'acte qui, auparavant, étaient instantanément éteints dans son surgissement.

La pensée de la concentration c'est la pensée qui, pour la première fois, se veut elle-même comme pensée. Elle crée ses modalités pour cela : qui ne doivent pas être ressenties. Ce n'est que lorsque la concentration a été achevée, que de telles modalités peuvent, dans un second temps, être observées et suggérées à soi-même comme technique pour s'exercer ultérieurement.

La technique est la façon de s'entraîner à la concentration : et non pas la concentration. La technique peut être un exercice de pensée.

La concentration doit se réaliser en étant indépendante de toute technique. Mais seule la technique tirée de l'observation du processus objectif de la pensée peut conduire à la concentration indépendante de toute technique.

La concentration, par conséquent, est elle-même un moyen. Cependant, le moyen immédiat. De l'esprit.

La concentration est l'art du spirituel, parce que c'est l'art de s'immerger dans un vrai contenu, parce que reconstitué dans son objectivité : pour cesser de se ressentir soi-même, pour se libérer de soi, pour sortir de ce qu'en fait l'on n'est pas. Pour être vraiment.

Le suprasensible, en effet, commence là où il n'y a plus de sentiment de soi, ou bien là où l'on ne s'éprouve plus soi-même. C'est l'être dans lequel, en cessant d'être ce que l'on est ordinairement, on commence à avoir, comme vie, la vie : on commence à être ce qu'on est vraiment.

13

La concentration suscite et oriente la volonté. La volonté devient courage.

Le courage, c'est la capacité de se donner à ce qui est au-delà de soi-même. Ce qui est au-delà de soi-même, c'est le suprasensible.

On suppose que l'on se donne seulement parce qu'on a le désir ou le sentiment facile de se donner. Mais le vrai don de soi n'est pas un fait de sentiment, mais bien un fait de volonté. C'est seulement quand il devient volonté que le don de soi naît aussi comme un sentiment impersonnel intense : c'est une dévotion.

La volonté qui s'éveille dans la méditation est la force du don de soi.

Mais le don de soi est entravé, dans le domaine du vouloir, par ce en quoi est affecté le vouloir plus profond : la peur. La présomption du don de soi et celle de se donner seulement dans un sentiment illusoire, se réfèrent à la peur secrète.

Qui est toujours peur de se donner.

Le sens profond de la peur c'est l'impuissance à s'ouvrir à l'élément originel de la vie : à ce qui, plus que tout, pourrait être aimé et désiré. Et au lieu de cela, on craint : c'est là en substance toute la peur humaine, dans ses divers degrés. Peur du spirituel.

C'est pourquoi la concentration, durant une longue période de préparation, doit être mise en relation par un objet dont la pensée distrait de la force évoquée en le pensant. Cela, non seulement parce que la force, l'énergie dans son impersonnalité, ne peut être un objet de la pensée, mais surtout afin qu'elle ait à s'écouler sans être vue. Sans être perçue dans son écoulement : autrement elle cesserait de s'écouler.

On tenterait en effet de s'en emparer comme d'un fait sensible : en en ayant déjà provoqué l'altération et en prenant l'altération pour la force.

La percevoir dans le physique est la tentative subconsciente de la repousser comme une force qui transcende l'ego et dont l'ego craint le pouvoir de transformation.

En substance, les sentiments, les états d'âme et les distractions, qui visent ordinairement à interrompre la concentration, sont des expressions de la peur de l'être égoïste-sensible qui ressent l'arrivée de ce qui l'éteint et le métamorphose.

La concentration est la voie pour être des hommes : pour entrer en contact avec ce selon quoi se préparer, non pas à ce qui, semblant répondre aux desseins personnels, détruit le valeur et le sens de la vie. La concentration doit pouvoir amener à l'amour pour le monde d'où afflue la force : qui est le fondement de tout ce qui a forme et valeur dans le monde : sans lequel rien au monde ne peut être connu et aimé.

C'est la force à laquelle on peut vraiment aspirer et s'ouvrir, car c'est la seule qui peut se manifester comme une liberté intérieure, ou amour humain : qui ne se trahit pas. L'amour qui doit encore naître : que chacun exige de l'autre, en étant incapable de l'émaner et en souffrant que de l'autre, il ne lui parvienne pas.

La voie vers l'esprit est le courage, parce qu'elle mène au-delà de la succession des mirages dont s'alimente la valeur mondaine de l'existence. La souffrance est l'élément secrètement actif vers le désenchantement d'une telle valeur, si la pensée ne la pénètre pas pour la restituer à la fonction qu'elle a au sujet du spirituel.

C'est pourquoi, retrouver la douleur, c'est à chaque fois le cheminement pour que l'existence, à laquelle on aspire ardemment, se réalise en en contraignant la valeur mondaine.

Dans la concentration, s'en tenir fermement à l'objet, cela veut dire affronter graduellement la peur de s'ouvrir à la force qui seule peut pénétrer les mirages mondains et en révéler la non-entité. La concentration, c'est mouvoir ce qui a seulement la possibilité du mouvement : la pensée. C'est le jaillissement voulu de l'unique vie intérieure par vertu de laquelle, à chaque fois, on a ce qui est vrai comme vrai : comme il n'existe pas de vrai surgissant comme tel de la conscience par vertu propre, ou bien par un mouvement qui ne soit pas celui, essentiel, de la pensée pénétrant le monde : qui est entièrement vrai dans la mesure où l'on puisse y entrer avec le connaître.

C'est le jaillissement de la vie qui ne réclame son mouvement propre ni à l'apparaître sensible, ni à sa répercussion mentale, tout en étant, celui-ci, leur véhicule : car ce jaillissement est l'écoulement de l'indépendance vis-à-vis de ce qui est mû par l'esprit, par ce qui ne dérive pas directement de l'esprit. Et c'est le secret de la liberté : le secret étant l'esprit qui meut, en se retirant sans limite de son propre fondement. Et c'est le courage : l'inaltérabilité envers les états d'âmes.

L'être que l'on est se révèle comme l'esprit qui se laisse appréhender par la terrestrité minérale, pour que la part de cet esprit, qui ne se laisse pas saisir, puisse connaître la terrestrité. Elle se laisse saisir pour pouvoir un jour saisir.

C'est le secret du jeu : de tout le jeu [Le « jeu » de mot entre « Je et jeu », a déjà été abordé par Schiller, mais il est manifeste dans le génie propre et magnifique de la langue française et c'est unique en Europe ! *ndt*].

Son être saisi peut être contemplé par l'esprit lui-même, s'il s'éveille là où il cesse d'être saisi : en réalisant l'immobilité réelle de l'être minéral : sa non-entité : l'impossibilité de se mouvoir en tant que minéral. Car le minéral est l'esprit concentré dans l'intimité structurale de sa négation comme mouvement : la mobilité reniée dans la fixité et renaissante dans l'acte de perception de l'être humain comme véhicule de son auto-affirmation (affirmation de soi, *ndt*).

Dans l'acte méditatif se meut seulement la pensée. Ce qui n'est pas pensée est abandonné et, ainsi sans liens, descend dans la sainte immobilité minérale. Pour s'anéantir.

Être anéanti c'est son repos en soi dans la profondeur, qui est notre vie profonde.

C'est l'anéantissement qui réalise l'immobilité minérale comme un vide offert à l'esprit. La minéralité possédée comme valeur limpide dans laquelle l'esprit a de nouveau pénétré : en en étant le fondement.

Ainsi la pensée se recueille-t-elle et, en se recueillant, elle est en mouvement. Sien est toujours mouvement : dans l'immobilité et dans le mouvement. Dans le transparaître ou dans le pénétrer : comme la lumière qui est lumière, par ce qu'elle brille, justement, le vide dans lequel elle peut s'épanouir étant à chaque fois, non pas le vide en soi, mais le vide pour la lumière.

Pour la lumière toujours plus profonde (secrète, *ndt*) : pour ce dont la lumière rayonne.

IX — De la pensée fulgurante.

1

L'être de la pensée est l'extranéité à l'égard de l'âme : l'indépendance de ce à quoi on est contraints, parce que nous existons corporellement.

C'est le support découvert, parce que perceptible à la pensée. Qui peut l'abandonner : et, en le laissant, être à partir de son fondement propre.

Mais le support abandonné, c'est la pensée qui réalise son être, non pas comme un être qui nécessite d'abandonner le support, mais bien comme un être pour lequel le support n'existe pas : le support n'étant que son mouvement : non perçu. Résoluble pour cette raison comme pensée s'appréhendant elle-même, qui ne se déplace pas en s'imaginant une limite tissée de son propre mouvement. Le support étant la corporéité abstraite, la dialectique. Le mythe qui n'est pas vu comme mythe : qui ne sera jamais désenchanté, ou abandonné, par celui qui continue à le créer comme mythe : avec le même penser en le créant et en rêvant de l'abandonner.

Le support n'est pas abandonné par qui ne sait pas voir en lui la forme passive de la pensée qui s'est elle-même abstraite jusqu'à simuler le mouvement de l'esprit : inhérence non-pensée de la pensée qui retiendra la conscience jusqu'à ce qu'elle soit conscience, non pas de soi, mais de son abstraction. Sans le savoir.

C'est la métaphysique équivoque de la pensée qui ne connaît pas le caractère exhaustif de son mouvement, en ne sachant pas ce qu'elle a vraiment voulu en se voulant dans le sensible.

C'est pourquoi la conscience procède à un supposé « abandonner la prise », pour autant que la prise lui devienne plus intérieure : non abandonnée mais subtilement plus saisissante.

Il n'y a pas de sens, en effet, à abandonner la prise, si l'on ne sait pas pourquoi il y a une prise.

2

Le « lâcher la prise », qu'aujourd'hui on estime enseigner ou effectuer, est une dialectique illusoire si, en définitive, c'est le passage d'un support à un autre plus intérieur, comme à un lien plus interne au penser, qui s'ignore lui-même.

Le dégagement du support n'est que l'être de la pensée se retirant de la vie dont il jaillit, n'étant pas nécessité par les stimuli sensibles auxquels il doit son jaillissement initial : c'est la pensée qui se possède elle-même dans son mouvement et réalise pour cela cette continuité infinie dans laquelle le Je commence à connaître sa propre indépendance des supports : son être-au-centre du mouvement. Dans le cas si l'ascèse préparatrice est l'ascèse de la pensée vivante, et non pas le culte de la pensée sans vie ou de la pensée qui s'ignore elle-même.

Une pensée qui se dégage des associations inférieures, disposées par la nature, même quand, en se revêtant de logique formelle, elles apparaissent supérieures : elle, ne pouvant connaître, comme pouvoir de connexion et de synthèse, rien d'autre que son propre mouvement. Dont le caractère essentiel ne nécessite pas d'expression discursive et d'autant moins d'automatisme mental, cet essentiel étant la forme du spirituel, auquel se consacrent d'infinies méditations, mais ne signifiant son immédiateté qu'à son niveau. Telle une essence indialectique.

Au-delà du support, la prise est vraiment lâchée.

Mais la prise est la prise que l'on parvient à lâcher, justement pour que l'on puisse (la) reprendre et (la) lâcher de nouveau et infatigablement abandonner, afin que l'homme soit libéré en profondeur. Et non pas libéré de manière illusoire. Libéré là où se pose le problème d'être libres et non pas là où ce problème n'a pas de sens.

3

La voie de l'esprit n'est pas pour la formation d'individus manifestement super-normaux, qui se baladent dans le monde comme des êtres étranges, fiers d'avoir lâché la prise ; mais pour la formation de vrais hommes capables d'agir radicalement dans l'humain, pour autant qu'ils l'expérimentent dans son objectivité, en percevant ce qu'il demande à l'esprit au plus profond

d'eux-mêmes et ce pour quoi ils sont présents sur la Terre. Dans la mesure où le rôle humain soit laissé à se révéler : que soit laissé exprimer, pour que ce qui s'est fait monde extérieur et corporéité prononce son secret : qu'y soient rencontrées toutes les faiblesses et toutes les forces et qu'elles soient reconnues comme vie de l'esprit. Pour que d'abandonner la prise soit la possibilité de l'être libre dans ce qu'il peut vraiment abandonner, justement parce qu'il peut s'en emparer radicalement. Qui est l'œuvre de la pensée vivante.

4

À un moment déterminé, la pensée, qui cesse de poursuivre le spirituel de façon rhétorique, lâche la prise, parce qu'elle le possède comme son propre mouvement. L'esprit ne peut être son objet, lui (l'esprit, *ndt*), lui (à elle, *ndt*) étant intérieur de toute façon : c'est pourquoi tout objet est l'esprit qui se retrouve lui-même.

Le mouvement du « lâcher la prise » est justement le non-lâcher aucune prise, parce qu'il n'y a pas de prise qui doive être abandonnée : il ne se révèle aucune prise et, pour cette raison, rien à lâcher.

Ne se préoccupe de lâcher la prise que celui qui est pris : son « lâcher la prise » étant toujours une illusion. Parce que la prise, lâchée ou pas, demeure, si désormais elle est vue comme une prise. L'image de lâcher la prise est encore le mouvement de la pensée qui ne connaît pas son propre mouvement et, sous une forme de sa propre dépendance, se donne la représentation d'une indépendance qu'elle ne pourra jamais avoir : parce qu'elle la rêve.

Au-delà de la prise lâchée ou à lâcher, c'est la pensée vivante : qui n'a pas besoin de mythifier ou de faire de la dialectique, ou d'argumenter ultérieurement, pour se posséder elle-même : en tant qu'essence.

Une pensée qui peut, dans un second temps, se revêtir de paroles, parce que connue dans son indicibilité : étant eue d'abord comme son et tissu de lumière des formes créées.

Mais elle peut se revêtir de paroles, non pas comme un « se dire automatique », dans lequel ne pourrait retentir que le sous-mental, mais bien comme une résonance en paroles de ce qui a été devant le regard spirituel dans son évidence indialectique et volitive.

5

La pensée tient ou lâche la prise.

La prise est la pensée tenue : la pensée qui ne sait pas qu'elle pense ce qu'elle tient et le tient parce qu'elle pense. C'est pourquoi la prise se continue dans le mythique « lâcher la prise » que la pensée suppose comme une tâche qui n'est pas la sienne, mais d'un acte d'auto-dialectisation qui lui est intime ou psychique.

Lâcher la prise est le mouvement de la pensée qui réalise son être comme un être qui n'a pas besoin de support, ni en dehors, ni au dedans, ni au Ciel, ni dans la Terre.

Ce n'est pas la pensée qui se lie inconsciemment à un autre support considéré comme support intérieur, ou mouvement dialectique profond, auquel doit se conformer la pensée comme à ce dont lui parvient quelque chose d'autre que soi : l'esprit.

Le support est la prise : mais la prise qui saisit l'âme de celui qui croit se libérer au moyen du support qu'il ne reconnaît pas : par impuissance de libération.

Qui est une impuissance de pensée : la pensée qui ne pense pas. Une pensée qui n'est pas son être. Elle ne sait pas être une pensée, alors que, comme pensée, elle se lie à ce qui semble s'opposer à elle : l'opposition étant encore son mouvement, non connu.

Le « lâcher la prise » est une sagesse d'ascètes antiques, qui ne peut pas ne pas devenir son contraire au niveau du spiritualisme moderne et de la recherche psychanalytique ou analytique :

ici, le « lâcher la prise » étant ce qui peut être conçu comme étant pris comme une forme différente de l'être pris.

C'est une sagesse qui peut revivre comme ascèse radicale de la pensée : avec un sens nouveau : non pas de libération à partir du monde, mais bien de libération du monde. Dans le cas où l'on réalise la « prise » comme un support dans lequel l'apparence contingente du monde tient la pensée : une apparence qui ne demande pas devenir une base des idéaux de l'homme, ou une science abstraite, ou une *mâyâ* abandonnée de manière illusoire, mais bien de se révéler comme une structure intérieure qui rejaillit en étant faite de pensée, c'est pourquoi la pensée revit par l'amour qui lui est inné. Et, en revivant, c'est la nouvelle floraison de la Terre.

6

Être dans l'être de la pensée, c'est se libérer de l'âme : laisser le corps et l'âme à leur unité. Une unité qui, en s'accomplissant, est béatitude que l'on parvient à regarder. Le Je regarde sa forme. On ne peut regarder que ce dont on s'est libéré. Mais avec ce dont on s'est libéré, le rapport qui surgit est l'identité radicale.

C'est la béatitude : inconnaissable sans extranéité de la pensée vis-à-vis de l'âme.

L'âme n'est que pour s'éteindre là où est son repos essentiel. Mais là où est son repose essentiel, c'est l'esprit. L'âme est l'esprit dans sa forme, parce qu'indépendant d'elle : c'est l'organe de perception de l'esprit.

7

(Dans le monde, *ndt*) Il y a des êtres qui ne se meuvent qu'avec le corps : ils ne savent pas penser différemment. D'autres ne se meuvent qu'avec l'âme. Chez les uns comme chez les autres, le corps ne peut pas réaliser son autonomie essentielle : le corps est opprimé par l'âme et il l'opprime, en se livrant à des collusions avec elle.

Il y a ensuite les rarissimes qui partent de l'esprit, sans être pris ni par l'âme, ni par le corps. Ils n'ont que la relation avec le corps et l'âme et, pour cette raison, ils peuvent vraiment expérimenter l'humain, en ouvrant le passage à celui qui comprend déjà la valeur d'expérimenter le sensible par les pures forces intérieures : et non avec l'âme agrippée par le sensible. Ceux-là aussi sont des auxiliaires de l'être humain.

L'esprit en soi est immobile, si l'on regarde tout ce qui se meut de lui : il a en lui l'immobilité infinie, dont découle tout mouvement. Il a en lui tout le mouvement parce que son être est son être à partir de l'essence ; mais dans son infinité il est au-delà, aussi bien de la mobilité que de l'immobilité. Il ne peut pas être saisi en catégories, mais rencontré là où il affleure dans le monde : dans la pensée et dans l'expérience des sens : à chaque fois sa floraison à partir du monde étant son resplendir dans l'âme.

Ce qui se meut de l'esprit est pensée : pensée vivante, qui agit comme pouvoir structural de la forme humaine et comme force formatrice des perceptions, en se décourageant en tant qu'activité rationnelle.

C'est pourquoi le mouvement est inconnu. En fait, on ne se meut pas, on est mus. C'est seulement en tant qu'êtres pensants que l'on peut se mouvoir à partir de soi, mais dans un état d'abstraction ou de découragement ; alors que là où il n'y a pas d'abstraction, mais pouvoir de vie, on est mus. Corporellement, on ne vit pas la vie, mais on est vécus par la vie : on a l'illusion de mouvoir quelque chose.

Le bras que nous pouvons mouvoir (déplacer, *ndt*) n'est pas mû par ce qu'il nous est uniquement donné de mouvoir, la pensée, mais grâce à une force que la pensée rencontre là où elle est encore vivante et, pour cette raison, inconsciente de soi.

8

Seul celui qui repose aux profondeurs de son immobilité, peut connaître la mobilité ou le mouvement.

La mobilité comme possibilité de ce qui est radicalement immobile, c'est pourquoi le se-mouvoir est le se-mouvoir de l'immobile, c'est la pensée. Mais la pensée qui réalise son extranéité vis-à-vis de l'âme.

Comme premier être de l'esprit.

La pensée est la mobilité de l'esprit se réalisant en dehors du mouvement apparent de l'âme et du corps : en dehors de la nature.

Le mouvement qui a l'air de l'âme et du corps est pensée : que l'homme n'a pas encore comme pensée vivante. En effet, il n'a l'âme et le corps que comme des images. Un jour, il mettra en mouvement l'âme et le corps, tout comme pour l'instant, il met à peine sa pensée en mouvement. Le mouvement n'appartient pas à l'espace, mais au temps. Non pas au temps physique, mais au « temps pur » qui a en lui le passé, le présent et le futur.

9

La béatitude de l'unité du corps et de l'âme est la possibilité de contempler le mouvement pur. Le mouvement pur est l'instantanéité du suprasensible, l'intemporel qui étincelle dans le temps. La vie qui s'illumine, dans de très brefs instants de libération, pour la conscience, comme une pensée fulgurante.

Devant laquelle, il ne peut exister d'obstacle, ni d'altérité, ni de contradiction : la contradiction se révélant comme ce qui, dans la pensée, est déjà résolu : celle-ci étant la pensée radicale de toute entité qui, dans son apparente objectivité, semble s'opposer à la pensée. Son objectivité est l'aide temporaire, s'offrant comme un impensable provisoire qui se pense, d'où a déjà commencé, de manière embryonnaire, l'identité à éprouver grâce à une pensée plus vivante et plus intense.

En vérité tout objet existe selon sa pensée radicale que l'on est pas encore capable de penser.

La pensée fulgurante est le passage instantané dans le non-être : le mouvement intemporel d'où tout est mû : qui se meut enfin dans la conscience. C'est l'aisance de ce qui ne peut être sinon que dans l'actuation de sa radicalité ou de son insaisissabilité.

La forme actuelle de la grâce qui, pendant de très brefs instants de libération, se manifeste comme être de la conscience capable de toucher et de guérir le mal le plus profond : c'est la pensée fulgurante.

Son être est l'instantanéité vide : le se-donner immédiat comme le vide des conditions, l'essence du fait. L'indépendance pure qui, en tant que pensée originaire, libère la lumière ensevelie dans ce qu'elle parvient à toucher.

C'est l'être qui se délivre de tout, que rien ne retient, étant la transparence de ce à quoi il s'adonne et sa résonance fulgurante de vie.

En faisant des éclairs à partir de l'ineffable, à chaque fois il s'objective devant son principe même, auquel il puise continuellement pour sa renaissance intacte.

C'est la lumière secrète des choses tombées, qui étincelle en tant que commencement de leur renaissance : les choses tombées étant visibles parce qu'elles commencent déjà à renaître.

Il n'est pas de mal humain qui ne puisse être pénétré par cette pensée : qui restitue à sa vertu originelle ce qu'elle peut pénétrer.

Le mal se révèle, en effet, seulement pour évoquer dans la Terre la force de cette pensée. Il n'y a pas de mal humain devant lequel cette pensée ne puisse s'illuminer comme ce qui ne connaît pas de conditions : quelque obstacle que ce soit, n'étant pour elle que son non-être qui est résolu dans son être.

10

Le mouvement pur est la pensée : que l'on ne peut connaître comme mouvement tant que l'on est mus. Dans la pensée ordinaire, on est mus.

Si l'on regarde la nature, en abandonnant les yeux à la calme activité du voir, on est sur le point de regarder la pensée : telle une puissance d'image, dans laquelle la vie du monde est sur le point de naître. À partir de l'apparaître. L'activité d'apparition étant son mouvement initial.

Face à un tel mouvement, on peut se sentir immobiles. Et c'est l'art de sentir la vie naître en en regardant la forme terrestre lumineuse.

On perçoit la pensée qui pense les formes de la nature, c'est pourquoi les formes de la nature, déjà achevées dans leur abandon de soi, puisent au mouvement d'où elle naquirent. Qui affleure comme pensée.

La plus haute libération est obtenue par celui qui sait accueillir dans sa contemplation les formes de la vie : les images, par lesquelles le pur contempler se revêt de lumières, couleurs et figurations mobiles : c'est pourquoi le mystère de la vie se révèle à l'âme.

Il éclôt dans l'âme en images vivantes : se formant de la même substance incorporelle avec laquelle tisse l'imagination créatrice.

Ce sont les images dans lesquelles l'être humain saisit le sens de son être dans le monde, en percevant les formes de l'imagination cosmique au cœur des entités.

Ainsi regarde-t-il sa propre corporéité portant l'âme, ou l'âme dans la corporéité. Il en perçoit le mouvement, la mobilité autonome, comme action des Hiérarchies spirituelles, dans laquelle s'immerge son penser-contempler.

La mobilité autonome le laisse reposer dans son être essentiel, étranger à l'âme et au corps, qui seront un jour son mouvement : comme la pensée vivante d'où ils sont contemplés.

11

Une possibilité double s'offre désormais, qui est substantiellement une même possibilité sous deux formes différentes.

La pensée est laissée à se mouvoir comme un être autonome qui s'anime, parce que le corps et l'âme tombent dans l'immobilité : on est alors seulement dans la pensée.

Ou bien le Je contemple la mobilité de la nature, ou du corps, ou de l'âme. Laquelle est de les contempler en tant que pensée vivante.

Dans l'une ou l'autre de ces activités expérimentales, le Je est immobile : son articulation autonome dans la pensée, comme sa contemplation de la mobilité de la nature, extérieure et intérieure, est le mouvement qui naît de son immobilité.

L'être profond, qui accueille et contemple tout, est immobile. Sa contemplation du monde ou le mouvement psycho-corporel, c'est contempler son propre mouvement. Son articulation autonome dans la pensée, tandis que le corps et l'âme sont immobiles, est son mouvement même.

Ce qui se meut en réalité, c'est la pensée : qui n'a pas besoin de se mouvoir pour toucher quelque chose d'autre qu'elle, elle étant le mouvement de l'esprit réalisant sa présence, ou son immobilité, là où elle est reniée.

L'extinction de la négation est le mouvement de ce qui n'a pas besoin de mouvement pour être : ayant déjà en soi tout le mouvement.

Le mouvement est toujours une image, ou une pensée : en dehors de l'espace : ou bien dans l'espace vrai. La réalité du mouvement est non-spatiale : dans l'espace physique, on saisit seulement ce qui est mû, pénétré, sans qu'on y fasse attention, de ce que l'on pense comme mouvement. Toute relation d'un moment à un autre (temps) et d'un point à un autre (espace) du mouvement, n'est qu'une relation de pensée : qui, sans y prendre garde, réalise l'identité avec ce qui, du suprasensible, meut dans le temps et dans l'espace.

12

Quand la pensée s'anime de vouloir, alors elle meut la forme dont elle se revêt. Mais la conscience ordinaire a l'illusion que la forme extérieure se meut, que les corps se meuvent. Alors qu'ils sont mus : c'est la forme intérieure, la forme invisible qui se meut.

L'enchantement de la pensée dans l'apparition de la vie comme mouvement, devenu une façon de voir et converti en culture, exige, au moins de quelques rares personnes, la contemplation de l'apparition corporelle comme le mouvement qui s'éteint dans l'objet mû : qui semble se mouvoir et être lui-même la vie.

C'est le mouvement qui s'éteint parce que l'objet dans son objectivité provisoire, l'arrête, soit comme force structurante, soit comme force qui le fait se mouvoir dans l'espace, mais tend à éveiller de nouveau son caractère illimité originel dans le regarder-penser qui saisit son arrêt contingent et son devenir d'objectivité. C'est dans les cristaux seulement qu'un tel arrêt est le signe de la force structurante elle-même.

L'objet mû n'est pas l'objet, mais le symbole de l'arrêt du mouvement. Qui est la pensée : l'objet étant l'abstraction pensée ou la pensée paralysée, vue comme une image ou un symbole, et, comme tel tendant à renaître.

L'image est en effet le commencement de la résurrection du mouvement. La pensée, en réalisant son indépendance de ce qui est mû, de la nature extérieure comme de celle intérieure, est le mouvement pur. Qui découle de son immobilité essentielle.

13

L'autonomie du corps et de l'âme se réalise au moyen de la pensée qui réalise son pur mouvement. Un tel mouvement pur est la liberté.

L'être de la pensée est l'extranéité vis-à-vis du corps et de l'âme : qui peuvent connaître la béatitude de leur unité. Un tel connaître est la présence du Je dans le monde : qui était contestée auparavant.

L'unité du corps et de l'âme est la libération des forces suprasensibles de l'âme. C'est également la présence du Je : lequel, reposant au plus profond de son infini, fait affluer sa quiétude, parce qu'il a le corps et l'âme comme miroir de son être : le Je ne pouvant pas encore être le Je qui est dans le monde spirituel, mais seulement ce que l'homme peut offrir de non-ego au moyen de la force de l'ego, à sa radiance terrestre.

L'autonomie du corps dans l'âme est leur être selon la paix originelle, parce que c'est leur être devant l'esprit . C'est l'autonomie dans laquelle l'esprit se voit lui-même comme pur mouvement, libre dans le devenir du monde.

Être dans l'être de la pensée, c'est déposer l'âme au sein de la corporéité, la laisser reposer dans la profondeur, jusqu'au fond : qui est son fondement illimité : toujours trouvé et toujours à retrouver sans cesse.

Il n'y a pas de limite à cet effondrement, parce que c'est le retour, toujours suspendu et toujours repris, de l'être à sa quiétude infinie : au Je.

Le corps et l'âme deviennent un et une telle unité, en tant qu'autonomie, laisse la pensée sombrer dans sa substance angélique : de laquelle germe la nouvelle vie de la corporéité : sa renaissance grâce au Logos.

14

Le mouvement de la pensée est le rythme du monde des étoiles suscité dans l'obscurité de la Terre, c'est pourquoi l'essence de la lumière est restituée au monde qui est *l'ombre de la lumière*. C'est pour cette raison la guérison céleste. On guérit selon le rythme produit par la pensée, pour autant que l'on s'immerge volontairement dans une unique pensée dans laquelle s'impose toute la lumière de la pensée.

Dans le cas où la capacité de dévouement à une pensée est acquise, à un moment déterminé, on peut enlever le contenu objectif à la pensée et continuer à avoir l'afflux de pensée en tant que pensée seule.

On ne veut pas autrement la pensée. Sinon, on aurait de nouveau un objet que l'on prendrait pour la pensée ou pour le contenu spirituel. Mais on n'a pas un objet, mais bien seulement la continuation du mouvement de la pensée : une continuation autonome, sans appui, ou sans support : n'étant qu'un penser sans pensées, ou bien encore la présence de toutes les pensées dans une seule fulgurance.

Dans le cas où elle se manifeste selon son mouvement, la pensée se reconnaît tissée de la même lumière que celle qui, depuis les mondes lointains, édifie la vie.

C'est la lumière secrète de ce qui s'entend, se voit, se goûte, se sent : c'est pourquoi elle n'est pas celle de ceux qui renoncent à entendre, voir, goûter et sentir. C'est la pensée non-prononcée de ce qui se rencontre dans le monde : la broderie secrète de la vie, qui attend d'être illuminée par l'âme de celui qui contemple, tout comme est illuminée la splendeur du Soleil dans les lumières et dans les couleurs de la Terre.

C'est la dentelle secrète de la vie que l'on a maintenant comme un tracé lumineux, dont on peut porter le mouvement à la rencontre de l'écoute, du voir et du sentir. Mais il naît à chaque fois du regarder, du sentir et de l'entendre : son ou mélodie différenciée de la vie originaire des choses, qui est l'écoulement dans la Terre des forces rythmiques des planètes, au travers des sens de l'homme.

15

La pensée pense l'objet en dehors de toute impression sensorielle, de tout écho possible à elle. L'objet surgit comme idée. L'idée s'anime de vie.

L'idée, on l'a tout de suite, comme on pense : on ne pourrait pas penser l'objet, si l'on n'en avait pas déjà l'idée : mais c'est l'idée que l'on ne connaît pas, en réalité on ne l'a pas. Pour l'avoir, il faut puiser à l'idée que l'on a vivante derrière l'écran de la conscience, et la reconstruire devant soi au moyen de la série de représentations qui se retirent de l'acte de la revivre. Ainsi, ce qui est déjà vivant comme idée dans l'intériorité secrète, commence à vivre devant la conscience. Il faut reconstruire au moyen du vouloir pensant la pensée vivante qui y existe déjà : dont on ne sait pas qu'elle y existe, parce qu'elle est retenue dans le monde sensible. Elle est devenue toute vision sensible. Elle ne sait rien d'elle.

La tâche de la concentration c'est de renverser le rapport : non pas faire servir l'idée à l'objet, mais l'objet à l'idée. L'objet sensible devient le moyen pour que la pensée sache sur soi : elle se meut dans la liberté de sa force, qui est le vouloir de l'esprit.

Mais il faut d'abord que l'objet soit le point de référence de la concentration : puis qu'on l'ait comme idée et que l'idée soit maintenue.

La maintenir, ce n'est pas la fixer, mais bien la laisser être comme elle naît : l'avoir dans son état de naissance qui existe tout de suite dès que l'on pense et c'est si immédiat que l'on ne sait pas que l'on pense : justement parce que c'est une pensée en train de naître.

Le méditant l'a telle qu'elle surgit, en la voyant comme elle surgit devant lui : continuellement jaillissante. En se mouvant dans son surgissement, non pensée, c'est-à-dire sans tomber en pensées, mais vivant seulement de son surgissement immédiat.

Il n'y a pas à faire d'effort pour l'avoir (l'idée) d'une manière déterminée : qui ne doit pas être fixée.

Cette contemplation active de l'idée, c'est la simplicité qu'exige une longue destruction des dialectismes : jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'effort.

Il faut que soit oublié tout effort accompli au long du chemin.

Tout doit être oublié : ceci est l'art de l'activité du contempler. Parce tout n'est que de regarder l'idée, la pensée, l'image, l'objet : qui sont la même chose. L'image est forme de l'idée, l'objet est l'image-idée, l'idée est l'objet sans forme : ce sont le même être que l'on contemple. Il n'y a pas de différence entre ces contenus du contempler : qui ne sont que pour l'activité contemplative.

Ce qui importe, ce n'est pas l'idée, ou l'objet, mais le contempler : qui est l'art de ne pas savoir que l'on contemple et pourtant de le faire, pour autant que l'on accorde la plus grande importance à l'objet contemplé, qui n'en a aucune.

L'expérimentateur de cette époque doit se rendre compte de la pure qualité de support de l'objet, ou de l'idée, de sa qualité d'instrument ou d'usage : parce que le monde spirituel authentique ne peut se présenter que dans la trame non-contemplée du contemplé.

Dans une dimension inattendue, que l'on aborde pourtant et que l'on peut faire vivre dans l'âme, pour autant que l'on ne la regarde pas.

La simple caractère de support de l'objet, ou de l'idée, doit être réalisé pour qu'il ne nous domine pas, mais soit dominé. Pour que devant lui, et par son entremise, affleure ce à quoi l'on peut s'abandonner.

Mais on peut s'abandonner pour autant que l'on développe la plus grande indépendance face à ce que l'on contemple : la capacité la plus grande de repose en soi-même : qui est de perdre le sens de la chose, qui n'est utile qu'à la vie éphémère.

C'est le sens de la concentration. Qui ne se cultive pas pour consacrer un objet, mais pour faire fleurir la force.

16

La concentration est la possibilité de vivre dans un penser qui ne se révèle pas comme objet, mais comme la vertu même du penser, parce que l'objet y est déjà : justement alimenté intimement de vie par ce penser. C'est de le contempler.

On contemple quelque chose que l'on crée grâce à l'activité de contemplation. Et ceci est l'écoulement de la force.

Mais pour qu'elle s'écoule, il ne faut pas interrompre l'activité de contemplation. Il faut ne pas éprouver la force : de là où elle afflue, elle doit s'écouler sans être vue. On ne doit pas la voir avant qu'elle même devienne vision et enseigne le mouvement ultérieur.

Pour ne pas voir la force, on s'applique à ne voir que l'objet, que l'idée, que la pensée comme signe de la force.

17

Contempler c'est l'art de regarder sans se préoccuper de ce que l'on voit, parce que ce que l'on parvient à voir est déjà fait. On n'a pas besoin de le faire, parce que le voir, c'est participer à son devenir.

La pensée qui naît n'a pas besoin d'avoir de forme pour s'écouler, étant une force formatrice et toute forme extérieure étant devant elle un tel signe de son écoulement.

La pensée est toujours sans forme, mais elle n'est pas vue comme telle.

Elle peut être vue. Au cas où elle est une pensée libérée, profondeur du sentir ou du vouloir : si son intensité a ce pouvoir de vie qui, pour le moment, est étranger à la conscience, en se manifestant comme contenu de l'expérience mondaine, pour laquelle on est seulement capables de jouir ou de souffrir.

Les fortes sensations, les sentiments impétueux, sont ce qu'humainement l'on expérimente pour qu'un jour, l'on soit capables de vivre leur intensité comme ce dont doit être revêtu le contenu du monde, dans le cas où on le possède comme pensée archétype. Leur intensité devient limpide comme forme de chaleur et de lumière de leur contenu originaire. Et c'est le sens ultime des émotions et des instincts.

La simplicité du contempler est l'art de celui qui ne dérobe pas de vie au monde spirituel. Art de qui connaît la gratitude et la confiance, et, connaissant la gratitude et la confiance, ne perd pas ce qui est donné par l'esprit.

C'est la simplicité qui, lorsqu'elle se réalise, ignore problèmes et contradictions, l'objet n'étant que l'objet : qui se trouve en face parce qu'il est ce qu'il est, en s'abandonnant à la contemplation et, contemplé, en s'animant.

Les problèmes et les contradictions, comme les doutes, sont la résurgence de la nature de l'ego sous forme dialectique : l'opposition discursive à l'esprit.

18

Le mouvement du penser est le pur vouloir. Et ceci est le secret du vouloir : comme celui du penser.

C'est le penser dans lequel uniquement s'articule la vie : dans laquelle on est, selon un être qui se dégage dans le monde, mais puise au plus profond du Je : en reconstruisant simultanément le monde au-delà de ce qu'il est comme monde de l'apparition.

C'est le penser qui ne tombe pas dans le dialectisme, qui n'est pas parole (ou mot, *ndt*), ni image, ni concept, mais seulement pénétration du monde, ou être comme être du monde.

Le monde existe, mais non comme un être. Comme être, il rencontre un commencement dans cette pensée. Le monde est vivant pour autant que son être le devienne. Mais cet être c'est le penser dans lequel on commence à vouloir. Par lequel le mystère de la vie se révèle en images vivantes.

Le vouloir est le vouloir du monde. Et, comme tel, il est l'aurore du monde naissant dans l'âme.

19

Le vouloir est le tissu intérieur, à chaque fois détruit dans l'expérimentation conditionnée par la convoitise ; dans l'expérience d'amour, corporelle ou de l'âme : en étant le tissu de ce qui, en tant qu'amour, peut vaincre la mort. Parce qu'on craint d'aimer selon cet amour : on a secrètement peur de l'ampleur que prend l'amour qui vainc la mort, en exigeant de se consacrer au vouloir là où le vouloir n'est que celui qui est lié aux catégories de la nature.

Les catégories de la nature sont les catégories du corps : du corps qui doit mourir. Parce que l'âme, dans son séjour corporel, ne se souvient plus du sens de l'immortalité : elle ne se souvient plus de sa nature propre, mais la ressent comme un abandon instinctif à la transcendance. Mouvement qui, dans la vie terrestre, devient son auto-identification à la corporéité comme à sa transcendance : qui est l'erreur de se laisser déterminer par l'être sensoriel ou par l'apparaître. C'est pourquoi aimer, selon elle, c'est inverser la force qu'elle rappelle comme amour : en étant à chaque fois dispersion de chaleur de vie qu'elle rappelle, en croyant la vouloir comme amour. Parce que l'amour est dans le mouvement originaire de ce vouloir, non pas dans ce qui est simultanément son devenir-sentiment. Alors qu'au moyen du ressentir, il devrait s'illuminer de nouveau : pour être dans l'amour humain. Il devrait rayonner : n'être que lumière pour l'autre. La transcendance de l'âme est en vérité la pensée : qui naît dans l'âme, mais est indépendante d'elle, l'âme étant liée à la corporéité : au corps qui doit mourir. La pensée est la pensée pure, parce que non déterminée par l'âme. Mais la vie commence en elle, une vie auparavant inconnue de l'âme : qui est l'amour de l'homme. Dans la pensée sont les germes de l'amour qui ne cesse pas d'aimer : les pensées qui toujours reconstruisent la trame humaine de l'amour : dont l'amour a besoin pour se réaliser dans le monde.

20

La pensée devient lumière immédiate : spontanéité fulgurante. C'est l'instantanéité lumineuse dans laquelle l'Infini fait des éclairs. L'instantanéité qui n'a pas de contradictions, parce qu'elle n'a rien contre elle : elle n'est pas la pensée morte, abstraite, et elle est plus que la pensée pensante, dont la lumière n'est que son reflet pour le caractère factuel de l'existence et son élévation dialectique. C'est la pensée qui ne s'arrête pas au mental, parce qu'elle passe comme la lumière au travers d'un cristal qui ne la retient pas, tout en s'illuminant d'elle. Une pensée qui ne pense pas, parce qu'elle regarde et, en regardant, éveille la vie secrète de ce qu'elle contemple qui est simultanément sa vie. C'est une pensée qui ne s'arrête pas, elle ne se rattache pas au mental, elle ne le touche pas, mais elle l'a comme ce à travers quoi elle passe, libre et intacte, semblable au vent non interrompu par des obstacles. Une pensée qui vraiment pense parce qu'elle ne pense pas, qui ne se coagule pas en dialectique, mais coule, en étant mouvement : elle est tout mouvement en dehors de l'espace, présence pure dans l'espace, regard. Une pensée à laquelle on est ouverts parce qu'elle peut se manifester dans la spontanéité non arrêtée par rien. Elle n'est pas retenue par le mental, tout comme l'acte de regarder n'est pas retenu par l'œil. C'est la pensée qui va au-delà de ce qu'elle est, en manifestant la force qui, depuis les profondeurs, s'empare intimement de ce qu'elle est, c'est pourquoi elle n'a pas en face d'elle un « y-être » immobile qui s'oppose à elle. Elle est lumière de la totalité de l'être et, pour cette raison, de toute possibilité ultérieure de l'être : lumière que l'on reconnaît dans le monde, différenciée dans les séries de formes germinales de vie. En réalisant son identité dans l'âme et dans le monde, elle devient sève d'un penser dans lequel se développe nouvellement la vie. Le penser devient la présence immédiate de la lumière du monde, qui redevient créatrice. Elle naît dans le monde comme pensée, en agissant simultanément dans le secret du monde et dans le secret de l'âme : le secret de l'âme et celui du monde faisant un. Libre de la psyché, libre de la cérébralité, il (le penser, *ndt*) est instantané, parce qu'entravé par rien : en puisant à l'éternité, il anime dans le vouloir ce qu'il peut ultérieurement vouloir, en tant que restitution de l'écoulement profond et ignoré de l'éther de son et de celui de la vie : qui

réalisent l'esprit de la Terre. C'est pourquoi l'âme, en retrouvant son pouvoir, cesse d'être crucifiée à la Terre et possède dans la corporéité l'instrument pour sa résonance : le système de lumière qui est mort dans la corporéité, en tant que système des nerfs, retrouve sa radiance originelle et sa sonorité : par la pensée solaire.

21

Cette pensée n'a pas d'objet, elle n'est arrêtée par aucun objet, parce que l'être entier est son objet. L'être qui simultanément ne peut pas être son objet parce qu'il est entièrement contenu en lui et transcendé.

Alors qu'on est dans le corps, dans l'existence, dans l'espace et dans le temps, l'instantanéité de la pensée est comme l'éclair qui réunit la Terre et le Ciel dans leur identité sidérale. Lumière immobile et fulgurante qui a en face d'elle le néant : pour cette raison, elle est dans le cœur des choses.

L'être, l'existence, sont simultanément présents, en face de cette pensée, comme l'image de ce qui, transcendé, gît dans la profondeur minérale : alors que cette lumière a le pouvoir de pénétrer comme dans le secret de sa force.

On expérimente l'infini, parce qu'on a la condition qui en donne la mesure : le fini. Celui-ci naît comme pensée : dans laquelle l'infini est déjà.

Ce n'est que dans la mesure du fini que l'on peut ressentir l'infinité comme infinie.

Qui se perd dans l'infini, ne le connaît pas. Son acte de se perdre peut n'être quelque chose que pour autant qu'il le connaisse : grâce à ce qui ne peut pas se perdre.

Se perdre peut seulement celui qui ne se perd pas. Seul l'infini peut se renier et s'expérimenter comme fini. Et ceci est l'art mystérieux d'être des hommes : que l'Infini ne soit pas une condition à l'esprit, mais s'exprime comme vertu de l'esprit qui est l'Infini dans le fini.

La corrélation instantanée est la pensée qui renaît : l'ombre de la lumière, reprise par la lumière.

C'est la lumière qui, non arrêtée comme pensée, ne projette pas d'ombre : c'est pourquoi elle peut pénétrer le monde des ombres.

22

La pensée qui ressuscite est la pensée céleste retrouvée : c'est l'épanouissement du monde céleste dans le terrestre. La fulgurance de la lumière dans les ténèbres, d'où la lumière est le jeu des ténèbres et l'apparaître, le jeu des ombres de la lumière interrompue.

L'ombre est la lumière interrompue par la conscience de l'homme adonné à expérimenter la ténèbre comme négation de la lumière : pour que dans sa souffrance de renier la lumière, il connaisse le secret de la vie de la lumière : pour qu'un jour, la lumière naisse dans le monde comme vie.

La pensée céleste fut perdue pour être retrouvée ; mais elle ne peut être retrouvée que là où elle a été perdue : là où le pouvoir de la retrouver réalise la force dont l'amoindrissement causa sa perte : dans le monde créé où entités et choses sont des formes de la pensée tombée, qui attendent d'être « prononcées » par une pensée plus forte, capable de s'immerger dans la profondeur de leur chute et de s'approprier, en le re-soulevant, le pouvoir par lequel elles chutèrent.

La pensée qui renaît est une pensée qui guérit, parce qu'elle s'illumine de nouveau de sa lumière : de la lumière de toute façon présente en elle : sans laquelle elle ne pourrait pas se mouvoir comme pensée. Présence ignorée de lumière en toute pensée : à chaque fois perdue et à chaque fois sur le point de resplendir dans l'âme et le monde, au cas où elle puisse s'écouler selon son immédiate splendeur.

Dans la splendeur, elle ne connaît que son mouvement propre, qui est son jeu de lumière d'essence à essence : par suite de quoi, en maintenant seulement intact son propre mouvement, elle est communion avec les êtres et les choses : elle est le sens de leur existence (de leur « y-êtré », *ndt*), mais, pour cette raison, le sens de la vie : attendu par la vie.

Le jeu de lumière est « d'or », son tissu produisant les forces matinales du Soleil, c'est pourquoi les ténèbres de la nuit sont en fuite. Comme si l'aurore transparaisait dans son mouvement : moment intemporel de la lumière du jour et de l'âme, étant identiques le premier rayon de l'aube dans le monde et le jaillissement du pur concevoir dans la pénombre de l'âme.

Cette pensée est d'or lumineux dans sa renaissance comme élément solaire originaire des choses : comme leur secrète aurore : ensevelie depuis longtemps dans le temps et dans l'espace, en attendant de réaliser son éternité, grâce à la lumière qui s'écoule pour un vouloir ultérieur. Comme lumière du Logos.

Qui joue dans la ténèbre pour faire jaillir la vie à partir de l'ombre de la lumière.

X — Les formes de la peur : les métaphysiques mortes

1

La concentration est le se-vouloir du Je, au moyen de ce qui, comme véhicule de la conscience de veille, l'exprime immédiatement : la pensée.

La pensée, qui n'est jamais vivante et que l'on ne connaît que dés-animée, peut être connue comme vie, si on l'expérimente à sa naissance, si on l'a, avant son reflet cérébral : dans sa révélation immédiate. Parce que c'est toujours une révélation originaire et, dans son caractère originel, impersonnelle. Elle est connaissable comme la force qui se réalise dans l'acte de connaître.

Mais l'homme de ce temps-ci ne peut arriver à une telle *immédiateté* qu'en saisissant la *médiation* de la conscience à partir de laquelle il part nécessairement.

Le « vide », qui était la possibilité de l'immédiateté pour les ascètes anciens, non encore terrassés par l'hallucination de la minéralité, peut être l'expérience du néant de la minéralité, pour l'ascète de cette époque, grâce à la pensée. Qui commence toutefois à se mouvoir comme une pensée de la minéralité ou de la quantité : en ne reconnaissant pas en elle sa lumière, inversée, tendant à renaître.

Ce qui est mort de la pensée est le germe de la liberté et, en tant que tel, peut redevenir sa vie. Si l'ascète n'est pas immergé dans le sommeil de Léthé, à savoir s'il ne perd pas le niveau de conscience propre à l'expérience sensible, comme le perd la culture fondée sur celle-ci.

La lumière du Logos se détériore comme pensée : elle devient représentation, concept. En tant que représentation abstraite, c'est la qualité du monde minéral, dont elle fait surgir l'objectivité, sans y reconnaître son mouvement.

Elle devient abstraction en dépendant de la cérébralité qui reflète son mouvement : un mouvement indépendant en soi de la cérébralité. Comme pensée abstraite, elle est saisie par les courants de l'âme liés à la corporéité, par le sentir imprégnant l'âme. Cette pensée ne vit pas : ce n'est pas la lumière du Logos, mais son reflet corrompu.

Du reflet, on peut toutefois remonter à la lumière. On peut puiser à une volonté plus élevée, capable de dépasser l'humain, pour autant qu'on *se veuille* le reflet, ou que l'on se veuille dans le reflet.

Le reflet étant la conscience immédiate, la possibilité infime de la pensée, ou du Logos, l'immédiat qui se révèle normalement comme pensée, sur ce dont normalement on peut insister. On peut faire levier sur ce dont normalement on part.

Mais ce qui peut faire levier, c'est l'être profond de la conscience immédiate, à peine présente sous forme d'immédiate conscience, mais dont le caractère illimité peut ultérieurement se révéler.

La conscience immédiate n'est que le commencement de l'auto-conscience, la continuelle possibilité du Je, continuellement non aperçue. Le passage au suprasensible.

On pense donc la pensée qu'on a normalement, ou pensée reflet : en persistant à vouloir la pensée qui se produit ordinairement dans le processus « spontané » de la conscience. C'est désormais sur cette spontanéité qu'il faut opérer.

Il s'agit de reproduire énergiquement le mouvement normal de la pensée, en s'exerçant sur une pensée déterminée : ceci revient à surmonter la limite ordinaire de la conscience qui est attachée à la corporéité. Parce que ce vouloir puise à des forces radicales, normalement altérées ou déviées dans le processus abstrait de la conscience : dont le caractère abstrait est sa réflexivité, ou dépendance de la cérébralité.

On peut reconnaître, dans un tel processus, des puissances cosmiques agissantes, déjà directrices de l'humain, alors que l'humain n'avait pas encore besoin de l'expérience rationnelle : désormais inévitablement contraires à ce qui, comme principe intérieur de la rationalité — lequel est plus que la rationalité — tend à le relever vers sa lumière originelle. Elles continuent à agir sur l'être humain au moyen de la rationalité abstraite, ou déracinée du principe intérieur, selon leur fonction passée. Qui fut leur action en l'être humain, au commencement, alors que la lumière originelle diminuait en lui.

C'est pourquoi, seule une conscience qui appréhende la situation cosmique modifiée de l'être humain, peut orienter son chemin de manière que les puissances transcendantes qui l'ont graduellement conduit à l'identification dans le sensible, ne continuent plus à le dominer, alors que leur fonction est épuisée : étant venu le temps de la remontée au suprasensible, pour lui. Qui consiste à pénétrer le sensible, pour le réunir à l'essence : une tâche exigeant une ascèse nouvelle.

La domination de telles puissances, qui se prolonge, n'est pas ressentie à cause de l'habitude millénaire de se laisser conduire par elles, une habitude alimentée par la revivification des doctrines du passé : une habitude inhérente à la nature humaine : certainement pas à l'esprit. Qui doit s'éveiller : c'est à peine s'il l'est dans le sensible : il ne parvient pas à distinguer son propre être authentique du mouvement de sa nature ancienne, au travers de laquelle ces puissances tendent à l'empêcher de s'exprimer comme liberté : entre autres, en lui faisant prendre pour liberté leurs impulsions qui sont en lui, et donc l'arbitraire.

Il ne parvient pas encore à pénétrer le monde sensible : il se livre à des collusions avec lui, s'abandonne à ses séductions, là où celui-ci se révèle uniquement pour solliciter la forme individuelle de son expérience.

L'activité de l'esprit, dans le cas où elle s'appréhende elle-même dans le sensible, c'est la liberté. Laquelle n'a pas de sens en dehors du sensible : elle n'a pas de sens là où l'esprit est immergé dans le spirituel, qui ne nécessite aucune libération.

Mais l'esprit, qui réalise la liberté dans le sensible, ramène la vie au spirituel.

Une telle possibilité est entravée par des puissances de la Terre qui tendent à empêcher l'homme d'accueillir l'esprit comme pouvoir de vie, en lui donnant l'illusion d'avoir la vie, parce qu'il en a la sensation et l'image. Il vit de cette illusion, en convoitant la vie, jamais en l'ayant : jusqu'à ce que lui soit retiré le support au moyen duquel il convoite la vie et la rêve, en croyant la posséder. Dans le corps physique, la vie est bien présente, mais tel un pouvoir auquel la conscience est étrangère : laquelle n'est possible qu'en tant qu'opposition à la vie.

Une authentique science de l'esprit a la tâche d'ouvrir les yeux du chercheur sur les coulisses de la vicissitude humaine : laquelle autrement restera incompréhensible : elle restera une série de contradictions inexplicables, ou explicables au moyen de dialectismes stériles.

L'être humain continue à subir inconsciemment les puissances qui opèrent depuis le passé dans sa nature et qui, en tendant à s'emparer de ses nouvelles forces intérieures, prolongent un état de dépendance qui fut régulier autrefois, mais qui est aujourd'hui la source de l'erreur. Dans le cas où il ne perce pas à jour leur jeu, il risque toujours de prendre pour un choix personnel et libre ce qui, au contraire, est suggéré par leur présence secrète dans sa vie intérieure.

S'il n'éveille pas en lui l'unique activité qui ne subisse pas cette influence, à savoir la pensée libre, ou pensée pure, il ne peut pas échapper à ce à quoi elles aspirent irrésistiblement : faire de lui un instrument toujours plus approprié à leurs impulsions : un automate intelligent, mathématique, social et même religieux, mais un automate.

Automate scientifique, automate spirituel, automate mystique : qui ait conscience de tout, excepté de son activité propre et de la source intérieure dont elle jaillit.

Toute forme de savoir est mobilisée dans ce sens : tout est suggéré comme une doctrine de l'esprit, comme une voie initiatique ou comme une voie mystique ou encore comme voies psychologique ou philosophique, pourvu que ne soit pas provoquée l'initiative de l'être humain. En particulier, on met en garde contre l'erreur de « l'auto-initiation », pouvant facilement se démontrer comme une contradiction dans les termes. Alors qu'il ne s'agit pas d'auto-initiation, mais bien d'auto-connaissance : ce qui est bien différent. (Il n'existe pas de texte auquel nous nous fassions référence, qui parle d'auto-initiation, si on lit honnêtement).

C'est l'auto-connaissance requise à la décision de l'homme, le mouvement qui ne dépend que de lui, pour que l'Initiation puisse éventuellement lui parvenir, d'une autre direction : qui n'est certainement pas celle de son individualité contingente.

C'est l'acte intérieur qui, sur le plan individuel, lui évite de devenir un automate moral. Un automate qui est la faillite de ce qu'il commence à être, par vertu surhumaine, un homme. Idéal d'une culture tendant à garantir l'inertie aspirée ardemment par celui qui, une fois tombé, veut faire de sa chute sa raison d'être : en redoutant de se relever, en redoutant de renaître.

C'est la chute qui devient organisation, vision du monde, art visant à consacrer, au moyen de métaphysiques et d'esthétiques les canons de son expression : en tant qu'expression spirituelle. Qui est l'esprit évoqué asservi.

C'est la dialectique qui est née comme signe de vitalité perdue de la pensée : comme reflet d'une lumière que l'on n'est pas capables d'avoir comme elle est et qui, à chaque fois, tend à indiquer sa tâche urgente à l'homme pensant. Mais consacrée dans sa fonction négatrice d'esprit comme l'expression de l'esprit.

Une expression de l'esprit, en effet, mais de l'esprit tombé et oublieux de son état de chute. De l'esprit qui peut renaître grâce à ce qu'il exprime déjà comme volonté individuelle inférieure, et qui, pour l'instant, ne sait rien faire d'autre que de l'anéantir comme esprit. Même l'acte de l'anéantir étant néanmoins son mouvement : qui peut reprendre à partir des profondeurs.

3

Le vrai penser n'est pas dialectique, mais il est mouvant avant d'être dialectique, selon un mouvement que la rationalité ne connaît point, ce mouvement étant la source de la rationalité. La dialectique est la pensée revêtue de mots qui, dans le cas où elle puisse être vécue dépouillée de mots, n'est plus dialectique, mais mouvement de l'esprit. L'art de celui qui médite est justement celui-ci.

Le rationalité, la logique sont une expression de ce mouvement, mais quand elles ne deviennent pas rhétorique et morte phraséologie, sont capables seulement de le signaler dialectiquement, mais pas de le saisir : l'appréhender étant la possibilité du mouvement même, libre de dialectique, non bloqué dans la rationalité.

L'expression dialectique, dans son caractère inévitable, est le signe d'une incapacité à avoir directement le mouvement de la pensée.

Toutefois, la dialectique peut être ramenée à la fonction qui la justifie uniquement : être une expression du mouvement de la pensée, non pas de son automatisme inconscient, qui est la dépendance de la nature.

L'expression est déjà un langage : un langage qu'il serait un devoir scientifique de maintenir adhérent à la pensée, à qui il doit structure et forme : à la pensée qui a comme loi son propre mouvement, inépuisable et toujours nouveau, non pas la logique, qui est son produit. Un tel produit n'est pas nécessaire à celui qui pense, mais il l'est à celui qui ne sait pas penser : qui peut aussi s'illusionner d'apprendre la pensée à partir de la logique et de devenir un maître de logique, justement, parce qu'il ne sait pas encore penser. La logique n'étant que la science de la forme de la pensée, et non une science de la pensée.

Science de la pensée est le penser lui-même dans son infinité pré-dialectique. La méthode qui mène à une telle science peut être formulée : mais celle-ci ne tolère pas de formulations. Étant l'art à venir de l'être humain : indialectique. Qui aura son langage : non pas de type discursif, mais une parole dans laquelle résonne l'esprit.

4

La science de la forme de la pensée conditionne le langage et exige la dépendance de sa forme de la pensée.

Mais le dialectisme est parvenu à une telle vie automatique que l'on tend à identifier à lui l'esprit, la culture. Le monde des mots devient une fin en soi : les argumentations, les doctrines ; les structures logiques, les expressions théoriques, les phrases, les descriptions, les récits deviennent des valeurs, parce que langage. Et c'est la fin de la parole (mot est aussi possible, *ndt*).

Ainsi, à un moment déterminé, la pensée est oubliée, avec laquelle, pourtant, on continue à penser et l'on s'adresse au langage en tendant à l'abstraire de la pensée, en présumant identifier la structure logique avec une mécanique du discours et la science de la forme de la pensée avec celle du langage, qui en réalité n'est vrai que parce qu'il est le revêtement de la pensée. C'est le revêtement dont la pensée doit se libérer, si elle veut, à un moment déterminé, être la vie d'elle-même.

Le langage est séparé de la pensée parce qu'on perd le sens d'une dépendance du langage de la pensée et du pouvoir synthétique de la pensée, indépendant de toute dialectique, même si elle se réalise dans la dialectique. Et c'est la précipitation finale de la dialectique : codifiée et conditionnant la pensée. Qui pourrait encore reprendre son autonomie à ce point, au cas où elle assumât tout cela comme son jeu au niveau de l'abstraction logico-mathématique : comme un

objet à considérer, comme un exercice, parmi mille possibles, pas différent, à ce niveau de l'art d'inventer des énigmes ou d'une discipline expressive.

On tend au contraire à organiser selon des corrélations mathématiques le langage déraciné de la pensée, en se servant en cela de la pensée, mais en l'ignorant : en aménageant les projections abstraites de la pensée selon une valeur quantique, au point d'en obtenir mathématiquement le rapport logique, mais en oubliant naïvement la pensée qui a été mise en cause pour établir ces corrélations mathématiques, bien avant qu'elles fonctionnent comme telles.

On ne s'aperçoit pas que c'est la pensée, qui n'est pas liée à ces corrélations par aucune logique, à les reconnaître quand celles-ci fonctionnent : en ne fonctionnant que pour autant qu'il y ait une telle reconnaissance.

C'est la pensée qui, dans son mouvement infini, ne peut pas être limitée au « dicible » (ce qui est formulable en mot, *ndt*) : au contraire, elle devient d'autant plus créatrice que, pour exprimer des contenus inattendus puisés dans ses profondeurs, elle brise davantage les modes du langage habituel et trouve sa nouvelle expression : laquelle, en tant qu'expression créée, est poésie. La poésie étant la logique la plus élevée : celle dans laquelle on exprime dans la pensée la plus vaste dans le langage le plus elliptique.

Mais cette dialectique logico-symbolique n'est pas suffisamment mathématique pour avoir conscience d'être une activité intérieure indépendante, avant que d'être un rationalisme, et elle peut être rationalisme mathématique justement parce qu'elle pourrait s'exprimer aussi sous d'autres formes dialectiques : dont la logique ne peut être sinon que la structure de la pensée en tant que pensée mouvante selon son mouvement, qu'aucune logique ne peut précéder (*anticiper, ndt*).

La logique acceptable par celui qui renaît dans la pensée ne peut être que la logique de l'essence : et non pas de l'essence égarée.

Mais l'égarément du Logos veut sa logique. La perte du spirituel, et pour cette raison de la moralité, veut sa dignification intellectuelle : la justification scientifique : nécessaire à tranquilliser la conscience.

5

La pensée mathématique qui perd la conscience du rapport du système de la quantité avec la pensée, risque d'oublier les limites de son champ d'investigation, qui n'est que la mathématique comme théorie des mesures.

La mathématique ne peut que philosopher sur le monde mathématique, ou bien sur le monde des quantités abstraites à partir de la totalité du monde et qui sont l'aspect le moins essentiel de cette totalité.

L'étude de la mathématique peut renforcer la pensée, mais pour autant qu'elle soit la pensée qui se sert du développement mathématique comme de l'un parmi divers moyens pour saisir son mouvement, et non dans la mesure où cette étude prétend s'élever à un système de connaissance, à une vision du monde.

La pensée connaît et, entre autres, se détermine comme une science mathématique : laquelle ne peut présumer gouverner la pensée dont elle est née : mais pas non plus le langage — si l'on excepte celui mathématique — parce que le langage naît aussi de la pensée et ne peut pas être organisé comme un système de fixation et de précision de la pensée : un pareil sophisme, requérant lui-même pour se révéler la liberté infinie de la pensée qu'il juge bon de mécaniser : il l'exige bien avant que la mécanisation soit possible.

Les conquêtes de la pensée sont indépendantes de la logique avec laquelle celle-ci coordonne son propre discours. En effet, elle organise par nécessité de réflexion formelle et non parce qu'elle conditionne ce qu'elle a ultérieurement à dire.

Ce qu'elle a ultérieurement à dire, elle peut le dire pour autant que ce soit elle qui le dise et non pas la logique : qui n'est pas une nécessité pour la pensée. Comme mouvement poétique, en effet la pensée, en broyant toute logique, parvient à dire ce qu'aucune logique ne peut dire. Alors que pour la logique, la nécessité c'est la pensée.

6

Aujourd'hui toutefois, le langage est détaché de la pensée, qui en est le vêtement parce que la pensée égare la force de l'avoir comme son propre vêtement, le rapport se renverse entre pensée et langage, en subordonnant celle-là à celui-ci et cependant à une logique qui l'organise au moyen de corrélations discursives prédéterminées : qui sont extraites du processus de mesure des quantités, à savoir des grandeurs abstraites de l'être : qui sont tout hormis l'être. Duquel la pensée, qui a organisé l'arrangement entier, doit dépendre.

On croit réaliser la logique comme une technique par laquelle appréhender et tenir fermement la vérité, sans danger de doutes ou de contradictions. On tend à un ordonnance sûre, sur la base de laquelle cristalliser la connaissance en expressions absolument certaines, grâce au caractère mathématiquement discursif et prédéterminé, qui n'est plus la création découlant à chaque fois de la pensée, libre de tout « logisme », mais bien son automatisation.

Ce n'est plus une pensée, mais la pensée subordonnée à sa projection morte : qui ne peut être vérité, pour cette raison. C'est la vérité qu'on ne peut avoir, en fait, justement parce qu'on veut l'avoir de manière discursive : en effet, le mouvement de la pensée — à savoir le mouvement de tout ce qui est vrai — qui est appelé à avérer la logique mathématique, est ignoré.

La technique discursive devient la recherche et la science, non pas de l'objet qui n'intéresse plus, mais bien de sa mesure ou de son abstraction : dans laquelle la pensée, qui seule les justifie et en a initié le mouvement, demeure ignorée. Elle l'a suscité en effet, seulement pour exprimer son mouvement propre : qui n'est pas le mathématisable, mais le mathématisant.

7

La pensée a suscité une science qui pourrait être vraie, non seulement comme un fait mécanico-physique, mais surtout comme une forme de connaissance : n'existant pas de fait mécanico-physique dont la réalité ne soit pas en même temps son intelligibilité, à savoir la série des relations entre moment et moment temporel, entre point et point spatial. Une trame de relations qui est le vrai fait et c'est un fait de pensée : mais non pas de la pensée qui se rattache au mesurable, mais bien de la pensée qui, dans le rapport, appréhende le processus formatif du mesurable et le sien : comme un mouvement unique.

Mais comme événement de pensée, on veut l'ignorer, parce que l'automatisme mathématique, ou d'intendance, intéresse désormais plus que la réalité de la pensée qui devine le monde et du monde deviné : qui sont une seule réalité, la synthèse qui s'accomplit dans l'âme de l'être humain et qui exige d'exprimer le vivant, tout comme elle a commencé par exprimer la mesurable.

Simultanément, en un autre lieu, techniciens et exécuteurs traduisent le développement automatique du formulaire scientifique, consécutif aux intuitions originaires de rares découvreurs, dans des entreprises physico-mécaniques : dont le sens fait vraiment défaut, parce qu'il n'existe pas de pensée qui en parcourt le sens, celles-ci en tant que faits se suffisent à elles-mêmes : grâce à la pensée ignorée, à savoir, à l'activité unique qui fonctionne en découvertes et inventions.

Ces faits en tant que faits simples, ne sont pas vrais.

Toutefois, dans leur non-vérité, ils sont en train de produire une métaphysique et même une mystique, en inspirant un art, qui sont l'inversion du mouvement de l'esprit : qui de ceux-là

devrait au contraire en constituer la contre-partie intérieure, en établissant leur valeur, sans revêtir leur valeur, en ne se réduisant pas à faire d'eux le mythe : comme cela se produit dans l'idolâtrie. Laquelle, en tant qu'erreur spirituel, ne pourra pas ne pas être anéantie par l'ordre qu'elle contredit : en préparant l'ultérieure expérience tragique de l'humain. Dans le cas où un penser authentique n'est pas évoqué.

La mort de la pensée, dialectisée, est l'extrême tentation de l'idolâtrie du sensible : l'extrême tentation d'éviter la naissance d'une science qui prenne contact avec l'objet réel, au-delà de ses mesures extérieures, exprimant de lui sa valeur mécanique limitée, laquelle, abstraite de l'objet, est non-vérité.

La mort de la pensée est son renoncement à appréhender ce qu'elle fait pourtant, en reliant les données sensibles. Toute mise en connexion d'espace et de temps, en effet, est la relation qu'elle établit entre les éléments apparemment isolés, non pas sur la base d'une logique, mais sur la base de son propre mouvement à elle, se réalisant telle une connexion interne qu'il y a effectivement entre eux, mais non perçue : celle-ci n'étant perçue que dans son auto-manifestation sensible. Mais c'est la mort à laquelle on contraint également l'esprit alors que l'on s'adonne aux formes d'art qui reflètent inconsciemment une telle idolâtrie.

Le sens ultime est la dignification mythique de cette extériorité physique qui fut toujours la tâche de la transfiguration mythique et de la réunion avec son principe métaphysique.

C'est pourquoi l'on peut dire que l'on se trouve en face d'une métaphysique nouvelle : inversée.

8

La pensée est le commencement d'un être de l'homme selon ce qu'il est avant la naissance et la mort.

Entre la naissance et la mort, c'est la possibilité de la conscience de devenir vie et à la vie de devenir conscience : possibilité continuellement perdue en devenant ce médiateur de l'expérience sensible par laquelle la dépendance du véhicule cérébral le prive de son courant de vie : c'est pourquoi de la donnée de l'expérience sensible, le médiateur ne peut accueillir sinon que ce qui n'a pas de vie.

L'image de la vie, non pas la vie : ceci accueille l'homme du monde. Par suite de quoi, à la vie qui lui fait défaut, il substitue son âme subjective, ses instincts, ses passions : qui ne correspondent pas à la réalité du monde. Monde qui n'est perçu, pour cette raison, qu'en tant que monde sensible.

Un problème de l'homme de ce temps-ci : mais pas de l'homme antique, ou de « l'homme traditionnel » qui, dans la pensée de l'objet, accueillait, sans médiation auto-consciente, le sens intérieur de celle-ci, d'où ne se révélaient pas de dialectiques, vérité ou problème de la connaissance : lesquels surgirent quand le sens intérieur commença à être perdu. Un sens intérieur qui n'exigeait pas d'activité de la part du principe subjectif, ou d'auto-activité, parce qu'il était spontané : il appartenait à cette constitution originnaire de l'être humain qui pouvait expérimenter l'esprit, dans la mesure où il ne le possédait pas comme un fait individuel.

Il devait progressivement perdre ce sens intérieur pour pouvoir le reconquérir sous la forme d'auto-conscience, ou bien comme articulation du Je. Comme liberté : qui est le se-réaliser de l'esprit là où sa manifestation est devenue dépendance, mécanicité et nature.

L'esprit vit pour cette raison chez l'homme, dans la mesure où il dépasse sa propre négation : pour autant qu'il pénètre ce qui le renie. Qui est sa création ultérieure.

En affrontant la négation de soi, l'esprit se suscite lui-même : il connaît sa liberté là où, auparavant, il accédait et se soumettait à sa propre manifestation.

Ce qui nie l'esprit est la requête de base du monde à l'esprit : c'est la négation qui demande à l'esprit un mouvement encore non connu. Elle ne demande pas une répétition des formes par lesquelles il est entré en communion avec le terrestre : avec sa propre négation.
Tel est le sens du monde moderne : qui n'attend pas de restaurations, mais une intégration.

9

La spiritualité la plus élevée du monde antique fut possible comme spontanéité exempte d'auto-conscience intellectuelle, ou d'activité intérieure indépendante. Elle fut possible uniquement comme dépendance de l'homme des entités spirituelles qui pouvaient l'inspirer dans la mesure où il était récepteur passif. Elle fut possible parce que certains maîtres initiaux de l'humanité, — de l'enseignement desquels on a un écho tardif et faible— ne furent pas eux-mêmes, mais exprimèrent d'une manière *non-individuelle* quelque chose qui s'écoulait au travers de leur intériorité. Leur art n'était pas de s'identifier avec le « je » survenant : mais d'éviter que l'être immergé dans la Terre ne se traduisît en conscience individuelle.

C'était l'art d'accueillir le spirituel comme un pouvoir d'action directe sur la Terre, sans médiation intellectuelle : le « je-transitoire », dont on pressentait la fonction obscurcissante, étant isolé.

Leur corps subtil ne pouvait opérer que parce qu'il se trouvait ouvert aux courants cosmiques, avec les rythmes duquel ils pouvaient l'accorder, grâce à une sagesse secrète : là où l'ascète de ce temps-ci, à cause de sa constitution intérieure modifiée, ne réalise l'esprit que dans la mesure où il se soustrait à de tels courants, sa tâche étant de délimiter par auto-conscience la forme du corps subtil. En réalisant au moyen de l'auto-conscience le rapport avec ces rythmes.

Leur sagesse était celle du non-identifié : laquelle, tout en visant à éviter les voies de l'identification, mais agissant en substance à préparer les temps durant lesquels l'identification aurait été donnée comme une forme préparée dans le terrestre par le supra-individuel : sens ultime de l'expérience humaine.

Dont la non-connaissance emprisonnait l'homme à la Terre.

Le mystère de l'individuel c'est d'être action du supra-individuel : lequel peut seulement avoir la force de s'identifier. Mystère dont on ne peut rien savoir désormais, sinon au moyen de l'individuel qui semble le nier. Et il devrait déjà découvrir qu'en le niant, il l'affirme déjà. Plus on retrouve l'individualité secrète et que l'on est individuels, davantage on retrouve la supra-individualité.

L'individualité non pénétrée dans sa secrète nature, se projette dans un être mythique : une production de l'individualité qui renonce à se sentir créatrice de ce que, pourtant, elle crée : à partir de l'essence du supra-individuel.

Ce qui fut sagesse autrefois devient l'erreur d'aujourd'hui, dans l'époque de l'individualité. Cela devient l'abstraction, soit du traditionalisme, soit de la science.

10

L'esprit n'a pas besoin d'être fixé dans la « tradition ». La Tradition de l'esprit n'est pas ce qui peut être déterminé au moyen de distinctions philologiques et critiques, à savoir, au moyen d'une identification de ses formes dans l'espace et dans le temps : auxquelles on ne peut parvenir qu'à partir d'une reconnaissance intérieure.

Le danger de la méthodologie traditionaliste c'est justement de perdre la possibilité vivante de la Tradition, parce qu'elle renonce à l'ascèse indépendante de l'étude traditionnelle et aussi à la pénétration intuitive de son contenu indialectique : elle renonce pour cette raison à la

reconnaissance de la forme dans laquelle peut se présenter un tel contenu dans des temps nouveaux.

Aimer le suprasensible, c'est aimer la Tradition comme l'ineffable qui afflue de manière permanente, sans être rattaché à aucune forme : les formes n'étant pas la Tradition, mais ce que celle-ci revêt provisoirement ou dialectiquement en relation à une époque ou à un lieu.

La Tradition authentique est le reflourissement informel de l'esprit, qui demande à l'être humain la forme pour redevenir florissant : non-prédéterminable, non-identifiable aux formes qu'elle revêt, ou que l'on puisse attendre qu'elle revête à partir du point de vue traditionaliste.

N'accède à la Tradition que celui qui l'aime plus que tout autre amour : plus que l'amour même qui puisse être suscité par les aspects historiques ou culturels dans lesquels elle se manifesta : au cas où ce fussent bien ceux dans lesquelles elles se manifesta authentiquement.

Parce que dans l'esprit qui se réalise maintenant, indépendant de toute manifestation qui est sienne, c'est toute la Tradition. Et seulement l'esprit, qui se réalise selon ce que la Tradition est en-deçà de sa formulation extérieure, peut la reconnaître.

L'esprit qui existe maintenant c'est l'esprit de toujours : *l'art est de retrouver l'esprit et non la Tradition.*

11

Les vérités « traditionnelles », au cas où elles ne fussent pas reconnues pour ce qu'elles valurent à l'être humain non complètement immergé dans le sensible, ne peuvent aider le chercheur de ce temps-ci. Parce que ce ne sont pas les vérités traditionnelles, mais ce que l'homme de ce temps-ci, avec ses limites intérieures, peut se représenter.

L'ascète, qui est capable de les faire revivre, c'est l'initié qui voit l'intemporel au-delà du temps, et il sait que la Tradition n'est pas la série des formes que l'intemporel prend, mais seulement la *transmission d'une tâche que les formes contredisent de temps en temps*. Les formes authentiques ayant toujours la caractéristique de l'inattendu.

Une tâche qui n'a rien à voir avec les formes de la tradition, en se posant à chaque fois comme ce qui les transcende et à chaque fois de quelque manière, comme ce qui les révolutionne. Une tâche qui est d'autant moins instituée dans une dialectique.

C'est pourquoi la continuité traditionnelle n'est que le mouvement de l'esprit. Les corrélations par lesquelles on entend identifier un fond commun, de type moniste, risquent d'établir une universalité abstraite : trop facile, justement parce que plausible : acceptable au moyen de consonances, lesquelles, si l'on regarde honnêtement, sont symboliques, philologiques ou dialectiques.

L'universel, auquel on aspire, est indubitablement la Tradition, mais ce n'est pas l'universalité identifiable comme fond commun des mythes, symboles et rites, au moyen d'associations dont le processus est inévitablement un fait mental, et non une vision. La vision étant la Tradition même.

Qui n'a pas besoin de s'appeler Tradition pour être reconnue ou réalisée, et d'autant moins pour la raison que les formes de son expression sont fixées comme ce qui peut la faire reconnaître ou réaliser : les formes n'étant nécessaires qu'à ceux qui, ne pouvant pas avoir directement l'expérience de l'esprit, doivent se référer à des systèmes, normes, dogmes : à des médiations indubitablement utiles, mais qui ne devraient pas se penser comme « philosophie pérenne ».

Ces formes-là peuvent aussi être reconnues, mais pas comme les formes de la Tradition, parce qu'aucune expression sur le plan physique — symbole, rite, parole — ne peut renfermer le transcendant ; mais bien comme signes d'un processus. Qui ne peut être saisi que par un mouvement intérieur : le mouvement intérieur de celui qui cherche, en ne se fixant pas sur les formes, mais sur ce par quoi les formes se révèlent.

Rencontre vraiment la Tradition qui retrouve d'abord en lui le mouvement de la Tradition, indépendant de ses formations extérieures, et sait ensuite que penser de celles-ci : en ne les réunissant pas depuis l'extérieur, mais bien en percevant ce qui les réunit déjà intérieurement. Ce qui sera important pour lui, ce ne sera pas la relation des « signes » et leur sens métaphysique — exigés par ceux qui ne pourraient pas partir sinon de ce qui les satisfait immédiatement — mais l'art de susciter un tel mouvement intérieur.

12

Les vérités traditionnelles ne sont plus celles qui sont plus concevables comme telles aujourd'hui. Celles, qui sont aujourd'hui identifiées comme telles, ne sont plus que culture, à savoir dialectique : elles sont l'aliment mythique du chercheur, dont la connaissance exige la projection historico-temporelle de ce qu'il n'est plus capable de réaliser métaphysiquement à présent. L'amour de la Tradition, dans le cas où il ne se traduise pas, grâce à une ascèse correcte, en vision qui en oriente la lumière, devient du traditionalisme sans y prêter attention : il perd sa lumière initiale. Il devient travaux pratiques d'érudit mystique : une noble dialectique, certes, mais une dialectique quand même.

Mais s'il se traduit en vision, c'est un connaître inattendu, dont on ne peut prévenir la forme : qui ne peut opposer le non-moderne au moderne, parce qu'il est le suprasensible de tous les deux. On peut découvrir que les « principes traditionnels » furent réalisables au travers d'un type humain capable de s'ouvrir à eux dans la mesure où il éliminât sa propre individualité.

Aujourd'hui, l'individualité est l'être immanent au travers duquel ceux-là réalisent une profondeur ultérieure chez l'humain. Ces principes furent des forces opérant en l'être humain en lieu et place du Je spirituel perdu, des soutiens transcendants de l'être humain temporairement tombé, mais gardant mémoire de la vertu originelle préservée.

En tant que forces métaphysiques convergentes du Cosmos, les principes traditionnels ont eu la tâche de conduire dans la cadre d'une « régularité », la descente graduelle de l'être humain « céleste » au « terrestre », jusqu'à entretenir avec lui un rapport différent de celui originelle lorsque, justement grâce à un tel épisode (passé, *ndt*), il commença à retirer la conscience de soi uniquement à partir de l'expérience sensible : ce qui est le sens de l'histoire de l'homme en tant qu'être humain, et non plus de pupille des Dieux. En l'arrachant définitivement au monde céleste, l'expérience sensible, tout en exigeant la présence du Je, mène en effet l'être humain à une autonomie au sein de laquelle son être originelle ne peut pas ne pas réapparaître. D'abord dans sa forme la plus basse : celle individuelle.

C'est pourquoi, l'œuvre des Initiés et des Sages ouverts à l'inspiration originelle — et ce sont des êtres dont les traces, qui peuvent éventuellement rester comme des traces de la Tradition, disent bien peu de ce qu'ils furent en réalité — fut la préparation des temps durant lesquels serait né le Je immanent, à partir du Je métaphysique, en se présentant inévitablement comme *ego*, avec des délimitations individuelles ; alors que l'œuvre des dialecticiens ou des écrivains fut de fixer la sagesse révélée, et non plus radicalement connue : en en faisant un point de référence intelligible. En faisant appel à une transcendance, ressentie comme spiritualité originelle : mais en réalité jamais possédée.

Parce que ce que l'on possède vraiment, ne peut jamais se perdre.

« L'individuel » est le long, mais sûr cheminement, pour parvenir à retrouver ce qu'il fut inévitable de perdre : le supra-individuel.

Ces temps derniers, quelqu'un a tenté le noble effort de faire renaître l'aspect traditionnel du suprasensible : en se servant en cela inévitablement des formes d'enquête et d'ordonnement critique propres à la dialectique moderne.

En avançant une telle possibilité, il n'a pu éviter de se servir de l'unique élément qu'elle ne comportait pas : la pensée conceptuelle. Laquelle, comme dialectique, naît de l'extinction de ce qui était vivant au sein de la Tradition.

Dans une époque où l'on est tentés de rechercher réalistement l'esprit, en dehors de l'activité intérieure dans laquelle celui-ci se présente immédiatement et uniquement — parce qu'il n'y a plus d'esprit qui se présente en nous sans être l'esprit connu et perçu par nous — l'investigation « traditionnelle » risque de ne pas appréhender le sens de ce qui apparaît non-traditionnel, parce qu'elle est amenée à en interpréter la valeur selon des enseignements auxquels furent étrangers les thèmes de l'individualité et de l'auto-conscience : en assumant réalistement et le traditionnel et le non-traditionnel. En égarant par cela l'élément de pérennité inhérent à la Tradition.

En effet, le monde moderne n'est pas l'anti-Tradition, mais ce qui demande sa relation avec l'esprit de la Tradition : inattendu.

Qui ne peut pas être une copie de l'ancien.

Le rapport demandé ne peut être offert par ce qui a déjà été fait, ce ne peut être la répétition d'un rapport qui a déjà existé et a déjà été transmis — seul l'esprit pouvant en être transmis — mais bien ce que le monde exige tel qu'il est et comme il peut être connu. Monde qui ne demande pas à être refusé, mais à être pénétré.

On ne peut échapper à une telle tâche si l'on entend retrouver l'esprit : l'esprit perpétuellement présent dans le monde, et non pas celui représenté par les tendances personnelles métaphysiques ou mystiques.

L'art est un art vraiment métaphysique parce qu'il recherche le suprasensible là où il peut uniquement être retrouvé : à la limite du sensible, là où la forme est le signe de l'esprit : le signe continuellement visible : la série évidente des symboles, qui attend d'exprimer sa vie dans l'âme. La vraie Tradition.

Dans le ciel étoilé, dans les rythmes de la nature, dans les nuées comme dans les cristaux et dans les fleurs, dans les lumières et les couleurs de la Terre : dans les limites de la nature qui apparaît, peut être retrouvée l'histoire du monde : l'histoire spirituelle, la Tradition. Cela est sous nos yeux : il s'agit de savoir la regarder.

C'est un art de percevoir l'esprit dans les données des sens, parce qu'on confie le processus de la perception à l'esprit, selon une ascèse qui ne peut être sinon que l'ascèse du chercheur de ce temps, à savoir, la Tradition elle-même, qui accompagne l'homme à toute époque, rencontrant à présent l'être humain immergé dans l'expérience des sens et l'esprit se manifestant dans celle-ci. Par suite de quoi, celui qui recherche vraiment l'être métaphysique, rencontre la Tradition comme une impulsion profonde de l'homme attaché au sensible et comme science de la libération d'un tel degré d'attachement : il trouve la Tradition, non pas qu'il parte de présupposés traditionnels culturellement fixés, mais parce qu'en connaissant l'art d'expérimenter le sensible par les forces pures de la conscience, le sensible qui lui est présent et immédiat, il réalise l'art de le transcender : il affleure dans le suprasensible.

Il connaît la Tradition parce qu'il pénètre dans le suprasensible : il ne peut pas la connaître s'il se paralyse avec l'image des formes que celle-ci revêtait dans le passé. Il la connaît pour la continuer, non pas pour s'en faire un système de défense ou d'isolement vis-à-vis du monde présent : qui lui sera impossible justement parce qu'en puisant seulement de manière illusoire dans la Tradition, il ne peut pas pénétrer le mystère du monde présent.

La Tradition, si elle est effectivement présence éternelle, n'a pas besoin de noms pour être reconnue, en exigeant avant tout le mouvement de l'esprit : son nom et sa forme étant ponctuellement imprévisibles.

Elle n'a pas besoin d'identification ou de méthodes qui en facilitent la discrimination de son écoulement permanent, parce que de telles méthodes présupposent nécessairement l'incapacité d'une perception directe de son contenu pré-rituel et pré-dialectique : une perception qui devrait être éduquée, non pas selon des perceptions ascétiques du passé, mais selon ce que la Tradition exige aujourd'hui comme science du spirituel opérant sous d'autres formes dans le monde. Une telle perception ne peut éviter d'être conditionnée, ou carrément empêchée par un système de reconnaissance de la Tradition. Tout système de reconnaissance ou de réévaluation de la Tradition est contre celle-ci, parce qu'il entrave sa continuation ou bien l'empêche d'être ce qu'elle est comme écoulement éternel : qui n'est pas un écoulement de formes, mais bien de contenus informels : que les traditionalistes, précisément, tendent à paralyser en noms et formules du passé.

Est d'ailleurs remis en cause un connaître qui, dès le début, ne peut pas être celui ordinaire, avec ses limites discursives : lesquelles peuvent être seulement ôtées au moyen d'une méthode qui apprenne à la reconnaître dans le processus de la pensée tel qu'il se présente immédiatement chez le rationaliste actuel.

La pensée qui naît est la possibilité de l'expérimentation intérieure directe. Ce qui naît comme pensée, et va resplendir dans l'âme, est la pensée encore non-vue, parce qu'on n'en voit que l'extinction dans des pensées déterminées : qui sont ces pensées déterminées parce qu'elles sont le penser éteint.

La pensée naissante est l'expérience imminente de l'être humain : parce que là où naît la pensée il est libre. Mais il ne vit pas normalement là où la pensée naît, mais bien dans son reflet.

La pensée naissante est ce que l'humanité décrépite et liée à sa propre décrépitude, veut fuir, pour qu'elle ne produise pas le pouvoir de son impersonnalité et ne soit admise dans la conscience que dans la mesure où elle se subordonne aux besoins personnels, comme une pensée reflet, en se conformant continuellement à ce qui a déjà été pensé : à ce à quoi la conscience s'attache et sur quoi est fondée sa limite. La limite qui lui est nécessaire pour être la conscience transitoire de soi qu'elle est.

Le rapport altéré avec la pensée qui naît est l'inversion du spirituel dans la conscience : parce qu'il fait surgir comme réel l'abstrait sensible. Abstrait comme la pensée : pour la mort du sensible et de la pensée.

C'est la corrélation de la pensée abstraite ou quantitative du sensible : dans laquelle le sensible est effectivement égaré, fixé dans sa matérialité : alors que le sensible n'est réel que comme forme du suprasensible. Du suprasensible qui est en réalité le vrai sensible.

L'organisation de la pensée abstraite par le penser et du sensible abstrait par le sensible, est la mécanique sans vie de la culture de ce temps-ci : qui s'octroie sa logique, soi-disant positiviste. Dans son mécanisme, en réalité, se posant comme une métaphysique : non pas selon un mouvement métaphysique conscient, mais bien comme une projection de son dialectisme anti-métaphysique. Pour cette raison, une métaphysique mécanique mythique. Telle est la source de l'immoralité du monde moderne.

La mort organisée de la pensée grâce à la soi-disant logique mathématique, est la même à laquelle parvient l'automatisme de la pensée spiritualiste renonçant à la conscience de l'activité intérieure par laquelle elle recherche le spirituel.

Ce sont deux formes d'une même limite : deux formes d'une identique peur de ce qui presse au-delà de la limite, comme ce qui peut la dépasser.

Peur de l'être authentique : de l'esprit.

16

La peur est l'impuissance provisoire de l'âme au contact avec les puissances de la Terre : l'âme saisie (agrippée, *ndt*), parce qu'elle ne laisse pas l'esprit s'écouler au travers d'elle : sa fonction étant celle-ci.

C'est la peur de se réclamer de l'esprit. C'est l'impuissance de l'âme immergée dans son demi-sommeil intérieur — résidu crépusculaire de sa dépendance passée du spirituel — là où elle rencontre les courants de la Terre : qui lui demandent la lumière capable de lui restituer ces puissances de l'esprit.

Le sentir, comme forme d'une telle dépendance, est le sentir luciférien. Son impuissance se révèle à chaque fois que des sensations déterminées montent dans la conscience sans être rencontrées par le Je. Ce sont des sollicitations de l'être terrestre qui, à la conscience éveillée se révéleraient des forces sur le point de se restituer au Je. Dans la conscience ordinaire — qui est le sentir luciférien pénétrant le penser et le vouloir, — elles surgissent comme peur.

La peur est l'insuffisance de l'âme à prendre conscience de sa fonction par rapport aux contenus que le percevoir amène au devant d'elle. Dans l'expérience des sens dans laquelle il ne pénètre pas avec les forces de l'esprit, et que pour cette raison il subit passivement, l'être humain prépare les conditions de la peur : qui de toute manière se manifesterà lorsque l'esprit décidera, au moyen d'une situation limite, son intervention.

Normalement, les sensations ne sont pas vécues par le Je, mais seulement par le sentir rattaché à la corporéité : qui enveloppe le Je, le délimite, comme ego : ce pouvant uniquement grâce à la pensée privée de vitalité intérieure. Qui est pour cette raison une pensée abstraite, rhétorique, une pensée de l'ego. Une pensée qui, toutefois, au cas où elle soit pensée indépendamment du sentir, peut se rouvrir à sa propre vie intérieure : produire les forces du Je qui la pense.

Le demi-sommeil intérieur empêche d'identifier en soi ce qui se meut de l'esprit pour être la conscience qui est : l'activité dans laquelle on commence à être éveillés : la pensée. Dont on se sert, mais que l'on ne connaît pas parce qu'au plus, on pense sur la pensée : on s'en sert pour donner une valeur aux choses qui ne sont ce qu'elles sont que grâce à la pensée ; celle-ci étant la valeur sans laquelle on ne connaîtrait même pas la donnée comme une donnée : la valeur qu'on attribue à la donnée, même quand on ne l'a pas.

C'est pourquoi dans ce demi-sommeil, on défie le physique ou le métaphysique. On est idolâtres de la donnée sensorielle, ou idolâtres de la donnée « traditionnelle » qui n'est pas la Tradition : ennemis apparents mais alliés en profondeur.

Dans les deux, en effet, il y a renoncement à la conscience de l'activité intérieure grâce à laquelle la donnée, en tant que telle, se révèle comme forme : est ignorée la véritable activité intérieure, dans laquelle l'esprit commence à s'exprimer.

Une forme initiale dans laquelle le « Royaume des cieux » affleure aujourd'hui dans l'humain, en s'altérant immédiatement comme intellectualisme qui projette nominalement en dehors de soi ce qu'en vérité il a en soi. C'est une possibilité ultérieure de la pensée, qui peut se réaliser grâce à la pensée qui possède autant de rationalité qu'elle peut en éteindre : et retrouver ainsi son propre mouvement.

Un tel mouvement est la vie spirituelle qui se déploie déjà sans être éprouvée dans l'acte de la recherche en dehors de soi, et c'est également ce qui, comme consentement intérieur, rend concrète la donnée physique. Dans les deux cas, naturellement, elle est ignorée, à cause de la déification de l'objet spirituel ou de l'objet physique.

Sans percevoir une telle vie secrète, il est inévitable que l'objet physique ou l'objet spirituel soient vus comme des réalités en soi indépendantes, auxquelles il faille se conformer. On renonce à connaître ce qui est à se conformer et qu'est-ce qui se produit occultement grâce à cet acte de se conformer.

L'on se conforme et que l'on est « traditionalistes » ou matérialistes, parce qu'on ne perçoit pas le se-conformer, on ne sait pas ce que c'est : on est contents de se conformer parce que cela n'exige pas de vrai mouvement du Je : cela satisfait ce que « l'ego » exige comme sa vision réaliste : physique ou spirituelle. En substance, on s'en remet à la nature que l'on est.

Ce qui obscurcit vraiment le monde moderne, c'est la défaillance de la conscience dont il naît.

L'obscurité n'appartient pas au monde moderne, mais à la conscience qui ne sait pas accueillir en elle l'esprit dont elle se sert pourtant. L'esprit fait défaut au moderne du fait que la conscience ne puise pas en conséquence à sa propre force : à la force avec laquelle elle projette devant elle le monde moderne : qui ne peut recevoir d'esprit que d'elle.

L'esprit naît, mais il n'est pas accompagné par l'esprit dont il naît. Le monde moderne demande à la conscience qu'elle connaisse comme sa force spirituelle ce dont il naît de sorte que cette force, la conscience la lui remette en allant à sa rencontre : car c'est seulement pour cela qu'il est né.

L'immoralité du monde moderne, c'est d'être le produit abandonné de l'esprit : le fait de ne pas être accompagné par l'esprit dont il est pourtant le signe.

17

L'angoisse et la peur sont le sentir qui ne s'incarne pas, le corps stellaire non remis « au fourreau », non harmonieusement inséré dans sa forme corporelle physique. C'est le sentir qui devrait s'éteindre en pensée consciente, ou être amené à sédimenter au plus profond, en redevenant substance du vouloir corporel.

L'agir sans agir, l'accomplissement d'actes de volonté prédéterminés et libres d'intérêt personnel, absorbe et rectifie la force qui s'altère dans le sentir lié à l'ego.

Le vouloir doit être engagé, le vouloir doit être manifesté : qui n'est pas le vouloir ordinaire, toujours sollicité par le sentir lié à l'ego et se manifestant comme fait automatique. On se libère en s'exerçant à exprimer le vouloir qui veut quelque chose indépendamment du sentir ordinaire et du vouloir ordinaire : selon son pur mouvement. Qui ne peut pas être voulu, pour cette raison, sinon par le Je : en dehors des intérêts personnels ou des nécessités de l'âme.

On s'exerce dans ce vouloir en accomplissant des actes qui ne valent qu'en tant qu'actes expressifs de la dynamique immédiate du vouloir, par conséquent dans la forme extérieure non conditionnante mais conditionnée par le vouloir. L'objet, qui, par habitude, sollicite et engage le vouloir, est posé et utilisé comme son moyen par le vouloir.

Le vouloir ainsi voulu libère le sentir.

Pareillement, le désir éduqué, libéré des objectifs irréels qui le rendent malade et orienté vers la réalité, qui est la réalité spirituelle des choses, est le sentir qui se libère : il fleurit comme vouloir, comme pensée vivante.

Le sentir devient force du vouloir.

L'art est le pur percevoir : qui est de répondre avec la vie objective de l'âme à l'objective révélation des choses.

La perception pure est la rencontre positive avec les forces de la Terre privée de la médiation altérante du sentir.

Il monte une force (énergie, *ndt*) profonde de la Terre : laquelle dans le cas où elle puisse être directement perçue par le Je, devient la continuation de son être dans la Terre : comme si le Je foudroyait la minéralité et en libérait la lumière inversée : celle qui tend toujours à jaillir de la Terre pour être reprise par le Je comme son énergie radicale. Mais interceptée à chaque fois par le sentir, elle devient peur.

C'est la peur qui, dominant organiquement l'âme, devient pensée, culture, investigation scientifique.

Dans l'investigation scientifique, déracinée des forces cognitives auxquelles elle fait pourtant appel, la peur se mathématise, en devenant déification inconsciente de la donnée sensible abstraite. La déification mathématique de la donnée sensible est le retour de l'idolâtrie, sous une forme moderne. Qui n'est pas la mathématique en tant que mesure des rythmes terrestres de l'esprit, mais bien le contraire : l'esprit asservi à la mesure. Mais c'est la peur.

Chaque fois que la pensée se met à prendre conscience de sa force, elle doit surmonter la peur. L'art de la méditation conduit à la résolution progressive de l'élément obscur de la peur, qui surgit comme pouvoir de profondeur de la pensée.

L'épreuve de la peur subconsciente refoulée est la situation de l'intellect abstrait actuel : dont chaque construction présente devrait être reconnue comme forme de la peur.

L'intellectualisme moderne est la tentative d'éluder dialectiquement ce qu'aucune dialectique ne peut éluder : la peur. Il l'alimente, il l'exprime, il la « psychologise », mais il ne la résout pas, parce qu'il n'en connaît pas la source.

Seule la pensée pénètre la peur, si elle se réunit à sa propre source incorporelle. Elle pénètre la peur si elle devient pensée de profondeur, ou pensée vivante de la vie dont elle naît incorporellement. Une pensée non conditionnée par la cérébralité : parce qu'en se liant à la cérébralité, en se laissant saisir par le monde des sens, les énergies de la pensée deviennent peur. Alors que c'est seulement en se libérant de la cérébralité que la pensée devient complètement pensée, capable de pénétrer le monde des sens. Dès lors qu'elle est pensée libre des sens, elle opère au même niveau que les forces édifiantes du corps, en étant de la même nature que celles-ci. Cette pensée pénètre la peur, accomplit l'analyse non dialectique de la peur : non psychologique. Elle dissout l'élément sensible de la peur, elle ôte le sentir au mouvement de la peur, elle le vide du sentir en anéantissant le sentir en tant que pensée, jusqu'à avoir en face de soi ce qui d'abord l'impliquait comme peur : le vouloir profond, le même qui opère dans la corporéité. Et dans le fait de l'avoir devant soi, elle réalise l'identité avec lui, parce que rien ne peut plus surgir comme lumière qui ne soit pas sa lumière secrète : irradiée. Sa profondeur est la profondeur d'un tel vouloir.

Les courants intérieurs, qui furent médiateurs de l'antique capacité « d'inspiration », désormais privés de vie, conduisent l'être humain à la peur parce que, de l'inconscient, ils tendent à agir encore en lui comme une spiritualité guide sans rapport avec le spirituel : en devenant dialectique. Ou psychologie analytique.

Mais l'être parvenu à l'identification avec le monde des sens exige de l'homme, non pas la corrélation amorphe et dialectique avec l'être — résidu « dés-animé » de l'antique corrélation

mystique — mais bien la communion vivante du Je avec la donnée, au moyen de la pensée, pour que le Je ne soit pas conditionné par l'expérience physique, mais l'ait comme son moyen pour pénétrer la Terre.

La pensée rendue indépendante du Je ne peut être une pensée sinon pour le Je : pour la présence du Je dans son mouvement. Sans lequel il ne se révélerait pas : se donner étant toujours pour celui à qui il se donne.

L'universalité ne peut être rhétorique ou dialectique : survivance mystico-discursive de celle qui valut autrefois pour l'être humain, en dirigeant la descente d'un état originel suprasensible jusqu'à l'inhérence au sensible. Celle-ci fut l'antique initiation : elle fut, chez un certain nombre d'hommes, l'action éclairante d'entités supra-humaines, porteuses de sagesse, mais de sagesse luciférienne — la seule et unique à laquelle ils purent alors s'ouvrir — n'irradiant pas le Logos, mais bien sa lumière réfléchie.

Ils furent, en effet, les guides, non pas de l'être humain originaire, mais de « l'homme chu » : ils inspirèrent et guidèrent l'homme tombé, en substituant le principe originaire en lui, ou « Je spirituel » perdu, avec la sagesse accordée, dont l'efficacité dépendait de la passivité réceptrice de l'être humain, à savoir de quelque chose de bien différent du sens de l'individualité et de la liberté. C'était la loi, ou la série de normes spirituelles ou de directives rituelles, fonctionnant dans la mesure où l'être humain était un exécuteur passif et obtus.

Selon les desseins de ces êtres, l'homme aurait dû devenir leur pupille obéissant, ou leur instrument sur la Terre. Au travers de l'être humain, ces entités visaient à se réaliser elles-mêmes dans l'élément sensible qui leur est étranger, mais leur est accessible par son truchement : tout en lui concédant en échange pouvoirs et connaissances. Quant à l'élément humain, à elles subordonné, elles réalisèrent sur la Terre une universalité métaphysique et mystique — dont l'écho tardif et faible se révèle dans les Veda et plus tard dans les Upanishad et dans le Vedanta — dans laquelle l'homme n'eût pas à naître comme un je libre. Ce qui, au contraire, eut lieu plus tard comme une possibilité, lorsque l'être humain, toujours plus poussé vers la Terre, fut agrippé par les puissances du monde sensible et de l'apparence « matérielle ».

Toutefois, ce luciférisme, cette auto-illumination de l'être humain par la lumière réfléchie de l'esprit, n'était pas destructeur pour lui, mais nécessaire, au contraire, à sa formation dans cette phase-là de l'histoire. Il était éclairé et guidé par la vision de ces êtres, en vérité n'appartenant pas à la Terre, mais tendant à y agir par le truchement de son âme. Cela n'était pas dangereux pour l'être humain, parce qu'il n'y prenait pas part librement : il n'avait pas encore l'auto-conscience, mais seulement une conscience réceptive.

Le luciférisme deviendra une erreur destructrice, par contre, lorsque l'être humain, précisément pour la raison qu'il en sera affaibli, sera toujours plus agrippé par le terrestre, jusqu'à en arriver au stade où il commencera à vivre à l'écart de toute influence spirituelle, à la possibilité de la conscience de soi : laquelle, dans son essence, sera la naissance du Je au plan terrestre, mais dans son mouvement contingent, elle ne pourra pas éviter de causer l'empreinte des forces lucifériennes permanentes. Au début, l'être humain ne pourra pas éviter — et c'est la situation de l'époque moderne — de vivre « lucifèrement » ses forces naissantes d'auto-conscience (il les vivra même « luci-fièremment », *ndt*).

En se liant à l'être luciférien, et en y étant lié, il s'identifiera à lui : en croyant que ses instincts et passions sont à lui : en dialectisant et en justifiant psychologiquement la situation contingente de l'âme : au moyen de la pensée, laquelle, privée de force inspiratrice intérieure, recevra uniquement son contenu de l'expérience sensorielle. Et l'être humain jugera la pensée comme sienne et personnelle, parce qu'il n'aura pas la force de réaliser le Je indépendamment des contenus sensibles qui se révèlent au moyen de la pensée. Ils considèrera de tels contenus comme réels, en ignorant l'activité de la pensée en eux : en ignorant la pensée en tant que force objective. Mais grâce à la même supercherie, il croira aussi réels les « faits » de l'esprit, ou métaphysiques — qui ne sont pas l'esprit — en dehors de l'activité pensante qui lui permet de les concevoir.

C'est la situation de l'âme moderne développant son auto-conscience dans l'expérience sensible, à savoir au niveau des forces de la Terre, dont le gardien est l'autre adversaire de l'être humain, l'adversaire immanent : qui tend à lier le Je naissant à la nature terrestre, en se servant de la complaisance de l'âme due à l'adversaire transcendant. [C'est l'occasion de rappeler ici que pour Valentin Tomberg, « Ahrimane est le *Karma* de Lucifer, *ndt*]

20

Dans le monde antique de la « loi », le Je était vu comme un principe transcendant réalisable seulement par l'extinction de l'égoïté. L'élément individuel était conçu comme la limite à anéantir pour l'expérience vraie du Je.

Si l'on considère le grandiose rêve védique, on voit un cosmos spirituel où tout est déjà fait, depuis Brahmā jusqu'à la manifestation grossière et toutes les possibilités de manifestation desquelles, lui, en les dominant métaphysiquement, reste inaltéré : un cosmos dans lequel il n'y pas de place pour l'être humain libre, parce que c'est le monde des lois dans lequel tout est prévu et prescrit. Un cosmos admirablement parfait qui se restreindrait à être un automate dans les mains des Dieux, sans rien vouloir avec son propre vouloir et il ne devrait pas, à un certain moment de son histoire, se rattacher en profondeur au sensible et penser et vouloir uniquement grâce à cet isolement corporel et obscur : cosmos mécanique, en vérité, dans sa nécessité transcendante pour l'être humain qui, en ayant coupé les ponts d'avec les métaphysiques, s'est immergé dans le terrestre et ne peut pas en rechercher le fondement, sinon avec le mouvement de sa liberté, à savoir de son détachement de ce qui l'attache directement.

Un cosmos dans lequel toutes les vies sont déjà tracées, sans possibilité que l'esprit soit l'esprit pour autant qu'il fasse quelque chose en soi ; un cosmos cher aux exhumateurs modernes — et non pas vivificateurs — de l'Orient, non moins spirituellement inertes que les cybernéticiens ou que les néo-positivistes, à cause de leur fermeture à l'élément essentiel grâce auquel ce sont des êtres humains et non des demi-hommes guidés par des métaphysiques ou par des Dieux, incapables de choisir tout seul parce que tout, pour eux, a déjà été choisi : même le mal qu'ils sont capables d'accomplir.

Parce que le mystère de l'homme est qu'il doive être homme là où l'écho du Divin est éteint, et qu'il ait pour cette raison devant lui la possibilité d'agir sans conditions spirituelles, en indépendance absolue : différemment des Dieux, qui font le bien parce qu'ils ne peuvent faire autrement, même les déités adverses sont opérantes selon une loi d'airain qui leur est immanente. Alors que chez l'homme, l'esprit agit pour autant qu'il agisse comme esprit opposé à tout ce qui, se trouvant rattaché à une loi, est nature.

Le bien que l'homme peut créer est ce que l'esprit opère selon un choix non-imposé par aucune loi. Autrement, ce ne serait pas un choix, ce ne serait pas une liberté, mais de la mécanique. Inconcevable est un esprit qui agisse automatiquement comme esprit ; ou bien parce qu'à un moment déterminé, il s'insère dans la « régularité » d'un grand mécanisme métaphysique : indubitablement nécessaire à celui qui ne sait pas encore qu'il a un Je et recherche en dehors de soi ce qu'il ne sait pas apercevoir en lui.

21

Le sens de la liberté, comme signe du spirituel chez l'être humain, peut être compris dans le cas où l'on puisse suivre le processus depuis l'antique monde luciférien des lois et traditions jusqu'à aboutir au rationalisme. En fait, l'influence luciférienne mena tellement l'âme humaine à adhérer au sensible qu'à ce niveau celle-ci fut agrippée par l'autre courant cosmique, celui ahrimanien

dominateur du terrestre, contredisant par son mouvement, inverse de celui intérieur, l'ordre subsistant dans l'âme comme héritage de la conformité à celui métaphysique. S'il n'y avait pas eu conformité, c'est-à-dire réception passive, mais activité intérieure consciente, l'âme humaine n'aurait jamais été perdue. C'est la métaphysique qui a été perdue parce que ce n'était pas la vraie métaphysique : non pas la lumière, mais son reflet, non pas la lumière du Logos, mais l'imitation luciférienne de celle-ci.

La possibilité de la libération de l'homme commence justement quand le monde des antiques traditions entre en crise et commence à se corrompre sous diverses formes, à cause de son insuffisance spirituelle par rapport aux puissances concrètes de la Terre : eu égard au monde sensible qui agrippe de plus en plus l'être humain.

Au début de notre ère, à savoir à la veille des temps où l'homme n'aurait jamais pu désormais expérimenter le monde autrement que dans sa multiplicité abstraite et dans sa mesurabilité minérale, il perdait progressivement les échos ultimes de sa nature spirituelle ; mais grâce au Logos incarné — à savoir grâce à la puissante restitution du Je originaire opérée par le Christ, la tâche de Lucifer étant épuisée dans l'intériorité humaine — il put graduellement convertir ce profond « devenir terrestre » ou cette humanisation, en possibilité d'autonomie consciente, à savoir, dans la possibilité de se soustraire au monde de la Loi antique et de vivre individuellement à partir de sa propre essence spirituelle.

L'émancipation n'est que le début d'une libération qui peut être réalisée par l'homme s'il développe la possibilité de la liberté selon son essence, à savoir selon le principe dont elle naît, et non selon ce que lui suggèrent ses instincts, pour autant qu'il n'ait pas de conscience suffisante de son être : l'arbitraire, l'automatisme et le conformisme traditionnel, sont des formes d'une identique impuissance intérieure.

Aujourd'hui, c'est continuellement que tend à ré-affleurer l'héritage instinctif de l'antique dépendance métaphysique chez l'homme sous de nouvelles formes : comme dépendance de divers mythes tramés de pensées abstraites et pour cette raison même, ne correspondant plus à une authentique réalité : des formes à présent vraiment destructrices parce que impliquant la responsabilité consciente de l'homme.

C'est le danger actuel d'une coalition du monde luciférien et ahrimkien dans la consécration de la culture sans vie, ou du savoir privé d'idées : dans le néo-positivisme qui élimine la possibilité de la pensée, comme dans les métaphysiques dogmatiques, promettant un esprit qui, dans leur dialectisme, est déjà mort.

22

Au moment où le plus noble des maîtres Zen enseigna l'art de la libération, en niant, non seulement le support mental, mais le mental lui-même, il donna en substance une clef réalisable dans la mesure où la pensée, déjà sur son déclin dialectique, ne pensait plus : c'était sa façon d'éviter qu'elle se dégrade en dialectique.

Mais c'était la pensée non encore liée au sensible, non encore complètement rattachée, comme chez l'homme moderne, à la cérébralité. Une pensée pour laquelle — sauf pour de rarissimes exceptions — être des hommes sur la Terre n'avait encore aucun sens. Au contraire, ne pas le savoir, ni ne pas vouloir le savoir, c'était le signe de son indépendance du terrestre.

Le « vide » était le non-mental : élimination d'un penser qui en réalité n'était pas encore vraiment la pensée.

Différent est le sens de l'ascèse de ce temps-ci : le « vide » peut être la plénitude profonde de l'esprit, parce que c'est le vide de la pensée qui a pénétré dans le sensible : pour l'instant liée au sensible et inconsciente d'être liée. Mais le sens de son être lié au sensible n'est autre que de lui réclamer la force de l'esprit dont il découle.

La conscience liée au sensible ne peut pas expérimenter le vide et son être originaire, sinon au moyen de la pensée qui, s'étant formée dans l'expérience sensorielle exclusive, parvient à pénétrer sa propre vie secrète, pour autant qu'elle développe la force de pénétrer la structure du monde minéral. Les rapports d'une telle structure exigent le mouvement de la pensée pour exprimer la forme intérieure qui est leur réalité : une forme possédée par la pensée dans le suprasensible, parce qu'étrangère à la conscience de veille et pourtant pas dans le sensible.

C'est le mouvement d'où peut être perçue l'essence, s'il est observé dans l'apparition minérale, comme ce par quoi il apparaît dans cette forme et qu'il soit voulu dans un tel se-mouvoir : qu'il soit laissé à se poursuivre jusqu'à ce qu'il puisse être contemplé. C'est pourquoi on contemple la forme coïncidente avec l'essence : indialectique.

Mais la pensée qui, de rationnelle, redevient indialectique, ferme la boucle du penser terrestre : elle réalise ce pour quoi elle a pensé les formes terrestres. Elle devient pensée vivante : qui mène au devant de la réalité humaine, égarée par la dialectique.

Elle réalise bien ce que fut l'idéal de l'ascèse Zen, sans pour autant qu'elle conçoive un vide abstrait, mais parce que ayant pensé l'objet, elle en résout la minéralité en appréhendant sa forme intérieure comme tissée d'idées et en retrouvant dans cette forme une caractéristique de la vie originaire du Cosmos. Elle perçoit comme symbole la limite par laquelle la minéralité semble s'opposer à la pensée. Elle réalise la minéralité comme le vide qui, à chaque degré, se remplit des ordres des rythmes sidéraux et des séries de splendeurs de l'esprit : c'est pourquoi la non-entité de la Terre se dévoile forme de sa lumière.

Mais c'est la pensée qui réalise son tissu adamantin : le Je qui fait des éclairs dans la pensée, pour autant qu'il en ait suscité la vie dans le percevoir sensible et qu'il l'ait délivrée de celui-ci : le sensible n'ayant pas d'autre fonction.

Dans l'acte de penser volontairement l'objet jusqu'à percevoir le penser dans l'objet, l'ascète de ce temps-ci libère le mental : il le contemple. Ce que le Sixième Patriarche indiqua comme voie de libération, il peut le réaliser comme fils de ce temps-ci, sans fuir le monde, mais en le pénétrant et en réalisant le vide de sa structure matérielle : de celle-là qui est tout pour les scientifiques et positivistes, qui est caractère illusoire à refuser pour les traditionalistes et néo-spiritualistes : pour que le terrestre continue à dominer la vie.

23

L'ascète de ce temps-ci, se tournant vers la structure minérale du monde, sait contempler la ténèbre dans le revêtement de formes et de couleurs, et il ressent que, dans son activité de contemplation, la ténèbre est déjà investie par la lumière, c'est pourquoi couleurs et formes naissent.

La ténèbre lui fait face parce qu'elle est déjà assaillie par la lumière : par la lumière qui devient vie, qui tend à se faire vie, dans son activité de regard et de contemplation. Alors qu'est montrée la voie de l'ascèse qui libère l'homme et le monde.

Il peut pénétrer profondément la ténèbre par amour d'une connaissance et d'une libération encore inconnues. Il peut arriver au cœur de la ténèbre, il peut y pénétrer pour une rencontre avec de puissantes sources de lumière, pour la nécessaire intensification de la lumière, c'est pourquoi des essences libérées en splendeurs de pénombres et de couleurs incorporelles jaillissent de la densité de la ténèbre : en tissant un jeu d'amplitudes dans lequel l'âme perçoit ce qui lui est encore inconnu : sa propre vie.

L'art est celui d'avoir ce qui naît avant tout de l'être que l'on est vraiment là où l'on commence à être, et non là où l'être est tombé dans un *état* : lequel, pris comme état devient inconnaissable et, revêtu d'inconnaissabilité par l'esprit, empêche que l'esprit soit. L'*état*, c'est la ténèbre, l'*être*, c'est la lumière : la lumière qui affleure comme pensée.

L'art est celui de sentir où naît l'être et de le voir naître là où il est, à savoir, un être qui n'est plus ténèbre opposée à la lumière. Là où l'être n'est pas encore, où il est sur le point d'être. L'art est de connaître comment la fleur de la connaissance soit ce qui ne fleurit pas encore puisqu'elle est tout la puissance de la floraison.

La ténèbre est la lumière qui se voile (s'obscurcit, *ndt*) dans le mental ordinaire, dans la dialectique : mais c'est la lumière en soi. La lumière qui peut resplendir dans la ténèbre.

La ténèbre que l'on pense est déjà la ténèbre pénétrée par la lumière. Mais la ténèbre est toujours pensée sans conscience que c'est la pensée qui en fait naître des formes et des couleurs : et dans les formes du monde fixées dans leur apparition, à chaque fois que la lumière éteinte conditionne la lumière de la pensée qui afflue.

La ténèbre est déjà pénétrée par la lumière, mais c'est la lumière qui attend de l'être humain sa floraison, qui est toute puissance de floraison. : comme une vie sortant du cerveau secret du monde, que la ténèbre renferme. Elle la renferme comme espoir d'être autre que soi, grâce à la lumière.

C'est l'ascèse des fils de ce temps-ci, chez lesquels le Je commence à vivre en désenvoûtant graduellement l'illusion de la dialectique : soit celle de la science abstraite, soit celle du traditionalisme dans lequel, justement pour vouloir l'identifier comme un objet, la Tradition s'est égarée. Dialectiques nominaliste et réaliste dont la tâche est d'empêcher la recherche de ce qui, en vérité, est vivant, dans la nature comme dans l'histoire : dialectiques de ce qui d'inanimé, de mythique, d'abstrait et de pensé sans conscience de le penser, s'oppose à l'esprit.

Qui recherche le mouvement profond d'une telle dialectique découvre la peur. Peur d'accomplir ce pour quoi on est sur la Terre.

XI — Résurrection du sentir. La vie de la lumière.

1

L'art du sentir est l'art d'éteindre le sentir. D'entrer dans le sentir, de sorte que ce ne soit pas lui à entrer, mais sa limpidité.

L'art est de surprendre le sentir comme vie incorporelle dans laquelle résonnent corporellement les forces inconnues de la Terre : qui demandent en vérité d'être vues, perçues, pénétrées et non ressenties.

Parce qu'un tel acte de voir est le sentir qui ressent enfin, comme l'acte de voir voit. On peut voir, en effet, ce qui n'empêche pas le voir : ce qui peut être vu.

Le sentir ordinaire est ce qui empêche le sentir. Le sentir, inversement, peut réellement ressentir : il peut être senti : ce qui ne se produit jamais pour les voies de la nature.

C'est la possibilité d'une présence immédiate du Je dans le percevoir : une possibilité de la pensée pure d'être immédiatement vivante dans le ressentir : dans ce ressentir qui s'impose automatiquement comme douleur, joie, crainte, anxiété, désir : stimulé qu'il est par des faits, ou par des pensées ou des souvenirs de faits.

Des faits qui s'offrent en étant déjà la condition du sentir, en s'emparant de celui-ci, lequel ne les a jamais ressentis, parce qu'il n'a jamais été le sentir qui ressent, mais le sentir qui perd chaque fois sa possibilité de ressentir, qui perd sa vie dans le fait d'être un sentiment.

Un sentir qui a toujours été en soi une douleur obscure, y compris sous la forme de joie : c'est pourquoi sa mort est la possibilité de sa vie.

2

L'œuvre a une forme double : discipline de la présence consciente à certaines perceptions et discipline de la perception du sentir, lequel normalement, en s'altérant dans les sensations, tend toujours à résonner comme dépression ou exaltation.

Les deux disciplines sont en substance des formes d'un mouvement unique. En éteignant le sentir illusoire, on a le commencement d'un vrai percevoir et en s'adonnant au percevoir pur, on ouvre le passage au sentir : à ce qui peut ressentir, encore inconnu.

3

La méditation agit à l'extinction de l'élément irréel du sentir, parce qu'elle en rappelle le processus et en saisit l'altération typique.

Évoquer volontairement un sentiment, c'est connaître le sentir qui normalement existe pour une chose ou pour une sensation : mais à présent, on ne regarde que le sentir, jusqu'à *entrer* dans le sentir, c'est-à-dire dans ce qui normalement envahit l'âme.

À cela il faut que parfois le sentir soit ressenti dans la totalité de sa révélation spontanée, dans son irruption immédiate : comme cela se produit pour une joie subite, ou une souffrance, angoisse ou déchirement intérieur. Pour qu'on puisse se procurer la matière sensible, ou substance humaine de l'âme sur laquelle opérer ; et que l'on connaisse combien peu on est éveillé dans le tumultueux sentir : combien sa force soit la vie qui y est retranchée. Pour qu'un jour le sentir puisse manifester la vie : sa vraie révélation étant la vie de la lumière, ou l'élément vivant de la lumière qui s'éteint comme pensée.

Le secret consiste à ne pas résister au sentir, mais d'en être libres dans le système des forces de la tête, en le laissant s'exprimer au sein du « lieu médian », ou « zone des rythmes », comprise entre le larynx et le plexus solaire : l'accueillir dans sa plénitude, laisser affluer sa vie : dans laquelle on peut enfin trouver la béatitude comme un être propre.

L'anxiété, l'angoisse, la peine de l'âme, peuvent être des voies vers la béatitude, si on ne leur résiste pas, si on va à leur rencontre pour les supporter, pour en ressentir l'intensité et connaître une telle intensité comme un pouvoir de vie. La patience est de ressentir le sentir dans le « lieu médian » ou zone thoracique : c'est de développer un sentiment à l'intérieur du sentiment immédiat, lequel tombe alors comme une dépouille inutile, parce que le vrai sentir surgit à sa place.

L'art c'est de s'ouvrir au sentir dans le lieu médian : d'aller avec douceur à la rencontre du sentir pénible, en le libérant de l'aversion et de la peur : de s'abandonner à lui, de ne pas lui résister, de le vouloir dans sa pureté ou intégrité : parce que ce que l'on n'accueille pas de lui, et que l'on ne pénètre pas et même si on l'enveloppe, c'est la douleur : qui reste douleur tant que l'on ne s'empare pas de son mouvement, tant que l'on ne s'est pas ouvert à elle, tant que l'on ne laisse pas arriver ce que veut le sentir. C'est un mouvement de la pensée, un nouveau penser qui restitue ce sentir comme un courant de vie. Parce que ce sentir ne peut être ressenti sinon au moyen de ce dont il manque : la lumière de la pensée. Le manque de cette lumière est le retour incessant et égal de la douleur : la re-présentation de la même forme du destin. Parce que la douleur est toujours la douleur refusée.

La douleur ressentie, la douleur pénétrée, c'est la lumière qui devient courant de vie.

C'est le sentir que l'homme doit encore avoir : qu'eut l'homme antique comme une vertu spontanée de vision et une puissance de foi. Le sentir dans lequel on peut à présent pénétrer au travers de son altération, grâce à la pensée, qui cesse d'être forme de l'altération.

Naît spirituellement, non pas l'être humain qui perd le sentir en s'abandonnant à l'imperméabilité obtuse, mais celui qui trouve la résonance du monde dans le sentir vivant, qu'une oreille humaine

écoute rarement. Il ne renonce pas aux émotions, mais il sait comment les accueillir en en retirant l'élément de vie qui se refuse en elles.

À cause du fait qu'un sentiment peut manifester sa spontanéité et sa tendance à devenir mouvement de l'esprit dans l'âme, on peut s'exercer à séparer de ce sentiment ce qui n'en est pas le sentir, à savoir l'élément de mensonge ou d'altération.

La joie pure est celle de ceux qui savent atteindre la transparence au sein du sentir impétueux.

La vie révèle sa richesse à ceux qui savent comprendre l'élément d'or du sentir, produit par tout sentir. Du sentir qu'ils peuvent faire surgir dans son intégralité, en sachant que la vie lui est intérieure, comme le battement de cœur d'une vie à chaque fois éteinte dans les sensations et dans la pensée. Qui peut vivre dans la pensée, si elle a été acquise dans sa pureté ; qui peut surgir dans les sensations comme un lumineux percevoir.

Le sentir originaire est en effet le tissu lumineux de la vie du penser et du percevoir. C'est l'inextinguible vie qui accompagne l'être humain comme possibilité de son être terrestre. Qui est seulement expérimentée, pour l'instant, comme trame des rêves : effleurant dans tout mouvement d'amour impersonnel.

4

Les forts sentiments sont la richesse continuellement perdue : une richesse qui doit être connue, si l'on veut qu'elle rentre dans l'économie de l'âme.

les forts sentiments deviennent plénitude de vie, s'ils sont vraiment ressentis : et non pas subits et s'ils ne bousculent pas l'âme. Qui les ressent en vérité peut les transformer en rythme, vertu poétique, vision.

Les ressent le sujet du sentir et non l'objet inconscient : non pas celui qui est agité par le sentir, mais qui ressent en vrai. Qui peut s'ouvrir au sentir, parce qu'il veut ressentir.

C'est bien que naissent de forts sentiments, parce que c'est seulement au travers d'eux que l'âme a l'occasion de se libérer de l'élément inquiétant et destructeur qui surgit en elle de son attachement à la nature.

On est vivants dans le sentir quand on peut se mouvoir dans sa substance de sorte qu'on la possède dans son intégralité au travers d'un sentir déterminé. De manière que l'on puisse, au travers d'un sentiment déterminé, s'ouvrir au courant de vie qui est substance de tout ressentir : c'est pourquoi dans la douleur, c'est la joie prête à éclore et dans la joie on a le principe de pénétration de la douleur : qui n'est pas notre douleur, mais la douleur objective des êtres qui nous sont autour : le secret pour les ressentir. La douleur que nous pouvons ressentir parce qu'en profondeur, c'est le secret de la joie.

Parce que la douleur que nous pouvons vraiment éprouver n'est pas la douleur qui nous est imposée par les événements, mais celle que nous voulons ressentir parce que nous décidons de le faire car nous sommes libres de le faire. N'étant pas notre douleur, c'est la douleur qui existe et par conséquent nous pouvons la ressentir comme nôtre. La douleur de l'être humain et des êtres qui souffrent pour l'être humain.

5

Doit être préparée la pensée de lumière, lumière immédiate de toute pensée.

Cette pensée à en soi, comme courant de vie, le pur ressentir : ce qui du sentir n'est pas encore altéré. C'est pourquoi elle peut s'identifier avec le contenu d'une émotion déterminée : en l'ayant comme son mouvement, en le faisant naître (ce contenu, *ndt*) comme pensée.

Et ceci est le secret : toute émotion est résonance d'une « pensée inachevée », qui ne demande pas de résonner en nous selon l'inachèvement, mais d'être accomplie : d'avoir son intégration à partir de la pensée consciente. C'est une pensée inachevée parce que rattachée à la vision contingente d'un fait : un mensonge qui résonne comme sentir, pour lequel à chaque fois le sentir est privé de sa réalité ou de sa vie.

Cette pensée inachevée, en résonnant dans l'âme, tend à se compléter de la lumière dont elle est privée. Tout sentiment immédiat est une requête de lumière et non d'identification. Tout sentiment jaillit pour être ressenti, à savoir connu, non pas pour envahir la conscience. Il veut être expérience du sentir, en se libérant d'une forme d'obscurité, qui est la ténèbre dans laquelle ne peut pénétrer que la pensée, en tant que pensée de lumière.

Dans une telle signification, tout sentir est une béatitude à retrouver : il se révèle pour s'éteindre dans cette béatitude. Il n'existe pas de douleur, d'anxiété ou d'angoisse, qui ne se révèlent pour renaître comme lumière.

Tout sentir doit être vu comme une perception requérant sa pensée de lumière : elle exige de prononcer sa secrète raison d'être comme une pensée. Cette pensée est ce dont il manque, c'est la raison pour laquelle il se révèle comme ce sentir déterminé.

Cette pensée entre dans le secret du sentir.

Tout sentir est un porte ouverte sur le prodigieux et infiniment riche monde de l'esprit : si le sentir est accueilli, si l'on s'abandonne à son afflux en lui apportant la lumière qu'il demande : qu'il restituera comme vie ou vie de lumière.

S'ouvrir à lui, c'est le rencontrer comme pensée indialectique, parce que pensée indépendante de tout sentir. S'ouvrir et le pénétrer. Le pénétrer, c'est libérer son élément de vie du courant instinctif : et c'est la vie qui réunit l'âme à sa source stellaire.

Le courant instinctif, délaissé par le sentir, redevient puissance du vouloir : et comme tel, est vertu du penser et du ressentir.

Le mouvement de la pensée vivante pénètre le sentir, en s'illuminant comme une pensée de la privation de laquelle le sentir est résonance. Cette pensée s'anime d'une pure clarté qui est illumination de la vie du sentir et la vie profonde de la pensée : leur lumière de vie étant une.

6

La douleur est précieuse pour l'élément de vie qu'en soi elle retient et obscurcit : mais elle peut le comprimer et l'obscurcir grâce à la pensée refusée : que la pensée vivante peut revivre et ramener à sa lumière.

C'est la nouvelle vie qui veut pénétrer dans l'ancienne et donc presse à la limite : elle fait souffrir ce qui la limite.

C'est l'urgence de la vie qui veut se donner : la pression qu'elle exerce sur ce qui l'empêche de se donner, jusqu'à ce qu'elle puisse le faire. Ce qui est le sens de la douleur.

Ce n'est certainement pas le plaisir morbide de la souffrance ou de la dignification mystique de la douleur : ce qui est de faire du moyen une fin, mais bien la possibilité que la souffrance soit l'occasion du mouvement de la pensée. D'une synthèse profonde de la pensée avec sa substance de vie : celle dont se sépare la pensée pour être justement une pensée. Elle la retrouve à présent, là où elle est obscurément mélangée avec l'aversion, la convoitise et la douleur : mais sa limpidité est son identification avec elle, au-delà de l'obscurité. L'obscurité étant écartée par la lumière.

Au moment où la douleur imprègne l'âme, la pensée peut surprendre ce qui refuse d'être pensé, et par cela le pense et le désenchanter. C'est ce qui refuse d'être pensé parce que cela tend à mouvoir la pensée, à résonner comme la pensée : en inversant le courant de la pensée.

Percevoir la douleur, c'est cesser de lui ouvrir le passage dans la pensée, pour la pénétrer d'une lumière secrète de pensée : que le sentir libéré restitue alors comme béatitude non connue. Et c'est la vie de la lumière.

7

Dans les émotions lancinants, la pensée pénètre intacte l'élément de convoitise craintif et obscur qui n'appartient pas à l'objet, mais à l'âme. Et si elle le pénètre, elle le métamorphose : elle le perçoit comme une force inverse qui redevient immédiatement une force pure, parce qu'elle est perçue : une relation vivante avec l'objet.

L'art de la pensée pure c'est de rencontrer, par son caractère indialectique intact, l'élément de convoitise et de peur d'une émotion lancinante et d'en faire son contenu, là où, normalement, la pensée devient son contenu.

C'est l'acte qui libère le contenu d'une émotion au sein de l'émotion elle-même.

Le sentir se révèle toujours par un contenu. Lui n'est pas le contenu, mais bien ce par quoi il ressent. C'est pourquoi il n'est jamais possédé, et continuellement, sa perte est subie comme joie ou comme douleur.

Le sentir est le vrai contenu, non pas ce pour quoi il ressent : qui ne peut être connu qu'au moyen du vrai contenu : le sentir pur.

L'art c'est d'avoir vraiment le sentir : la substance de ce qu'on expérimente comme sensation ou sentiment. Dans les diverses déterminations, on n'expérimente pas le sentir, mais son mouvement inverse, dont la résonance s'offre pour être écoutée, non pas pour envahir l'âme.

Le sentir pur est la béatitude impersonnelle.

8

Du mal profond de l'âme, on peut guérir pour autant que de fortes sensations et sentiments le manifestent. Peut être alors perçu dans sa puissance immaculée ce qui s'y altère et se détruit comme sentir.

Ce qui s'altère et se détruit c'est ce qui n'a jamais été possédé comme sentir : n'étant ressenti que son manque ou son autodestruction : c'est pourquoi au plus profond de tout sentir se trouve la douleur comme forme refusée de la béatitude.

La joie, qui réjouit facilement pour des valeurs fictives et des mondanités éphémères, est la lente stratification de la douleur, qui fera irruption comme destin contraire, pour lequel on estimera responsables les autres, ou la société, ou les événements : pour que ce destin revienne sous la même forme, en reposant les mêmes problèmes non résolus.

Le sentir n'est que de ressentir l'amoindrissement du sentir. C'est pourquoi on peut seulement ressentir en ne ressentant pas le sentir.

Le sentir non ressenti est la pensée. Mais la pensée de la méditation, qui s'est consacrée à un ressentir déterminé : dans lequel peut naître le sentir.

Dans le penser, on peut connaître le sentir qui ne se détruit pas.

De la mort du sentir, qui est le sentir habituel, peut naître le sentir céleste qui est la non-mort du sentir qui meurt en temps normal. On peut vivre dans cette mort : pour autant que cette mort s'expérimente bien comme une mort.

Cette descente dans la mort du sentir, c'est l'abandon au sentir, ou immersion dans le sentir, de la pensée profonde : vivant d'une vie qui est lumière germinale du sentir.

C'est la pensée qui peut pénétrer au secret de l'âme et y observer l'égoïté radicale, la convoitise radicale.

9

Les sensations et sentiments douloureux, plus que ceux joyeux, fournissent le moyen d'accueillir dans le ressentir l'élément de l'altération continuelle de la vie : l'élément de la maladie et de la mort.

On peut appréhender à l'intérieur du sentir le pur mouvement indépendant du subtil épuisement de la maladie et de la mort, étant la vie noétique, qui jaillissait simultanément comme essence de la pensée et comme lumière du sentir. C'est la vie dont la floraison dans la conscience exige la destruction de ce qui s'oppose à elle, en tant que nature corporelle. Son secret à elle étant de réédifier l'existence.

L'ancien sentir doit mourir pour que fleurisse le nouveau : qui n'a pas nécessité de s'opposer à la vie pour être, car ayant en lui l'essence de la vie.

Le sentir ne meurt pas, il renaît. En réalité il ne meurt jamais, mais se transforme pour revivre : au travers de la douleur, il tend toujours à renaître pour se révéler. C'est le se-donner même de la vie, qui recherche son mouvement. Il accord l'âme avec ses puissances originaires : qui ont leur champ de force dans le « lieu médian » et dans le cœur incorporel, leur centre.

10

L'extinction du sentir illusoire entrouvre au cœur son courant de vie.

Le Je spirituel de l'être humain est présent à l'être du monde par un organe de perception, qui n'a pas besoin de la médiation de la pensée pour pénétrer l'essence des choses, en ayant en lui, comme une vie unique, l'essence de la pensée et des choses. L'essence même qui perçoit son être propre, pour naître comme vie de la pensée, ordinairement sans vie : grâce à la correspondance de sa structure avec la forme archétype de l'être humain.

Un tel organe est le cœur : non pas celui physique, mais le centre des courants de vie qui l'ont comme support : dans lequel la vie du monde et celle de l'esprit se rencontrent, si le Je arrive à être libre vis-à-vis des deux : si les forces de l'auto-conscience sont épanouies par une ascèse initiale de la pensée.

Le cœur invisible est la réalité du cœur de l'homme : qui est le cœur du monde. Dans lequel presse le courant du futur de l'être humain.

11

La quiétude du sentir est la dévotion. Le sentir dans son mouvement pur : la première résonance de sa vie incorporelle. Le sens ultime de la douleur et de la joie.

Pour que naquit la dévotion, ou le pur amour de l'être humain, les forces originaires du sentir se sont liées au sexe et à l'ego. Ne peut naître comme amour que ce qui, du sentir, se libère du sexe et de l'ego.

L'amour humain est ce que l'Amour divin attend de l'homme, comme une floraison qui peut seulement se révéler sur la Terre. L'amour humain est le miracle qui peut naître de l'homme terrestre, qui existe parce qu'il nie l'amour d'une manière liée à l'ego : le miracle de la liberté, préparé par les Dieux, mais seulement possible à l'homme.

La quiétude du sentir est le commencement de ce miracle : son être réel. La quiétude est son mouvement.

Le mouvement qui se réalise est l'amour. C'est le sentir qui se renie pour renaître comme sentir de l'autre : sa quiétude étant la sphère dans laquelle peut naître, ou vivre d'une vie nouvelle, l'autre. Amour divin qui devient amour humain.

Le devenir humain de l'amour divin est le sacrifice du ressentir ordinaire. Qui ne peut s'accomplir que par le courage qui devient force de connaissance : par l'idée audacieuse que l'homme peut être dépassé, la force qui peut le dépasser étant présente en l'être humain.

12

On peut aimer si profondément que l'on éteint le sentir : on peut vouloir si radicalement le sentir que l'on est libres de sa nécessité. On peut accueillir dans le lieu médian sa vie normalement égarée : s'ouvrir à sa force de lumière, pour autant qu'on le veuille dans son mouvement intégral. Ordinairement, le ressentir de l'homme est la nature, et non l'esprit. C'est l'âme captivée par la nature. Mais dans le cas où l'âme serait saisie e par l'esprit, à l'esprit la nature est offerte. L'esprit peut s'immerger dans la nature, pour autant qu'on veuille profondément dans le sentir.

Mais l'esprit qui s'immerge dans la nature est l'amour. L'esprit connaît sa profondeur, en connaissant la profondeur de sa dépendance vis-à-vis de la nature.

L'esprit ne peut s'immerger avec ses forces de veille dans la nature que grâce à l'extinction du sentir : des forces d'éveil qui sont possibles chez l'être humain parce qu'elles s'opposent aussi bien au corps qu'à l'esprit dont elles procèdent. Or, c'est l'immersion de l'esprit, non pas dans la catégories corporelles, mais bien dans son courant de vie extra-terrestre qui a été réveillé : ce courant de vie qui a déterminé les catégories en se rattachant à la corporéité.

Les catégories sont la limite à laquelle le courant de l'esprit s'arrêtant, la conscience de veille surgit : laquelle a en soi la possibilité de reconnaître sa naissance de l'esprit. La maladie, la douleur, la mort, doivent accompagner l'être humain tant que la conscience de veille s'oppose à son support, tout comme à sa source.

Le dépassement de la limite est la communion avec le monde : la communion, dans le sensible, avec ce à quoi on s'est unis seulement dans le suprasensible. C'est le mouvement du suprasensible dans le sensible : l'identification du support de l'esprit avec l'esprit, d'où diminue la nécessité de la maladie et de la mort : l'amour opère comme force de vie.

Ce que l'on aime, on ne le ressent pas, parce qu'on parvient à le faire vivre là où le sentir habituel est éteint. On éveille le sentir incorporel qui peut être ressenti corporellement.

L'esprit et le support commencent à être un, grâce au Logos opérant dans l'âme.

La béatitude ne vient pas du corps, mais de ce qui, indépendamment du corps, ne peut se soumettre au sentir corporel, à savoir à la médiation du système nerveux, sans s'altérer : en mourant à chaque fois dans le corps là où la profondeur est la profondeur à laquelle l'esprit ne peut pas parvenir éveillé.

Le rêve du sentir peut être contemplé et son pouvoir de vie peut aussi être accueilli par la conscience s'appuyant sur le système nerveux, pourvu qu'elle soit ouverte à son ampleur.

Il est possible d'éteindre le sentir pour l'esprit, pour autant qu'il y ait un sentir et qu'ils oit vaste, sonore, tumultueux, onduleux comme un océan. Il agit ce qui doit être calmé : ce qui peut devenir calme et vide. Il ouvre le passage, crée l'espace, au vrai sentir, en soi tramé de quiétude : et dans une telle quiétude, impétueux.

13

L'impétuosité devient légèreté, l'inutile densité sensible se consumant. Elle devient aérité, capacité de planer.

Tel un rapide vol d'oiseau sur le monde des faits. Un frétillement d'ailes qui laisse à chaque fois les choses et le monde à leur devenir : un flottement qui peut être voulu à chaque fois jusqu'à ce que l'apparition soit aimée pour ce qui apparaît en elle.

« Plonge-toi dans l'apparence » c'est l'enseignement.

Comme de dire : entre dans la peau de l'apparaître, en le laissant pas agir comme il est.

La peau de l'apparaître est la peau du dragon qui saisit toujours dans ses griffes le sentir, non ressenti : car on a seulement le sentir comme sensation de la griffe. Être saisi par la griffe, tel est le sentir habituel.

À présent, la griffe ne peut plus rien faire, parce qu'elle ne saisit que du vent. Elle s'enfonce, mais s'enfonce dans le vide.

Le sentir est ressenti. Une fois ressenti il s'évanouit. À sa place naît le sentir originaire : qui n'est plus assujetti à l'apparaître.

14

Que le sentir naisse directement du percevoir, voilà l'erreur. C'est la manière de l'animalité.

Le percevoir doit être celui du Je : duquel peut naître un réel ressentir.

Le sentir lié à l'apparaître, mû par le percevoir, qui n'est pas le vrai percevoir, parce qu'il n'est pas mouvement du Je par les sens, altère et tue la vie.

Ce sentir ne devrait pas toucher la pensée : pour que la pensée puisse être son guérisseur.

C'est le sentir habituel, aliment de l'angoisse, de la convoitise, de l'aversion, de la peur, de la maladie : le sentir qui doit être anéanti ou apaisé ou abandonné.

Abandonné, il s'apaise ; apaisé, il s'éteint. À teint, il renaît.

Il faut expérimenter la maladie, la peur, l'aversion, la convoitise, l'angoisse, pour savoir comment le sentir doit être abandonné, apaisé, éteint.

Mais cet abandon, cet apaisement, cette extinction, mène à connaître ce qui ne doit pas être ressenti : ce à quoi doit être ôté le sentir.

Comme de dire qu'il faille ne pas ressentir le sentir.

« Plonge-toi dans l'apparaître ! » Ceci est le secret. « Entre dans la peau de l'apparaître » ou « Sois comme le carpeau qui frétille, libre, et disparaît dans les eaux » : tels sont des manières d'enseigner un mouvement identique.

15

Le sentir doit être consumé dans le sentir : pour autant que l'on puisse délimiter sa présence indéterminée et diffuse : en discerner les frontières et en appréhender l'image, en la ressentant dans la zone médiane.

Une tâche qui revient à la lumineuse instantanéité de la pensée : qui est de se plonger dans l'apparaître, d'entrer dans la peau de l'apparaître : entrer dans le sentir habituel comme dans un brouillard dans lequel on se déplace : libres de tout imaginer, penser ou sentir. À présent, le sentir est ôté de toute la sphère de la tête et on a comme une vie fluide de la zone médiane.

La consommation du sentir est le sentir qui ne nous meut pas, mais dans le mouvement duquel l'on vit. Le brouillard devient aérité diaphane, tissée de vie pure, dans laquelle on peut étendre son aile.

Cette consommation rend la conscience vide : dans laquelle peuvent venir les impressions du monde, en libérant immédiatement leur lumière secrète.

L'apparaître doit être connu comme apparaître, pour que puisse être réalisée la conscience vide de l'apparaître.

L'apparaître ne peut rien sur la conscience vide, qui l'a comme symbole de ce qui s'exprime au travers de l'apparaître. La griffe du dragon ne peut pas agripper ou déchirer l'âme, parce que le sentir lui est soustrait.

L'apparaître révèle alors les merveilles dont il est le sceau inconnu.

16

Soustraire le sentir, éteindre le sentir, ne pas ressentir dans le sentir, sont des aspects d'une ascèse unique, grâce à laquelle le sentir est offert à l'être et au monde. L'être et le monde dont la richesse, autrement ne serait jamais connue.

Le sentir habituel, ou le faux sentir, établit les relations humaines. C'est pourquoi des harmonies entre individus et d'autant moins entre groupes, ne sont pas encore possibles, mais seulement des cohésions sur des bases inférieures : groupements non pas d'hommes libres, mais d'hommes unis par diverses formes de peur d'être libres.

Alors que seul le sentir qui connaît le sacrifice de sa forme peut établir des relations entre les hommes.

17

Dans le sentir, la vie peut être rencontrée pour autant que l'on perçoive vraiment le sentir : ce qu'il produit et non pas la réaction de l'ego. Dans la radicalité du sentir, la vie presse comme amour qui, dans les sentiments personnels, se fragmente et s'altère.

La vie peut être retrouvée à l'intérieur du sentir : on peut remonter au cœur originaire.

Dans tout sentir, est crucifié l'amour originaire ; mais c'est la crucifixion dans laquelle se trouve la possibilité de sa résurrection : de son jaillissement comme amour humain. Celui attendu par les dieux, celui qui doit encore naître.

L'anxiété, la douleur, l'humiliation, l'abattement comme la joie, l'abnégation, l'affection, l'espoir, sont des occasions pour la résurrection de l'amour qui cherche ses voies chez l'être humain.

La douleur la plus profonde est la plus profonde requête d'amour : du divin qui agit dans l'humain à l'humain.

À l'intérieur de tout sentir, l'Amour divin peut être retrouvé.

18

La quiétude du sentir est le non-sentir réalisé en tant que souvenir de la substance intérieure au senti qui a rendu la vie malade.

Ce sentir est évoqué de nouveau et anéanti par rapport à l'événement qui le suscita : à partir de cet anéantissement fleurit un sens nouveau de l'événement dans le souvenir. L'ascète revit l'événement, en faisant mourir en face de lui le sentir, en lui opposant le non-sentir. L'événement s'anime alors d'un contenu intemporel et pourtant vivant, auquel on consacre uniquement l'attention qui contemple. Dans ce contenu, on a le principe de la quiétude du sentir.

La contemplation est toujours repos en soi.

19

Art d'hommes rares, l'apaisement du sentir est l'art de transformer le destin : dans lequel opère une nécessité dont la trame s'exprime dans l'âme comme sentir.

Qui opère dans le sentir opère au cœur du monde. Parce qu'il éveille le vrai sentir : qui n'est plus lésion de l'âme et du cœur, mais qualité de s'immerger dans l'âme et dans le cœur du monde. Art de penseur, art de poète : d'ascète.

C'est l'extinction du sentir jusqu'aux limites du corps : qui est le corps de la mémoire. C'est pourquoi la mémoire qui surgit comme sentir peut être pénétrée à chaque fois.

Le corps descend dans le calme de son être intemporel, en ne prenant en soi que son mouvement : qui ne doit pas s'exprimer comme sentir, mais bien comme vouloir créant. En se libérant du sentir qui le rend malade.

L'extinction du sentir est le mouvement du nouveau sentir, qui ne touche pas la respiration : il la laisse intacte et incorporelle.

20

L'extinction du sentir est mouvement d'amour. Ne peut éteindre le sentir — qui est un ressentir animal — sinon celui qui part de l'amour essentiel : sans encore en avoir la chaleur et la lumière, mais pour lui en accomplissant le sacrifice du sentir.

L'amour exige le vide du sentir, comme son domaine. Le sacrifice du sentir, la mort du sentir.

Mais c'est l'émergence de la vie comme pouvoir de calme : calme qui est la première façon d'être du sentir qui ressent le monde.

La compassion ne peut surgir sinon à partir de ce calme, qui est la mort sereine du sentir.

La compassion étant le sentir qui renaît.

Mais c'est enlever le sentir à l'aversion : c'est pourquoi l'aversion devient un autre type de force, en renaissant dans l'âme comme vertu volitive. C'est enlever le sentir à la douleur : qui devient transparence de la béatitude.

Par amour on peut exiger une telle mort du sentir, parce que c'est l'obstruction ôtée à l'écoulement de l'amour.

21

Enlever le sentir aux instincts et aux émotions personnelles, le peut seulement qui le ressent : non pas celui qui l'évite ou se limite à se ressentir soi-même grâce au sentir.

L'art, c'est d'ôter le sentir, qui est rythme en soi, à ce qui contrarie le rythme à partir de la vie sensible-instinctive profonde, en appartenant encore à l'ancien chaos : en étant la « terrestrité » de l'être humain.

Mais c'est également ôter la pensée au sentir : séparer la pensée de la chose de l'état d'âme qu'elle suscite. Art, donc, de la pensée qui sait être, dans sa lumière adamantine, indépendante de la subtile ramification des instincts et des tensions émotives : et grâce à cette lumière, pénètre le sentir. La vie de cette lumière étant la sève secrète du sentir.

L'art consiste à séparer le sentir des instincts, de reprendre à ceux-ci le sentir : de sorte à le savoir dans leur dynamisme objectif. Qui est leur retour aux énergies nues : convergentes dans le Je.

C'est l'art de la libération des maux qui semblent insurmontables et qui ne se révèlent que pour être surmontés : étant de toute façon projection de l'illusoire sentir.

Il n'y a pas de mal que ne puisse se ramener au sentir illusoire, en manifestant en lui son pouvoir de destin : ne pouvant persister que pour la forme illusoire du sentir : qui doit donc être souffert jusqu'à extinction, pour que le destin manifeste son pouvoir de création. Ce qui peut être toutefois réalisé par la pensée capable de s'immerger libre dans cette forme illusoire.

C'est l'art d'éteindre le sentir en saisissant le penser et le vouloir : le sentir d'où le penser et le vouloir sont assujettis à la corporéité.

Éteindre le sentir, c'est la possibilité de la pensée vivante, puisant à la lumière de sa force : qui dissout le sentir en pensée : duquel se dissipe comme le brouillard l'élément de convoitise et d'angoisse.

La dissipation du brouillard est la ré-illumination de ce qui le fait disparaître : c'est le sentir qui renaît : l'amour que les Dieux attendent de l'être humain pour savoir ce que c'est d'être aimés — eux qui sont les émanateurs de l'Amour — d'être aimés par un être libre, dont la forme consciente naquit comme une opposition à l'Amour.

Le sentir qui renaît est la bonté : l'essence de l'intelligence, l'essence de l'amour : la mesure unique de la valeur de l'homme. Non pas la bonté de la faiblesse, mais celle de la force. [Comme dans l'expression du Visage du « Représentant de l'humanité », sculpté par Steiner : « *Mitleid und Kraft : Compassion et Force, ndt.*]

22

L'art est la lumière de la pensée qui puise à sa vie, qui rencontre ensuite la ténèbre du sentir. C'est d'être présents à la lumière qui, évoquée au secret de la ténèbre, jaillit de l'inversion de la mort et afflue comme vie : pour que l'amour naisse. Pour que jaillisse la compassion qui touchent les êtres comme vie.

Le secret de la ténèbre, en effet, n'est jamais connu par celui qui est saisi par elle, par celui qui vit en elle à cause de l'extinction de la lumière.

L'anéantissement du sentir est la quiétude : mesure du Divin. Mais c'est l'affleurement de la vie de la lumière : de la lumière qui n'a pas besoin de se refléter, qui n'a pas besoin de mourir pour que vive l'âme. C'est l'affleurement du nouveau sentir.

Le sentir qui meurt est expérimenté comme un naître dans la mort. C'est le ressentir du Je.

La conscience du Je coïncide alors avec la vie du Je.

La mort est donc ôtée.

23

Ce non-ressentir doit être voulu. Pour qu'il puisse être voulu, il doit être pensé. Il doit être imaginé.

Le souvenir du ressentir doit être consumé. Le ressentir du souvenir doit être consumé. Le souvenir est le ressentir : qui exige la présence de qui se souvient. La présence de celui qui se souvient est le non-ressentir.

Le non-ressentir est le sentir qui affleure comme lumière incorporelle, qui a un pouvoir de vie. Pour celle-ci, on est toujours « joui » ou « souffert » : en substance, on souffre toujours le sentir illusoire.

On est joui et souffert pour en avoir enfin le sentir comme une douleur, comme une vaste douleur, qui avait toujours été une douleur. Celle-ci disparaît à présent. Elle s'évanouit parce qu'on l'a eue, parce qu'on l'a. Et on doit avoir, autrement on ne saurait pas ce qui doit s'évanouir.

Cette douleur est une douleur sainte, parce qu'elle peut s'éteindre pour renaître en lumière : qui est la vie naissante de la ténèbre pénétrée.

Qu'est donc le mourir du sentir ? C'est le mourir voulu.

Mais qui veut mourir ne meurt pas.

La mort du sentir est le saint vouloir. Le saint vouloir est la pensée vivante. Dans la pensée vivante meurt et renaît le sentir.

Dans le penser s'accomplit le sacrifice du sentir, parce que la pensée a, dans son mouvement secret, la vie originaire du sentir.

La pensée devient gardienne de la tombe du sentir : ce qui veut dire qu'il n'est plus dans la tombe parce qu'il est ressuscité. Il ressuscite.

La nuit de l'âme a cette aurore.

XII — Le calme

1

D'un texte ancien, on enseigne : le calme est le fondement. Apprend-on de ceci ce qu'est le calme ? On pouvait l'apprendre autrefois, quand on percevait ce principe : aujourd'hui, on ne le connaît plus et, pour cette raison, on ne le perçoit plus.

Celui qui a ce principe n'a pas besoin de ce qu'il a déjà avec ce principe : le calme.

Celui qui est naturellement calme, ne possède pas le calme. Il a seulement le calme qu'il devra perdre.

Le calme, qui se produit comme nature, appartient à la vie devenue étrangère à l'esprit : même s'il est dans son essence dominée par lui. C'est en effet le calme par lequel il est possible d'agir contre l'esprit, en utilisant ses forces. Alors que le vrai calme, c'est la présence fluide de l'esprit au-delà et malgré la nature.

2

Si l'agitation ne se révélait pas, on ne rechercherait pas le calme comme une extinction de l'agitation.

L'agitation est la pensée agitée par l'âme : par l'âme agitée par la corporéité : par la corporéité opprimée par l'âme : trop ou trop peu imprégnée d'âme. C'est pourquoi la pensée est confuse : la pensée qui, toutefois en pensant, peut saisir le sens de son être entravé : l'empêchement lui-même naissant comme un pensée.

De l'être physique surgit comme agitation ce qu'il n'accueille ou ne supporte pas et qu'il a la force cependant de refouler vers la psyché, en n'étant pas encore un mal physique, ou le mal physique souffert non résolu. À l'origine duquel peut se trouver un fait, une impression, une émotion, une idée, que l'on n'a pas été capables de penser, ou d'avoir comme objet, pour ce que c'était effectivement : qu'on n'a pas été capables d'assumer dans sa vérité par les forces de la conscience et, pour cette raison, cela est passé dans la corporéité, à savoir, dans le domaine ultime où cela a la possibilité de se résoudre : en devenant un processus physique irrégulier, que l'équilibre corporel tend à repousser vers la psyché : à qui il demande la résolution.

En le demandant donc à la pensée. Non pas à la pensée qui se laisse confondre par l'agitation, mais à celle qui peut la penser.

L'être corporel est la pensée vivante de l'univers devenue forme terrestre de l'être humain : c'est pourquoi il peut être en harmonie avec les pensées de l'homme, pourvu qu'elles ne contredisent pas son action secrète en lui. Cet être corporel tend à repousser dans la conscience l'erreur de la conscience.

Afin que l'auto-conscience accomplisse ce qu'autrement elle ne peut pas accomplir, sinon par des catastrophes physiques : dont le sens est toujours la réaffirmation de l'équilibre interrompu. L'art de l'auto-conscience est la pensée qui se retrouve elle-même comme un courant de vie affluant de l'extérieur du corps, à partir de la vivante intelligence universelle, afin qu'elle ait ainsi le sens de sa continuation dans le monde. Mais cette retrouvaille de la pensée, en tant que vie corporelle, est la restitution à l'âme de son autonomie par rapport aux événements : extérieurs et intérieurs. Et c'est le calme.

3

Si l'agitation ne devenait pas pensée, en s'emparant de la pensée, elle ne pourrait pas se saisir de l'âme. Si elle pouvait lui ôter la pensée, elle s'arrêterait à une zone de l'âme où elle pourrait être contemplée, jusqu'à ce qu'elle surgît comme pensée d'un monde de forces. En tant que pensée, elle pourrait transformer la vie de ces forces-là en un sentiment nouveau.

Ce mouvement, qui s'emparait d'abord de la pensée, serait pensé : il commencerait à être perçu comme un sentir devenant pensée. Cette pensée renaîtrait ensuite comme un sentir vivant. Le mouvement serait d'abord pris comme pensée rationnelle aride, ou conceptuelle, peu après comme essence idéale, ou lumière intérieure de sa révélation : qui était d'abord agitation, parce que privation de lumière. Une agitation qui se révèle, en définitive, pour que dans sa ténèbre s'illumine cette lumière idéale : dont émane le nouveau sentir. Et c'est le calme.

Si la pensée est une pensée libérée, elle peut agir directement dans ce mouvement : bien plus, à peine ce mouvement se révèle-t-il qu'elle l'évoque comme sa contrepartie de lumière. Face à la pensée vivante, l'agitation est un chaos qui s'ordonne : celle-ci se manifeste pour trouver un centre à son déchaînement : il se révèle pour que le Je l'expérimente, non pas pour qu'il expérimente l'inertie et la défaite au moyen de forces qui dans leur essence sont ses forces à lui. Dans ce déchaînement, la pensée peut entrer selon son principe, en reconnaissant et en détachant sa propre force des mouvements sensibles instinctifs : lesquels, ne saisissant plus la pensée, sont donc privés de véhicule expressif et tendent à exprimer leur contenu radical : contraire à l'agitation. Le pouvoir de quiétude de l'être corporel : le calme.

4

Le calme est la pensée qui se veut elle-même au travers et malgré l'agitation, sachant qu'elle peut s'activer parce qu'elle est étrangère à n'importe quel mouvement sensible instinctif. Raison pour laquelle elle peut reconnaître et libérer sa force profonde aux racines corporelles d'où surgit l'agitation.

Le calme est la conséquence de la concentration de la pensée en elle-même. C'est donc la volonté. La volonté qui ranime la vie de la pensée, mais qui peut agir seulement sur le véhicule de la pensée. Ce n'est pas la volonté se retirant du véhicule physique qui sert à l'exprimer, mais bien celle, comme lumière non arrêtée par l'espace, qui peut être librement articulée au travers de la corporéité : parce que voulue dans son surgissement. Dans la pensée qui surgit.

Le vouloir qui peut être avant d'être un vouloir corporel. Qui peut être pour le Je : dans la corporéité.

Il faut un véhicule à un tel vouloir et ce véhicule c'est la pensée : la pensée qui précisément se veut elle-même au moyen de ce qui la suscite comme pensée. Jusqu'à ce qu'elle puisse émaner elle-même comme un pur pouvoir de pensée.

La pensée peut lancer des éclairs en étant à tel point instantanée et incorporelle, qu'elle est une avec le vouloir instantané : elle ne peut être instantanée et incorporelle sans être vouloir lançant des éclairs du plus profond ou du plus haut de son inconnu.

C'est un éclair dans l'âme, lumière originaire de la vie, dont l'âme vit sans le savoir : lorsqu'elle n'a d'elle que l'immédiat devenir mouvement ou son reflet en pensée : un pouvoir de lumière, à présent qu'elle a dans la ténèbre le stimulus à sa fulgurance.

Éclair enflammant une vie qui devient morte de tout ce qui est convoitise de vie : morte qui fouille dans la vie, n'en laissant inaltérée que la substance adamantine. Laquelle est en effet de la même nature que l'éclair.

L'éclair devient éclair évidé du vouloir : qu'il veuille du plus profond de son inaltérabilité, sans lutte, en étant identique au vouloir qui soutient le monde.

5

Ce vouloir peut être vu comme s'articulant dans les membres : il manifeste un pouvoir d'impersonnalité et d'autonomie nue, qui libère la sphère du sentir de l'inquiétude par laquelle celui-ci est enraciné dans la corporéité.

Simultanément l'être corporel accueille dans le pur écoulement du vouloir le mouvement qui la reconduit à sa spontanéité originaire.

Le vouloir comme auto-articulation de la lumière dans les membres, peut réaliser l'autonomie objective qui fournit à l'âme la référence au-delà de la limitation de l'ego : une autonomie que l'âme suscite et perçoit en même temps comme une forme dynamique de son fondement, indépendante de toute condition.

Plus le mouvement de ce vouloir se réalise dans son autonomie pure, plus profondément est évoquée l'impersonnalité de sa force qui libère l'âme là où elle est figée en processus corporels : desquels monte ordinairement l'inquiétude sans être observée. Ils redeviennent à présent mouvement limpide de la conscience.

Le vouloir est le calme. Mais c'est le vouloir que l'homme ne connaît pas : le vouloir qui ne vient pas de la nature, ou des forces du passé, ou d'un avenir fortuit. C'est le vouloir qui naît parce qu'il est voulu au-delà de sa manifestation ordinaire : au-delà de la limite que la nature lui pose : qui est une limite de pensée.

Il est voulu dans la pensée pourvu qu'elle reconnaisse et dépasse pour cette raison sa limite. C'est la pensée qui se veut elle-même au point où elle commence à vouloir. Le point où elle commence à vouloir est le point où elle commence à être une pensée.

Ce point est retrouvé à chaque fois, parce que les couches de l'âmes séparées de ce point sont la ténèbre, d'où le lancement des éclairs du vouloir s'unissant à la pensée fait renaître la vie.

C'est le point où l'esprit affleure vivant dans l'âme et où l'âme s'éteint dans l'esprit.

L'âme qui s'éteint dans l'esprit, c'est le calme.

6

Le penser intense est l'art de la pensée qui s'anime de sa force originaire. Sa force originaire est le vouloir en tant que puissance impersonnelle : qui devient personnelle maintenant.

Mais ce vouloir est pareillement un sentir : encore indifférencié. Non pas le sentir rattaché à la corporéité, mais bien sa négation, ou sa vacuité : qui est le domaine du sentir céleste : sans lequel il ne peut y avoir relaxation (distension, détente, *ndt*).

La décontraction est le corps libéré de l'âme. L'âme libérée du corps réalise son tissu subtil : le calme.

L'âme, pourvu qu'elle commence à être mobile dans le corps, est le calme.

7

Le calme n'est pas celui qui se réalise en ne s'en tenant qu'aux méditants, mais celui qui, réalisé, mesure sa profondeur dans le tumulte du monde.

Ce calme doit être découvert par le monde qui le renie.

L'irritation, l'agitation, l'inquiétude, l'angoisse sont le calme contourné, ou brisé, ou souffert dans sa dispersion : leur être secret (intime, *ndt*), leur mouvement intact, est, dans l'essence, le calme.

Les passions, les émotions, les impulsions confuses, sont le calme mis en pièces, grâce aux forces créatrices soustraites à leur rythme par la nécessité liée à l'ego et qui peuvent exprimer leur réalité dans l'âme seulement si celle-ci n'accède pas à leur manifestation corporelle. Elles s'altèrent parce qu'elles n'ont pas le cadre de leur résonance dans l'âme, celle-ci n'étant pas encore ouverte à leur mouvement : parce qu'elle ne réalise pas son identité d'essence avec elles, en dehors de la corporéité, également dans la corporéité. Dans le vrai détachement. Dans le calme.

De telles forces sont des formes de la même substance spirituelle dont est tissé le calme : c'est pourquoi qui fait l'expérience des instincts et des passions a le principe du calme, même s'il ne le ressent pas.

Qui reconquiert le calme, dans la passion ou dans l'émotion, a le calme et, en plus, les forces inattendues du monde : qui peuvent affluer dans l'âme parce qu'elle ne les altère pas : le calme étant leur contact profond. L'identité qui est de manière germinale l'amour.

8

Dans le secret tissu du tumulte intérieur, tel est le lieu du calme : il n'y en a pas d'autre. Parce que c'est la lumière secrète de la ténèbre : dont la ténèbre est inversion qui se révèle : c'est pourquoi elle est la marque qui aide.

Le calme est résolument retrouvé par le tumulte : bien plus, alors seulement le tumulte révèle sa raison d'être : par le fait qu'il est enfin ressenti et aussi connu comme tumulte. En effet, qui est pris par le tumulte ne le ressent pas : il en souffre sans le voir. Mais le ressent celui qui réalise le calme, qui se nie comme tumulte, et pour lequel le tumulte se révèle seulement.

Toute agitation est le principe du grand calme, parce que l'on peut comprendre ce que c'est d'être soudain tranquilles dans l'agitation, pour ressentir ce qu'elle est : pour l'avoir et ne pas en être possédés. L'agitation non connue détruit en effet l'être humain : parce qu'elle est toujours le faux sentir ou bien le sentir que l'on ne ressent pas : le sentir dans lequel s'égare la vie intérieure parce qu'en réalité l'on ne ressent pas mais on est ressentis. On est agités, mais on ne possède pas l'agitation, laquelle, une fois possédée, peut devenir une force. On n'a qu'une conscience de la confusion de la conscience, laquelle est simplement conscience de son trouble à soi.

Mais cette conscience initiale est le commencement du mouvement qui peut, en se développant lui-même en soi, retrouver les énergies dispersées. C'est le premier mouvement du calme.

L'agitation est le néant qui se fait valoir : mais c'est le néant que l'on peut discerner comme tel.

Et comme tel, s'il peut être (é)vidé de son non-entité, il est le calme profond : que l'on ne pouvait pas connaître avant.

On est agités parce qu'on s'agite en voulant échapper à ce dont on est pris, c'est pourquoi on alimente l'agitation en voulant lui échapper.

À un moment déterminé, on peut ne pas fuir devant l'agitation et décider de la vouloir : et de la vouloir jusqu'à la ressentir et la ressentir jusqu'à la posséder comme une chose à laquelle on peut se laisser aller, à laquelle on peut s'abandonner : au milieu de laquelle on peut se relaxer, jusqu'à en être calmes.

Et ceci est le secret auquel on a fait allusion jusqu'à présent. On peut arriver à reposer à l'intérieur de l'agitation. Parce qu'en réalité, le Je est détaché d'elle. On prend l'agitation comme quelque chose en quoi on réalise, par contrapposition, l'indépendance du Je, laquelle en réalité ne peut être prise de rien.

Cette décision-acte du vouloir ce qui d'abord nous voulait et nous agitait, c'est le mouvement du Je. Du Je qui ne peut rien avoir en face de lui que lui ne soit pas : qui peut seulement s'identifier aux choses, tout en les étant même jusqu'à leur racine et pour cela en se réalisant lui-même. C'est le secret de s'ouvrir au Je que l'on est, en actualisant le pouvoir solaire : reconnaissable comme la force du Christ.

Mais le mouvement du Je c'est la pensée indialectique, la pensée expérimentée dans son mouvement de vie. Et c'est le commencement du vrai calme.

Le calme est donc l'agitation expérimentée : l'agitation pensée pour que la pensée rencontre la pensée qui la fait être agitation.

Être agité c'est l'égarement de la pensée. Mais la pensée peut se retrouver elle-même : elle peut se mettre dans l'agitation du simple fait que celle-ci est la pensée agitée : la pensée que l'on n'est pas capables de penser. La pensée qui, dans l'âme, se soustraie au penser : le devenir continu du mal et de la maladie.

Le secret consiste à penser seulement au moyen de la pensée et d'immerger ce penser dans l'agitation.

Retrouver l'immobilité essentielle dont tout mouvement découle c'est enfin connaître quel fait est l'agitation.

Qui connaît l'agitation possède le calme. Il ne pouvait l'avoir avant, parce qu'il n'était pas l'expérimentateur, il ne connaissait pas l'agitation : il était l'agitation, il en était agité.

Les agités trouvent donc la calme, tout comme les désespérés trouvent l'espoir.

Seul qui connaît le désespoir, en effet, peut goûter la douceur de l'espérance. Qui est désespéré recherche l'espoir, parce qu'au plus secret de lui-même, il sait que ce qui est vrai peut être espéré. Il supporte le désespoir et une telle souffrance est une pensée qui aspire ardemment à sa lumière, en lui ouvrant secrètement le passage dans l'âme, parce que son mouvement intime (secret, *ndt*) est la lumière elle-même.

Qui connaît le désespoir, recherche obscurément le réel au-delà de la brume de l'irréel. Le mouvement de cette recherche c'est l'espérance. L'espérance secrètement calme, parce qu'elle est secrète intuition de ce qui est juste et de ce qui s'affirmera de toute manière. Parce qu'elle est le germe de tout ce qui est beau, grand et généreux, qui est espéré ardemment par l'être humain et qui est logiquement entravé par le présent. Le germe qui ne peut croître sinon dans le terrain de la négation, de la contradiction, de la perte provisoire. Sa croissance est la chaleur du cœur de ceux qui connaissent l'insistance et le courage : les forces de l'espoir qui peuvent être légitimement avivées.

L'espoir est la confiance qui affleure telle une première lueur dans l'obscurité épaisse de la nuit : pour une aube encore non vue, mais pas très lointaine, parce que son éveil est déjà, dans le cœur, la chaleur de la lumière.

Ceci est le secret de l'*ombre de la lumière* et de sa révélation comme sens ultime de la douleur humaine.

11

Le calme est calme parce que profond. Sa profondeur n'a pas de fin : car elle est l'inépuisabilité de la vie qui vainc la mort et suscite pour cette raison l'amour inconnu, l'amour attendu, l'amour auquel tend toute la souffrance humaine.

C'est la profondeur dans laquelle on descend sans en connaître la limite : vers les racines de l'être : que l'on ne trouve jamais, parce qu'on progresse toujours vers leur origine toujours plus profonde. Le calme est infini, parce que l'amour qui doit naître de lui est un amour infini.

Où est le calme infini ? Il est près, tout proche comme le sang relativement à la respiration : il est ici, trame silencieuse et inconnue de l'âme, âme du sentir. C'est la substance basique de toute agitation, prête à devenir forme de sa quiétude.

Les faits, les mouvements instinctifs, le sentir alternatif, l'agitation, sont des phénomènes qui, en tant que tels, sont le néant. Ils se révèlent sous une forme déterminée en imprégnant l'âme qui les prend pour réalité, mais ils sont le néant. Connus comme le néant, un tel connaître est la réalité qui reste de leur apparaître : un pouvoir d'idée.

Leur être c'est la pensée qui rend réel leur contenu : en étant contenu des idées, lequel, non connu comme tel, se révèle comme fait ou phénomène. C'est pourquoi l'être demande que soit connu, au travers de leur devenir, le néant qu'elles sont : non pas le néant pris comme un fait ou pour un contenu, mais bien le contraire : le néant réalisé comme mouvement de la pensée.

Ces phénomènes sont l'obscurité qui, pour valoir, nécessite la lumière qui est lumière de la pensée asservie, alors que seule cette lumière, libre et par conséquent vivante de son mouvement propre, pourrait la pénétrer. Sans laquelle ils sont le mensonge incessant, la source du désappointement et de l'angoisse : l'ombre de la lumière. Laquelle, toutefois, par la douleur ou la souffrance de la lumière, demande à être connue comme mensonge.

Ce sont les phénomènes qui surgissent de la série des perceptions quotidiennes, régulièrement privées de la présence du Je, ou de la lumière active : perceptions auxquelles réagit continuellement l'âme liée à la corporéité, non pas le centre de l'être, non pas le principe de la conscience, non pas la pure individualité : non pas ce qui est vraiment la source du percevoir et du penser. Source qu'il n'est nullement besoin de rechercher parce que tout penser et tout percevoir la présupposent. Tout présuppose le Je. Le mensonge, la déception et l'angoisse, concernent l'*ego*, ou l'âme liée à la corporéité, donc le Je : lui est, en effet, le principe aussi de l'expérience qui semble le renier : c'est la source du percevoir et du penser et de ce même *ego* : c'est pour cette raison le grand résolveur (« celui qui résout », *ndt*) déjà présent. Le secret consiste à réaliser l'indépendance du principe auquel toute l'expérience se consacre : indépendance déjà réelle dans le monde de l'esprit, à réaliser sur la Terre.

Le sens ultime des phénomènes renvoie à l'ascèse de la « pensée pure » et du « pur percevoir », comme on l'a dit, et aussi à la substance de vie qui les rend possibles : substance appartenant à un autre monde, supérieur mais affluant de l'intimité profonde du Je qui se tient comme un fondement non vu : source présente et ignorée.

En vérité qui recherche cette substance, trouve le calme.

Quiconque est proche du calme infini : parce que là où l'*ego* est, le Je est. Là où l'*ego* opprime ou souffre, se tend ou s'exalte, le Je est présent avec sa possibilité de liberté qui peut tout reprendre et tout pénétrer, tout raviver : convertir en amour

Peut avoir le calme devant soi, en dehors de la fatigue, en dehors de la mort, celui-là qui, s'ouvrant à la force à laquelle il puise continuellement pour être un *ego*, à la force avec laquelle il pense, ressent et veut, à la force qui lui est immanente et dont il vit, celui-là trouve le Je : il trouve le Logos. Il découvre que sa vie profonde est la vie du Logos : dans son essence le Je étant identique au Logos.

En trouvant le Je, il connaît le secret de la douleur humaine : la lumière magique de la vie, enveloppée d'obscurité, le joyau secret, la splendeur ignorée, la lumière cachée dans le tissu secret de l'angoisse et du désespoir.

Qui connaît la substance lumineuse de la douleur est calme, parce qu'il n'a plus besoin de la douleur. Il n'en n'a plus besoin parce qu'il est toujours ouvert à elle. Et il l'a toujours parce que c'est ce qu'il peut toujours métamorphoser : ce qu'il peut à chaque fois ressentir comme aspiration ardente à la béatitude, qui affleure déjà dans l'aspiration même. La douleur étant cette aspiration ardente, pressante et égarée : la non-imploration à la lumière à laquelle il aspire et que l'imploration déjà enflamme.

Il n'a pas besoin de la douleur qui est calme de cette façon, parce qu'il tend à faire sienne la douleur qu'il ne connaît pas encore parce qu'elle lui semble extérieure, mais laquelle, tout en ayant l'air de lui parvenir de l'extérieur, il ne peut percevoir sinon, comme sa propre douleur. Il n'y a pas de douleur des autres qu'il ne doive ressentir comme sienne et qu'il ne puisse mériter de ressentir comme sienne, pour autant qu'il ait réalisé le calme. C'est seulement ainsi qu'il peut saisir l'ultime secret de la douleur, qui est le secret de l'être humain.

Parce que la douleur que nous ressentons ne peut plus être notre douleur, mais celle des autres : que nous ressentons comme nôtres. Ce n'est pas notre douleur que nous ne pouvons plus ressentir, mais bien celle que nous pouvons ressentir parce que c'est la douleur de ceux que nous aimons : notre douleur qu'enfin nous avons, objective devant nous et que, pour cette raison, nous pouvons dépouiller d'obscurité, d'où respandit le joyau, d'où la lumière secrète s'enflamme.

La douleur des autres qu'il nous vaut de connaître comme le don duquel il ne nous est pas donné d'en mesurer la gratitude, car par elle, nous retrouvons ce dont la perte suscita premièrement la douleur : qui ne finira jamais tant qu'elle ne deviendra pas ce que nous percevons sans être pris : ce qui suscite radicalement l'amour. La racine de l'amour étant la douleur, et celle de la douleur, l'amour, jusqu'à ce que soit libérée la force qui fait de l'un le suscitateur de l'autre : jusqu'à ce que naisse de la douleur la force vivante de l'amour.

Nous pouvons faire renaître la béatitude de cette douleur, parce qu'il nous est enfin donné de la connaître : nous pouvons l'atteindre dans les autres, parce que nous la ressentons nôtre, nous la reconnaissons comme la douleur de ceux que nous aimons. Que nous aimons parce qu'ils sont des autres à qui nous devons le pouvoir d'aimer : que nous ne finirons pas d'aimer tant qu'ils seront des autres : dans lesquels toujours nous nous retrouverons.

Retrouvailles, lesquelles sont de vie en vie, de monde en monde, l'interminable chemin de l'amour.

Appendice I

La source de cet enseignement

Tout ce qui a été dit n'est pas l'apport d'un enseignement, mais bien ce qui, tel un rameau nouveau, naît d'une souche impérissable : d'un enseignement dont la pérennité exige que sa révélation soit toujours le flot de la vie qui s'écoule.

Cet enseignement ne transmet pas un savoir, tout en exigeant la médiation du savoir : sa trame de pensée étant celle-là même qui peut s'éveiller chez le disciple ou chez le lecteur : enflammée pour se ré-enflammer.

Le donateur de cet enseignement, de sa vertu de vie avant que de sa forme dialectique, est Rudolf Steiner.

Que le chercheur puisse être stimulé à étudier son œuvre jusqu'à ce que d'elle resplendisse la lumière dont elle tire sa substance, c'est la raison de notre œuvre. Celui que nous appelons le Maître des temps nouveaux est le Maître qu'il n'est pas simple d'aborder : son approche n'étant pas l'étude de l'œuvre, ni l'appartenance à une association spirituelle lancée par lui mais, avant tout, le mouvement intérieur à l'éveil duquel dans l'âme humaine, il a consacré toute son existence sur la Terre.

Son œuvre, dictée de l'esprit, n'existe que pour redevenir ce mouvement intérieur auquel répond le monde spirituel : elle existe pour une communication avec l'ordre invisible des êtres et des forces, non pour devenir un savoir. L'erreur, ou la tentation, c'est de croire que l'œuvre doit être exposée ou vulgarisée ou aménagée, pour qu'elle puisse aller à la rencontre du plus grand nombre d'hommes : comme si l'efficacité numérique élevait le niveau qualitatif. En réalité l'exposition ou le résumé des mots, non des contenus qui ne peuvent vivre sinon comme des forces intérieures, exigeant de se rencontrer dans l'âme, selon leur propre rythme.

La synthèse ou la disposition dialectique n'est ni nécessaire ni utile à personne, ne pouvant pas être autre chose qu'une précipitation dans la culture abstraite, une réduction au monde sans vie, de la forme expressive de l'œuvre : de l'œuvre dans laquelle on a éliminé l'ineffable qui justifie sa forme expressive. Laquelle, ainsi abstraite, ne pas plus avoir de sens, justement parce qu'elle ne peut plus signifier dialectiquement quelque chose. La privation, qui s'est produite dans l'âme de celui qui l'expose, est transmise aux autres : en faisant ainsi le jeu des Adversaires de l'être humain.

Une œuvre ésotérique ne demande ni propagande, ni vulgarisation : seul celui qui est mû par l'intention subconsciente de la tuer, peut prétendre la diffuser au moyen de manifestations culturelles et de l'organiser selon cet « arrangement » moderne, valable uniquement pour la multiplicité abstraite : elle demande à être organisée par la pensée, à savoir par l'activité intérieure qui peut arranger, et non être arrangée.

Seul celui qui est inconsciemment hostile à l'esprit peut se complaire à ce que l'œuvre se diffuse comme un savoir, à l'instar du savoir ordinaire qui s'affirme uniquement parce qu'il est privé d'esprit, il en est surtout dépourvu quand il concerne l'esprit. C'est la déficience de la pensée qui ne conçoit pas comment la réalisation de l'esprit dans le monde exige de s'enflammer dans l'âme individuelle, et comment une telle ascension ne peut pas être substituée par une traduction en paroles nouvelles de ce qui a été seulement appréhendé en paroles.

Qu'un nombre de plus en plus grand de femmes et d'hommes s'ouvre à l'esprit, dépend de la possibilité qu'un très petit nombre ne trahisse pas la tâche qui n'est réalisable que par eux.

Appendice II

Pour que vive une association spirituelle

Pour qu'une association spirituelle vive, il lui faut chaque jour la matière première qui en justifie l'existence : l'esprit. Quand celui-ci fait défaut, l'association ne peut subsister que dans la mesure où quelque chose d'autre, qui n'est pas l'esprit, est en train de prendre sa place : toutefois en continuant à agir comme si c'était l'esprit. Dès lors cela opère bien plus avec la sécurité propre à tout ce qui se fonde sur la propre organisation extérieure.

L'association est la tentative d'une relation humaine entre des êtres qu'unit déjà une syntonie selon le super-humain. Puisque l'association résulte de la reconnaissance unanime d'une ascèse, précisément pour cela, elle ne peut être le présupposé de l'activité ascétique.

L'organisation ne peut prévaloir sur l'idée.

Le mode d'organisation ne doit pas conditionner le travail spirituel, il ne doit pas être ce qui suscite les cohésions ou les oppositions spirituelles. Le mode d'organisation fait partie de l'activité spirituelle dans la mesure où il s'effectue comme une recherche de la forme extérieure et non pas comme ce qui peut indiquer ou déterminer les valeurs.

Tâche difficile, requérant la présence du connaître dont on s'estime être les porteurs, à cause du fait de s'associer : c'est pourquoi, de façon ininterrompue, il faut que la modalité extérieure soit distincte du contenu intérieur. Les cohésions et les oppositions, en effet, en se révélant comme mouvements de l'âme, ne peuvent que se référer aux sujets de la connaissance et aux formes de l'ascèse : elles ne devraient jamais engager l'esprit et le conduire à des tensions inférieures.

Mais que ceci survienne, alors cela survient pour être connu, et doit être connu pour être surmonté, grâce à des élans plus profonds, autant de moments ultérieurs de l'ascèse poursuivie.

La modalité d'organisation en tant que telle, n'exige que des solutions logiques, en ce qui concerne des ententes qui sont des formes de l'accord interne de base. Si la modalité d'organisation suscite des oppositions, on ne doit pas commettre l'erreur de croire que le motif soit précisément la manière de s'organiser, mais il faut remarquer que quelque chose ne va pas dans l'ordre spirituel et que seul le rapport reconsidéré sur cette manière de s'organiser peut éclairer le sens des divergences. Lesquelles devraient être envisagées comme un signe de travail spirituel ultérieur et non comme ce qui doit devenir une valeur spirituelle : non pas comme ce qui doit déterminer le mouvement ultérieur de l'association.

Mais il est clair qu'un semblable rapport du fait à la pensée intuitive — ce qui est l'enseignement de La Philosophie de la Liberté — peut constituer la tâche d'orientateurs selon l'esprit. Et les organisateurs, les propagateurs, les dialecticiens, ne sont pas toujours ceux chez qui l'esprit exprime son pouvoir [« pouvoir » a aussi dans le sens de « compétence », en italien, ndt] d'orientation.

Il s'agit du fait associatif le plus difficile parce qu'il ne peut pas avoir de fondements dans le monde existant, mais dans celui qui viendra, c'est-à-dire en dehors du monde qui existe déjà. Des fondements qui doivent être recréés chaque jour : étant purement intérieurs ; tandis que les associations ordinaires sont possibles sur des bases qui sont : le passé de l'humanité, la société comme elle est déjà, le monde déjà fait, la nécessité existentielle, la nature.

Une association spirituelle est un organisme invisible qui se projette sur le plan visible comme une force de résolution des oppositions propres à la relation de l'ego : oppositions prévues, voire nécessaires, en tant que matière de l'œuvre unificatrice, en tant que substance dynamique de l'action associative.

Mais il survient toujours que la relation de l'ego prévaut et qu'elle imite le spirituel pour subsister comme un état de fait de l'ego en qualité du spirituel : qui est l'unification abstraite, d'organisation ou d'académie, propre aux associations profanes. Cela advient à cause de l'affaiblissement des consciences, dans la mesure où l'enseignement d'origine est peu à peu

transformé en formules, règles, sentences, notions particulières, dont se font les porteuses des personnes qui furent proches du « maître » et qui adoptent la fonction de maîtres vis-à-vis des nouveaux venus, en transmettant quelque chose qui devrait valoir comme un enseignement plus confidentiel et plus efficace, dont ils se présument les dépositaires : distrayant avec cela le disciple du contact avec le vrai enseignement : qui ne peut vivre, lui, qu'en devenant une expérience et, comme telle, en produisant la continuité inextinguible.

Ce qui peut être enseigné doit produire une telle continuité : ce ne peut être une filiation académique, mais bien la floraison d'un rameau de l'arbre toujours vert.

L'enseignement originaire ne tolère pas d'organisations, scolastiques ou académiques, qui ne soient pas une médiation continuellement reconnue et pourtant dépassée et disparue ; recrée continuellement du plus profond, comme une activité d'imagination inépuisable. Afin que l'organisation ait son existence justifiée par la présence de ce qui doit être organisé.

Tandis que l'organisation présume d'incarner l'idée, pour laquelle l'organisation et la formulation extérieure tendent à valoir dans leur détermination abstraite en tant que signe tangible de l'idée, celle-ci a été égarée et un autre contenu opère à sa place. On agit quant à la doctrine originelle selon le « réalisme » propre au savoir actuel, auquel suffisent la disposition logique et l'apprentissage abstrait pour que ces vérités soient transmises, en étant des « choses » et non des idées vivantes.

L'association spirituelle s'initie pour l'esprit et, à un moment donné, les organisateurs prévalant en son sein, elle devient une condition à l'esprit sans qu'on y prenne garde. Ou bien on est en elle, ou bien on n'est pas dans l'esprit : comme si l'esprit était un lieu, une académie, une situation extérieure. C'est l'idéal de ceux qui identifient l'esprit comme un « faire » spirituel, comme s'il y avait un « faire » qui pût être vrai en dehors de l'esprit.

Dans un organisme spirituel, l'idée, parce que vivante, à savoir parce que force formatrice, justifie la forme : autrement la forme est déjà l'altération du spirituel justement parce que forme orthodoxe, fidèle aux préceptes gardés comme des principes, comme une tradition : en quoi la liberté ne détermine pas le travail associatif, mais la loi qui ne devrait concerner que le mode associatif. La loi qui a toujours la facies de la moralité et non pas la moralité.

Le monde extérieur a besoin de lois, de règles, d'institutions : ce sont ces lois qui, en vieillissant tandis que l'homme progresse, constituent la force des « pharisiens » de tous les temps et la cause de la lutte idéale de quelques-uns qui, dans toutes les époques, tendent à renouveler ces lois, tout en leur obéissant.

Différente est la situation d'une association spirituelle : sa règle existe pour une rencontre humaine qui reflète la rencontre intérieure : elle n'envisage pas la simple cohabitation extérieure. Elle est un événement suprasensible auquel on entend donner un support humain.

Deux forces y confluent : une impulsion « spontanée » à se rencontrer et la détermination consciente dans le temps de l'expérience de la rencontre. On tente de donner une organisation extérieure à cette rencontre : juste nécessaire pour autant qu'elle soit toujours la convergence des deux forces auxquelles on fait allusion.

À la différence de l'association ordinaire, dans laquelle le principe ou la règle se s'associer sont déduits du fait associatif, dans l'association spirituel, ceci est la conséquence d'un travail intérieur et, par rapport à ce qu'il présente de contingent et d'humain, devient la matière d'une expérimentation consciente. Dans ce sens, le travail peut être régulé par des statuts renouvelables de temps en temps : dont les idées sont le signe de la relation morale effectuée. C'est toutefois un règlement qui concerne uniquement les modalités du fait de s'associer, en dehors de la prétention qu'il soit à même de déterminer le sens ou la valeur du travail spirituel en question.

La société étant avant tout une « fraternité invisible », il n'est pas dit que la société visible l'incarne vraiment : ceci étant un but, et non un point de départ. On ne devrait pas commettre l'erreur de croire que la société n'est vraie que parce qu'elle existe ; son fait d'existence étant

justement la limite que résout l'idée en tant que présence vivante. Autrement, on tombe dans l'abstraction de la sociologie moderne pour laquelle le fait avéré est le principe de l'enquête, en ignorant l'activité intérieure qui pose le fait avéré et autorise l'enquête : c'est pourquoi la réalité sociale est réduite à son niveau terre-à-terre, à savoir à moins qu'elle est elle-même en tant qu'expérience sensible.

On ne devrait pas commettre l'erreur de croire vraie la société existante, vraie ne pouvant être que celle qui se fait et devra se faire. Ne peut être vraie celle dont l'organicité est réelle parce que conforme aux statuts, ce par quoi celui qui est en ordre avec les statuts l'est aussi spirituellement. Un pharisaïsme propre aux Églises, auquel ne s'intéressent plus les personnes qui réalisent intérieurement la religion, mais celles qui observent le culte dans son formalisme orthodoxe, parce qu'elles sont plus utiles du point de vue politique ou des intérêts mondains. Une association spirituelle ne peut être qu'un accord d'âmes selon l'exigence de la liberté réalisée comme mouvement vivant de la pensée. Mais même dans un tel cas, l'accord n'est pas quelque chose de déjà fait, mais bien à faire. L'aspiration à la liberté est un événement qui est en train de se faire : ce n'est pas un fait, ou une chose acquise une fois pour toutes : c'est la création toujours nouvelle car dévoilant à chaque fois son secret. Principe, à cause de l'inobservance duquel, même les meilleurs se fourvoient : même les meilleurs deviennent des mécanisateurs du spirituel.

Le fait de s'associer c'est tendre à cultiver l'esprit de communauté, pour autant qu'il y ait des individus agissant individuellement pour l'esprit. La coopération individuelle est la vie de l'association : ainsi la fraternité cultivée dans l'expérience de la communauté devient-elle une puissance de l'individualité, parce qu'elle est la preuve objective de l'égoïsme. Être ensemble avec les autres et s'oublier soi-même, en réalisant cela non par une diminution de la conscience de soi, mais bien par son élargissement, c'est la plus haute éducation du « Je » : étant donné qu'ordinairement, l'être-ensemble des groupes, des cercles ou des associations est toujours, inévitablement, pour le dénominateur commun inférieur. C'est toujours ce qu'il y a de plus bas qui les unit.

Le danger est, pour cette raison, l'inversion du processus réel qui unit, à savoir la rechute dans « l'âme de groupe » : celle qui caractérise les associations profanes et les partis : dans lesquels il faut le renoncement à la liberté intérieure pour que se révèle la participation des individus et dans ce sens leur accord. (Les partis et associations profanes sur le plan du réalisme naïf ou du primitivisme extérieur, au besoin intellectuellement brillants, préparent obscurément une impulsion à la communauté au moyen de la coopération d'êtres qui ne sont pas réellement prêts à l'expérience consciente de l'individualité et de la liberté : une impulsion dont la positivité intérieure peut être assumée concrètement par « l'Esprit du Temps » — « l'Ancien des Jours » de la Bhagavadgîtâ — là où celui-ci peut opérer au travers de vrais communautés préparées à cela).

C'est pourquoi la responsabilité de l'association spirituelle est grave si elle défaille à l'engagement pour lequel elle est née, parce qu'elle ne fournit pas au monde qui est en train de s'organiser en groupes, associations, ou communautés, le modèle qui lui est urgent d'avoir : ou plutôt elle en imite inconsciemment le mode interne de s'associer : politique, diplomatique, fait d'habiles combinaisons de cohésions et de consensus.

Le mouvement ésotérique doit être la condition du mouvement associatif. Quand ceux qui présument de le diriger ne sont pas qualifiés pour réaliser un tel rapport, il est inévitable que l'opposition intérieure se produise sous la forme d'opposition humaine.

La raison pour laquelle une association spirituelle peut avoir des oppositions internes devrait être reconnue comme une conséquence de la compréhension de ses composantes de dépasser tout ce qui peut se présenter comme opposition dû au fait même de s'associer.

L'opposition est toujours le signe de ce qui doit être connu et que l'on demandait à connaître comme ce qui doit être surmonté : elle ne peut être que provisoirement résolue par des solutions

extérieures, telles que schismes ou alliances : formes d'une crise que l'on ne sait pas appréhender dans le monde des idées. Crise de méthode ou de la formation intérieure, crise de la juste inspiration ou de la communion avec l'enseignement originel.

Mais les solutions extérieures semblent surmonter la crise, laquelle demeure sous la strate d'accommodements, de déclarations de fraternité, de reprises académiques, de conférences, de manifestations redondantes du faste activistico-organisateur et d'exhibition spirituelle.

Quand l'accord se retrouve, c'est un accord fictif parce que fondé, non pas sur l'entente spirituelle retrouvée par le sacrifice de la connaissance, mais bien sur des compromis accommodants, c'est-à-dire sur des cohésions qui semblent intérieures mais restent mondaines, sur des rapprochements humains qui ne sont pas les signes de rencontre spirituelle mais d'intérêts relevant de l'ego : un accord semblable, il vaudrait mieux qu'il n'y en eût point. C'est l'arrangement de la nature humaine, avide de satisfaction spirituelle, d'envies d'encenser et d'être encensée : le « s'accorder » de la nature au moyen de formes dialectiques, capables d'en revêtir les tendances avec ce qui d'en bas domine le monde actuel : c'est l'accord selon la convenance.

Quand la « conformisation » est en acte et la volonté individuelle automatisée par l'enseignement académique, les membres tiennent aux statuts — à ceux déjà existants ou à ceux à réformer — comme à ce qui est le plus important : pour pouvoir dépendre de ceux-ci, pour être dans un règlement auquel conformer l'organisation qui, en tant qu'ensemble des membres, est considérée comme un organisme spirituel. Toujours à cause de la tentation de fixer l'esprit comme une chose qui puisse se tenir bien en main et qui n'ait pas à s'échapper : et qui soit référentielle à un lieu, à un siège, à un groupe, à un conférencier, qui apporte la vérité comme autant d'objectifs palpables et conservables.

*La matière de la science spirituelle est confondue avec l'idée qui s'exprime dans sa forme contingente dans cette matière : le savoir est pris pour le connaître. On ne vise pas à vivre dans le mouvement de la pensée qui s'est projetée dans cette forme-là : un engagement qui ne doit pas être demandé aux débutants et aux moins pourvus, mais certainement à ceux qui prétendent diriger l'association. Maintenant, il arrive justement que les moins pourvus, quant à une telle exigence parce que plus pourvus du sens du « réalisme » ou de l'organisation de la **chose** ou de la matière confondue avec l'idée, donc les plus pourvus de ce savoir patent qui persuade les naïfs ou les primitifs, et aussi du talent pratique et dialectique requis par le moyen profane de s'associer dans le monde actuel, ou tout est exigé hormis une hiérarchie des valeurs : il arrive que ceux-là, justement, prennent les rênes du mouvement.*

Quand les dirigeants d'une prétendue association spirituelle tiennent à leur fonction de dirigeants et à avoir les fils du mouvement (en mains, ndt) et parviennent même à s'employer pour le réaliser, et s'engagent en outre à pourvoir à toutes les manifestations extérieures et académiques qui convainquent au sujet de la vérité ou de la nécessité de leur enseignement, en cherchant à étouffer les voix discordantes et à documenter à chaque fois l'infailible bonne réussite des manifestations, selon un style politique désormais généralement passé dans les mœurs : il est clair que le mouvement qu'ils dirigent n'est plus un mouvement spirituel, mais quelque chose en quoi est en acte l'altération du contenu originel, sous une forme plus grave que celle matérialiste, en se développant sous l'enseigne de l'esprit. Sous le prétexte du supra-matériel, c'est le même mouvement dialectique du matérialisme : qui suscite des sentiments de foi et non des actes de pensée ; des émotions personnelles et non d'idée ; de visionnarisme et non de vision ; de notions et d'argumentations et non de connaissance : la connaissance ne pouvant se disjoindre de la liberté.

C'est le succédané de l'esprit, qui, affirmé, propagé et voulu, avec la volonté facile à laquelle on incline aux choses physiques, donne aussi des forces. Mais ce sont des forces qui accroissent l'ego. Forces avec lesquelles on acquiert une autorité sur de nouveaux disciples, auxquels on enseigne la liberté dialectique, mais auxquels on enlève la liberté, parce qu'on les rattache à

une série de normes, de sentences, de devoirs, de révélations, de formules d'une orthodoxie reçue en héritage et fixée une fois pour toutes, pour juger qui est, ou n'est pas, dans la citadelle de l'esprit. D'où un état inconscient de présomption à l'égard des autres, à l'égard de doctrines et de courants qu'on n'a même pas eu la correction de connaître : c'est une manie de convertir son prochain parce qu'on estime être porteurs de ce qui peut l'améliorer. Alors que seule notre propre amélioration, si elle est vraie, peut l'améliorer.

Dans l'association spirituelle, le monde des simples, des humbles ou des démunis — celui qui va constituer ordinairement la masse de manœuvre des politiciens de tous bords — ne peut être aidé que par ceux qui ont le courage de la fidélité à l'idée originare et puisent pour cela à l'inépuisable.

Parce que le bien c'est l'idée qui se réalise et le mal l'idée qui ne se réalise pas. Le mal est le fait qui veut opérer à la place de l'esprit et apparaître comme un bien saisissable : comme une chose. Qui sera toujours saisie de manière illusoire.

Le mal est tout ce qui en tant que fait, institution, organisation, nature, agit à la place de l'idée originare, parce que son « être fait » se traduit immédiatement en valeur intérieure à cause des forces qui, de ce fait, ne permettent à l'homme que l'apparition sensible. Alors que l'apparition est la limite d'un mouvement ab interiore, que l'esprit devrait reconnaître comme sien : non pas comme la limite qui conditionne l'esprit.

Une association spirituelle qui croit agir spirituellement en tant que fait associatif spatial et temporel, est déjà une association contre l'esprit. Elle, elle ne peut pas faire l'esprit, mais c'est bien l'esprit qui peut faire quelque chose d'elle. Les organisations extérieures de l'association ne peuvent être les producteurs de l'esprit justifiant l'organisation, mais seulement des êtres cultivant l'initiation, par cela en étant les vrais organisateurs : non conditionnés, ni par l'appartenance à l'association ni par le fait de ne pas y appartenir : surtout non affectés par la convoitise d'être des dirigeants de l'association.

L'association doit avoir son corps, sa disposition organique, sa vie extérieure : mais l'association que l'on cultive dans l'invisible, non pas celle pour laquelle la détermination visible est devenue sa raison d'être. En vérité, l'esprit ne tolère aucune obligation ou aucun schéma humain : il est comme « le vent dont on ne sait ni où il va ni d'où il souffle », ce par quoi là où la norme et la loi ne lui barrent pas le passage, mais qu'elles soient la norme et la loi que lui, l'esprit, exige et crée à chaque fois, il est présent par une vertu de conséquence extrêmement simple. Là où il rencontre de l'obstruction et ne peut pas passer, il cherche d'autres voies. N'ayant aucun passage obligé, son chemin est celui de la liberté infinie.

Le mal, c'est l'idée qui ne se réalise pas, le bien, l'idée qui se réalise. Le mal, c'est l'idée qui feint d'être réalisée : le fait qui se confond pour l'idée et le moyen du penser et de l'agir qu'une telle méprise nécessite : l'activisme qui se substitue à l'activité de la pensée.

C'est pourquoi le groupe ou l'association redevient le groupe ou l'association non saisissable realiter : il (ou elle, ndt) se reconstitue avec ceux qui demeurent fidèles à l'idée premièrement comprise. Il peut aussi affleurer comme un groupe visible qui, en dehors de l'académie, développe son œuvre sans se définir, sans se couper ni faire de ponts, sans chercher des alliances ni des oppositions : en laissant libres de leur décision ceux qui ont besoin de signes extérieurs pour connaître les termes ou limites de l'esprit.

Le groupe ou les groupes se reforment selon des rencontres de l'âme et des communions individuelles : ils se réaffirment aussi comme des organismes extérieurs, grâce à leur retrouvaille avec la forme invisible. Ils sont l'association spirituelle qui, pour exister, n'a pas besoin de la détermination extérieure : c'est pourquoi sa détermination extérieure peut être la forme visible de l'esprit : afin que le fait de s'associer ne soit pas le moyen de fuir l'esprit.

Parce que c'est seulement là où l'esprit n'est pas fui qu'est la fraternité.

Le fait de s'associer, en tant que fait extérieur, est déjà un mouvement de fuite de l'esprit dont il surgit : un mouvement qui doit être parcouru par l'esprit pour qu'il soit effectivement son

mouvement. Pour qu'il soit le mouvement de la fraternité dont il procède et non l'hypocrisie de la fraternité, dans laquelle il tombe immédiatement. Qui pour l'instant est le niveau auquel la fraternité est en train de lutter pour s'épanouir dans le monde .

Traduction : Daniel Kmiécik

*Un intimo ringraziamento
A chi dall'altro lato del mondo
Questa traduzione suscitò. (*)*

*Riconoscenza affettuosa
Al Frate Francesco di Roma
Che sempre mi aiuta. (*)*

(*) Ajouts du traducteur

Index

- I. Du vouloir qui aime, p. 2.
- II. L'être de l'amour, p. 12.
- III. La lumière de la forme, p. 22.
- IV. Le jeu de lumière dans la ténèbre. La convoitise, p. 13.
- V. Non sens et sens de la volupté, p. 51.
- VI. Retenue et libération imaginative, p. 62.
- VII. L'axe de lumière. La sagesse spinale, p. 75.
- VIII. Les forces de la méditation, p. 84.
- IX. De la pensée fulgurante, p. 94.
- X. Les formes de la peur. Les métaphysiques mortes, p. 106.
- XI. Résurrection du sentir. La vie de la lumière, p. 125.

- XII. Le calme, p. 136.

Appendice I, p. 143.

Appendice II, p. 144.

La présente traduction a été réalisée à partir de l'édition italienne de 1963, réimprimée en 1982,

« Tilopa Editrice » - Via della Pinacoteca, 14 — 64100 Teramo.

Sede di rappresentanza e distribuzione in Roma : Libreria Tilopa — Via Fonteiana, 61/A — 00152 Roma — Tel. 5800061.

